[1re Série]

MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 07918809 0

CHANTS POPULAIRES POUR LES ÉCOLES

(RECUEIL M. BOUCHOR ET J. TIERSOT)

LIVRE DU MAITRE

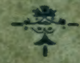
PAR

M. BOUCHOR et F. BRAEUNIG

DEUXIÈME ÉDITION

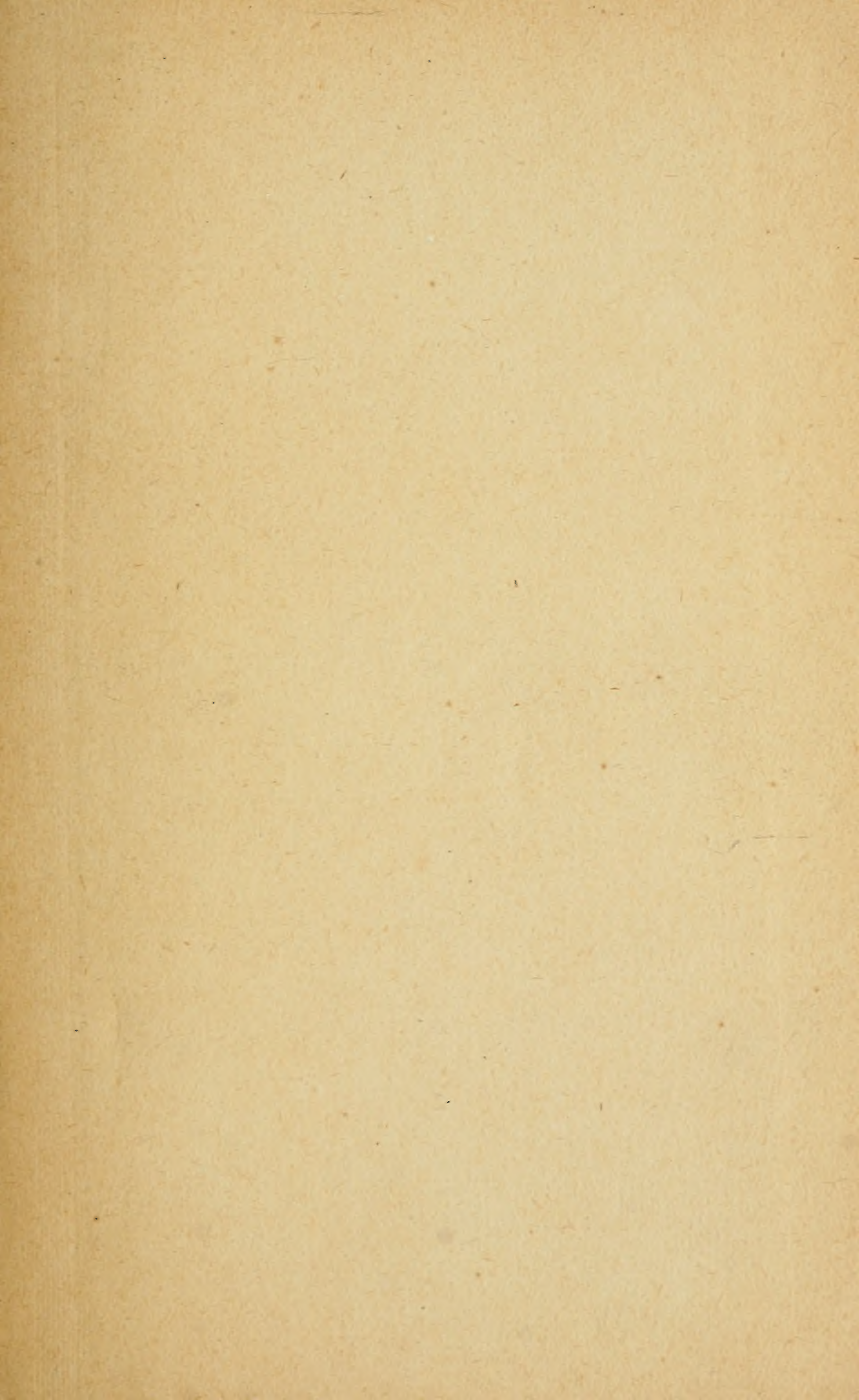
M
1994
T54C4
Maître
sér. I

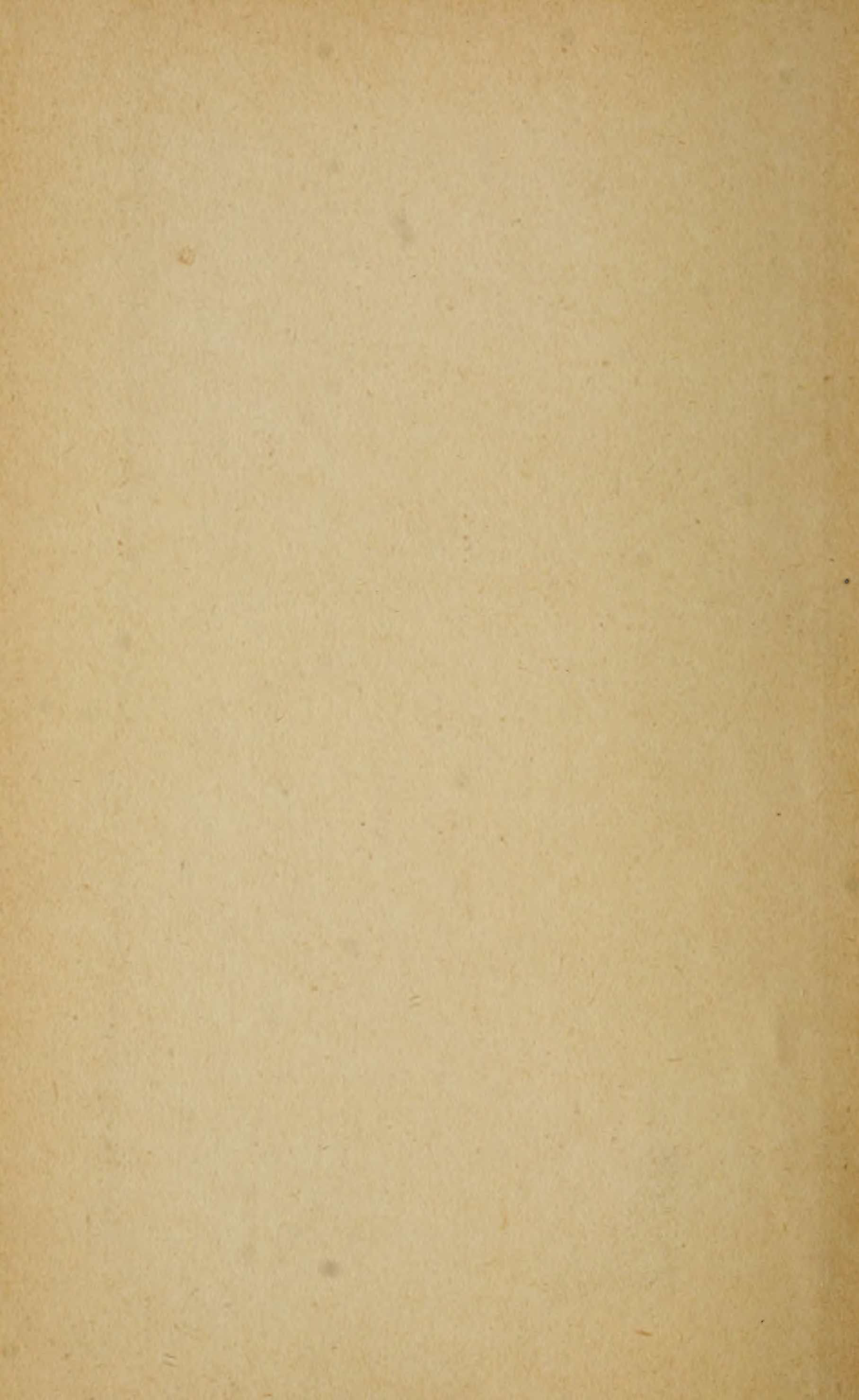
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79



Prix : 1 franc.







Chants Populaires

pour les Écoles

A LA MÊME LIBRAIRIE

MAURICE BOUCHOR & JULIEN TIERSOT

Chants populaires pour les écoles

CHANTS A UNE VOIX, paroles et musique, 5e édition. Un vol. in-16, cartonné . . . . 75 c.
Chaque chant séparément, format in-8. . . . . 5 c.

LES MÊMES CHANTS à deux voix. Un vol. in-8, cartonné. . . 4 fr.
Chaque chant séparément. . . . . 10 c

LES MÊMES CHANTS, édition pour piano et chant. Un vol. in-8, cartonné . . . . 4 fr.

CHANTS A TROIS VOIX, paroles et musique, 19 chants divers in-8, chacun. . . . . 10 c.

La liste complète des chants, à 1, 2 et 3 voix qui se vendent séparément est envoyée gratuitement sur demande.

AUX MORTS POUR LA PATRIE, à quatre voix, avec accompagnement de piano, in-4. . . . . 1 fr. 25

QUARANTE CHANSONS POPULAIRES DES PROVINCES DE L'OUEST de J. BUGEAUD, harmonisées par J. DE BRAYES, avec notices de M. BOUCHOR, piano et chant. Grand in-8, broché. . . 6 fr.

CHANTS POPULAIRES POUR LES ÉCOLES, sans musique, *Livre du maître*, par MM. BOUCHOR et BRAEUNIG. 1 vol. in-16, cartonné. . 1 fr.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

F. BRAEUNIG et M. BOUCHOR

[1re Série]

Chants Populaires pour les Écoles

(RECUEIL BOUCHOR-TIERSOT)

LIVRE DU MAITRE

DEUXIÈME ÉDITION

109601 11/5/11

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1901

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO

M
1994
T54C4
Maître
sér.1

PRÉFACE

Au mois d'octobre 1893, M. Breunig, sous-directeur de l'École alsacienne, m'offrit un programme de concours. Il s'agissait de composer un Recueil de chants à l'usage des écoles primaires. Une préface faisait connaître les conditions, le but, la portée possible du concours; quarante mélodies étaient imposées aux poètes qui voudraient y prendre part. On leur indiquait aussi des sujets, tout en leur laissant, à cet égard, une large initiative.

M. Breunig m'engagea vivement à tenter l'épreuve. Bien qu'elle me parût des plus difficiles et, au premier abord, peu attrayante, j'emportai le programme. Après tout, j'avais la ressource de jeter au feu des essais trop informes.

M'étant mis résolument à la besogne, je fus bientôt, à ma grande surprise, possédé par mon sujet. Il s'empara de moi avec une telle force que je n'eus pas un instant de répit avant d'avoir tout achevé.

Ce premier livre devait me faire ouvrir les portes d'un grand nombre d'écoles, où l'on a bien voulu m'accueillir pour que j'en fisse connaître l'esprit. Il m'a entraîné à en composer d'autres dans la

même intention; et, par une singulière fortune, un travail envisagé d'abord sans allégresse m'a rendu l'inestimable service de me faire enfin découvrir ma raison d'être en ce bas monde....

Je dois donc une vive reconnaissance à M. Breunig, d'autant plus qu'il me fit parfois, au cours de mon travail, des critiques judicieuses.

Ce n'est pas tout. Plusieurs mois avant que les envois des concurrents pussent être examinés, il pensa que, d'une façon ou d'une autre, mon petit livre pénétrerait dans les écoles, et il eut l'idée de le commenter à l'usage des maîtres. Bien que cela me parût assez prématuré, je me réjouis à l'idée que mon ouvrage pourrait, un jour, être présenté aux instituteurs par un homme d'esprit élevé, de goût et d'expérience, instituteur lui-même.

M. Breunig me pria de le guider dans ses remarques et me soumit ses commentaires, où il voulait être certain de ne trahir en rien ma pensée. C'est ainsi que, peu à peu, s'établit entre nous une collaboration régulière, d'où le présent volume est issu.

Il fut décidé que la moitié des chapitres seraient entièrement écrits par l'auteur, et cela pour diverses raisons, dont la plus importante est que, sur de certaines matières très délicates, aucun homme ne peut confier à un autre le soin d'élucider sa pensée et d'en faire saisir au lecteur la nuance exacte.

Chacun de nous a signé de ses initiales les chapitres qu'il a rédigés. La différence de nos procédés est d'ailleurs très visible. M. Breunig suit un poème pas à pas, éclairant le texte par les explications qu'il y entremêle; j'en indique le sens plus large-

ment et je traite, s'il y a lieu, l'idée générale qui s'y rattache.

Notre intention a été, non pas de fournir aux maîtres des leçons toutes faites, mais de leur montrer l'unité d'un petit livre où ils n'auraient vu, peut-être, qu'une collection de chants; de les faire pénétrer plus avant dans la pensée et dans le sentiment de chaque poème; enfin, de traiter à leur intention, de manière simple mais sérieuse, quelques-unes des questions les plus graves dont se préoccupera toujours un éducateur [1].

Il se pourrait que le lecteur eût été surpris par la simplicité d'une entrée en matière où manquent les formules de modestie, qui ne feront pas moins défaut au reste de l'ouvrage. Pour toute justification, je dirai, comme je l'ai fait tant de fois en m'adressant à de bienveillants auditoires, dans les écoles normales ou ailleurs :

« Je voudrais vous intéresser à mon petit Recueil de chansons et même, s'il était possible, vous le faire aimer. Je m'exprime à ce sujet avec une liberté d'autant plus grande qu'il s'agit en réalité d'une œuvre collective. Je ne suis qu'un ouvrier venu après beaucoup d'autres, et chargé d'y mettre la dernière main. Les mélodies, recueillies et groupées par M. Tiersot, appartiennent à la tradition populaire de notre pays; et ma tâche consistait surtout à trouver des paroles exprimant avec clarté les

1. J'ai placé à la fin du livre quelques Conseils pratiques sur la façon d'exécuter les chants.

sentiments déjà contenus, de façon plus ou moins vague, dans ces vieilles et charmantes mélodies. La tâche m'a d'ailleurs été rendue plus facile par les indications, très diverses, que des personnes hautement compétentes m'ont fournies, ainsi qu'à tous mes concurrents. »

Je ne saurais mieux faire saisir l'esprit du Recueil qu'en reproduisant ici ces indications, ou du moins les plus importantes, et en y ajoutant quelques explications sur la manière dont je les ai comprises.

Le concours a été ouvert par le comité directeur de la *Correspondance générale de l'enseignement primaire* [1]. Ce comité nomma pour organiser le concours et en juger les résultats une commission dont le président fut M. Gréard, recteur de l'Académie de Paris, et le vice-président M. Buisson, alors directeur de l'enseignement primaire.

Un programme faisait connaître, je l'ai dit, le but et la portée du concours. Voici d'abord une page citée dans l'introduction, et que la *Correspondance* avait publiée précédemment sous cette signature : *Une institutrice.*

Qui de nous n'a remarqué qu'il y a dans la vie de la classe un moment délicieux? Le matin, à l'heure où nos petites filles arrivent, fraîches, proprettes, calmes et gaies, elles sont, comme on dit : « bien disposées », elles le sentent et nous le sentons aussi. Elles prennent place, se préparent, mettent en ordre leur petite installation d'écolières. La page du cahier est blanche encore, et, quand elles l'ont ouverte devant elles, la plume à la main, attendant nos ordres, si nous pouvions lire au fond d'elles-mêmes, nous verrions que la plupart ont tout bas le plus vif désir de la

1. On sait les services rendus par cette publication éminemment libérale et de féconde initiative.

bien remplir, cette belle page blanche. Leurs yeux nous le disent, si éveillés, si attentifs, si pleins de bon vouloir. Oh! si, à ce moment, nous pouvions jeter dans ces jeunes âmes, ouvertes et confiantes, la bonne semence! Si, au lieu de commencer par un sec « Écrivez », qui va tout de suite rompre le charme, nous pouvions féconder cette minute bénie où pas une ne nous est rebelle et leur glisser un de ces mots qui ne s'oublient pas, quel bien nous leur ferions pour le présent et pour l'avenir!...

Pour donner prise à notre influence, l'expérience m'a suggéré deux moyens que je demande la permission de recommander :

L'un [1], c'est d'ouvrir la séance par un petit chant, je ne parle pas du chant exécuté tant bien que mal dans la cour ou dans l'escalier, pour rythmer ou pour masquer le bruit des souliers et des sabots. J'entends un petit chant gracieux, simple, plutôt recueilli qu'entraînant, plutôt à l'unisson qu'en parties, nullement un morceau brillant, quelque chose d'intime, d'une gravité tendre, qui soit comme l'expression collective du sentiment commun de tous ces enfants qui, pieusement, en quelque sorte, font vœu de bien commencer et de bien remplir une journée de plus....

Voilà qui est dit avec beaucoup de sens, de finesse et de cœur. Cela est bien d'une femme. Il restait à préciser, à élargir, à compléter l'idée présentée ainsi comme dans une gracieuse ébauche. Un éminent éducateur, M. Félix Pécaut [2], le fit magistralement, lorsque, donnant son approbation à la page citée, il exprima le regret qu'un Recueil de chants répondant aux conditions énoncées n'existât pas encore en France.

Les livres abondent, disait-il, d'inégal mérite, mais fort honnêtes de sentiment : aucun, à ma connaissance, ne mé-

1. Le seul dont nous ayons à nous occuper ici.

2. Je dois une reconnaissance toute particulière à M. Pécaut pour le très bienveillant accueil qu'il me fit à l'école normale de Fontenay-aux-Roses, aussitôt après l'adoption de mon Recueil par la commission compétente.

rite d'être proposé en modèle. Les « paroles », en général, ont peu de signification; la gamme des sentiments exprimés est très courte, et ces sentiments mêmes sont pris à une faible profondeur. Nous ne soupçonnons pas encore en France quel incomparable agent de civilisation morale et d'éducation patriotique est le chant choral, quand le langage et la musique expriment, chacun à sa manière, des sentiments généraux, de ceux auxquels tout cœur d'homme répond....

Et voilà le service que je demanderais à nos écoles de rendre au pays, et à un Recueil de rendre à nos écoles : faire jaillir de l'âme populaire les sources les plus pures du sentiment, — sentiments de toutes sortes : de doux, de gais, de graves, la joie de vivre et le courage de souffrir ou de mourir; l'espérance joyeuse et la résignation : l'amour de la famille, de la Patrie, de la liberté; l'amour de la nature sous ses divers aspects : l'amour vaillant de la vertu et du travail comme le plaisir du jeu; l'amitié; la sympathie pour les misérables : enfin le sentiment le plus profond de tous, qui agrandit et sanctifie les autres, le sentiment religieux.

Il convient d'observer que M. Pécaut parle de sentiments à éveiller et non point de leçons à faire. Il ne peut s'agir, en effet, que de traduire les *émotions* de la vie morale, en ce qu'elles ont d'accessible à l'enfance. L'expression de « vie morale » implique, il est vrai, l'idée de certains devoirs à remplir; mais ces devoirs peuvent être tout enveloppés de sentiment sans devenir, pour cela, une pure affaire de sensibilité. Ils peuvent être accompagnés d'émotions fortes et douces, y être mêlés assez intimement pour en paraître indiscernables. C'est alors qu'ils deviennent matière de poésie. L'idée du devoir envers les parents, pour citer un exemple, est contenue dans un poème du Recueil; mais le titre de la chanson ne pouvait être que : *Amour filial*, et ce titre en indique assez l'esprit et le ton.

Certes, il faut que les enfants apprennent de leurs parents et de leurs maîtres à écouter la voix impérieuse qui parle dans notre conscience et qui nous ordonne d'agir, non pas de façon à exciter en nous les émotions les plus vives, les plus tendres, les plus délicates, mais conformément à la raison et à la justice. Peut-être cette voix leur demandera-t-elle un jour les plus durs sacrifices, leur commandera-t-elle de dompter en eux la nature et leur imposera-t-elle des obligations, très hautes, il est vrai, au regard du juste, mais sans gloire ni beauté apparentes. Je crois seulement qu'il ne faut pas abuser de cet enseignement sévère, et que la poésie est en général impropre à le donner. Comme elle s'adresse bien moins au raisonnement qu'à la sensibilité et à l'imagination, si l'on veut par elle fortifier la vie morale, ce n'est pas des leçons qu'il faut lui demander, mais des émotions pures et profondes, de nobles images, un frémissement d'enthousiasme.

Je dois maintenant m'expliquer sur la manière dont j'ai traité le point le plus délicat du programme qui m'était tracé.

Il est assez évident que M. Pécaut a pris l'expression de « sentiment religieux » dans le sens le plus large. C'est bien ainsi que je l'ai entendue.

Le sentiment religieux est un instinct dont peu d'entre nous, je crois, sont tout à fait dépourvus. Il paraît être inhérent à la nature humaine, puisque, sous les formes les plus diverses, on le retrouve toujours et partout.

Il est naturel que l'homme cherche à connaître la

Cause première, s'il y en a une, du monde où il vit, sa propre raison d'être sur la terre et sa destinée à venir, si la mort ne doit pas le détruire tout entier.

Il y a des façons très différentes de résoudre ces graves problèmes. La plupart des hommes acceptent avec plus ou moins d'attention, de suite, de conviction, les croyances imposées ou proposées par les églises à leurs fidèles. Je n'ai pas à en examiner la valeur. Chacune est digne de respect, pourvu qu'elle soit sincère, humaine, et respectueuse de toutes les autres.

Il est fort sage, assurément, que l'école laïque observe, entre les confessions particulières, une bienveillante neutralité. Mais le sentiment religieux, même le plus large, demande à être exprimé sous une forme saisissable. Peut-on dégager ce qu'il a de presque universel et le traduire en une croyance très simple, je dirai même : en un seul mot?

Je crois que cela est possible; et le mot dont je parle, c'est Dieu. Je ne me flatte pas de le définir. Mais pour tous ceux qui le prononcent avec respect, il signifie avant tout la suprême réalité du Bien.

A cette croyance fondamentale je voudrais ajouter l'espérance d'une autre vie, dont les conditions échappent à notre prévision, mais qu'il faut supposer conformes à la plus haute justice et à la bonté la plus parfaite.

D'ailleurs, il ne saurait être question d'imposer à qui que ce soit une croyance, fût-ce la plus répandue et la plus acceptable. Si, comme je le pense, le sentiment religieux peut être exprimé à l'école, il faut

que ce soit en toute sincérité, librement et avec cœur, ou point du tout.

Il importe aussi que ce soit avec mesure. Parler de Dieu à tout propos, ce serait ôter à ce mot presque toute sa vertu.

Enfin il serait bon, je crois, de ne pas le prononcer sans donner à entendre combien nous dépasse la réalité qu'il exprime. Mais il conviendrait d'ajouter, en quelques mots très simples, que notre tâche sur la terre est précisément de faire triompher de plus en plus les choses que nous sentons être divines : le vrai, le juste, le beau, tout ce qui rapproche les hommes, tout ce qui élargit le cœur, tout ce qui élève et purifie.

La mise au concours d'un recueil de chants scolaires ayant été décidée par le comité directeur de la *Correspondance générale*, divers projets furent examinés [1].

L'un d'entre eux tendait à faire usage de chants déjà existants, principalement des mélodies populaires françaises, conservées par la tradition dans nos provinces, et à adapter à ces chants anciens des paroles nouvelles, appropriées au but du concours.

Après un examen approfondi, cette solution fut adoptée.

Je ne fais aucun doute qu'elle était de beaucoup la meilleure. Lorsqu'il s'agit d'art simple et vrai, parlant au cœur, toujours l'art populaire se pré-

1. Une des causes de cette décision fut l'offre d'un prix faite, après la publication des articles cités, par un donateur qui gardait l'anonyme. Il me sera permis de nommer M. d'Eichthal, maintenant décédé, qui fut un des hommes les plus actifs et les plus utiles de notre temps.

sente à ma pensée. Nos vieilles chansons de France, bien souvent, sont la grâce même; l'accent y est fort, tendre, pénétrant; parfois elles atteignent toute la profondeur d'émotion dont le cœur humain est capable. Aussi est-ce avec un très vif chagrin que les amis de la chanson populaire la voient peu à peu disparaître. Je veux dire en tant que réalité vivante; car on chante de moins en moins nos vieilles chansons, tandis que les érudits se hâtent de les recueillir et de les empiler dans les bibliothèques. Ce serait rendre à notre peuple un grand service que de lui restituer, sous des formes diverses, une partie au moins de ce qu'il nous a donné. Il faudrait lui rapprendre quelques-unes de ces vieilles chansons, les lui faire aimer, lui faire sentir combien elles sont supérieures aux niaises romances et aux refrains ignobles, triste produit de nos villes, qui trop souvent ont remplacé pour lui les inspirations fortes ou suaves de la Muse naïve des champs.

Mais il ne faut pas oublier notre objet spécial. Nos vieilles chansons de France n'ont pas été composées dans une intention éducatrice, et il serait presque toujours impossible d'en conserver les paroles dans un Recueil scolaire, ne fût-ce que pour les incorrections dont elles sont émaillées.

Somme toute, il fallait écrire des poèmes nouveaux qui, tout en étant inspirés par le souci de l'éducation morale, eussent de nos vieilles chansons le langage très simple, la franchise d'accent et le tour poétique.

Quant à ces mélodies populaires, belles ou charmantes dans leur simplicité, qui, en se modifiant

d'âge en âge, ont su résister à l'épreuve du temps, il n'y avait qu'à en bien choisir un certain nombre et à les garder telles quelles.

C'est ce que l'on fit. M. Julien Tiersot avait présenté au choix de la commission une centaine de mélodies, sur lesquelles quarante, toutes françaises, sauf une seule, et presque toutes d'origine populaire, furent définitivement adoptées [1].

Il est temps de finir cette préface déjà longue.

En acceptant l'ensemble de mon travail, la commission m'a fait un honneur dont je sens tout le prix. J'aurais voulu en être plus digne; mais je m'efforcerai de le mériter en consacrant le peu que je sais et le peu que je suis au service des écoles.

L'œuvre si vaste, si difficile, de l'éducation nationale préoccupe tous ceux qui comprennent les obligations de l'heure présente. Je m'estime heureux d'avoir été appelé, bien que sur le tard, à y travailler avec vous tous, instituteurs et institutrices, que j'ai appris à connaître, à estimer, et, permettez-moi de le dire, à aimer.

Vous ne m'en voudrez pas de rappeler avec émotion l'accueil que j'ai reçu parmi vous. J'étais un étranger pénétrant dans vos écoles; j'avais droit tout au plus à votre bienveillance; et vous m'avez fait l'un des vôtres par la force de votre sympathie.

1. Les concurrents, je l'ai dit, eurent à mettre des paroles sur ces quarante mélodies. Avec beaucoup de raison, on leur fit une loi *de maintenir un accord absolu et constant entre les paroles et la musique, au double point de vue de l'expression et de la prosodie.*

Je vous en exprime ici toute ma gratitude.

Je terminerai par des paroles que je vous ai souvent adressées, après vous avoir fait connaître le Recueil dont je vous présente aujourd'hui le commentaire.

« Je remarquais tout à l'heure, vous disais-je, le caractère collectif de cette œuvre; j'en suis frappé plus vivement encore, au moment où je vais vous quitter. Un Recueil de chants ayant été préparé par des personnes clairvoyantes, qui sentaient une lacune dans notre enseignement primaire, puis composé suivant leurs indications, et publié après quelques retouches, je pourrais me laisser aller à croire que tout est fait. Mais non : tout reste à faire. Pour que mon petit livre fût quelque chose de meilleur qu'un livre, pour qu'il devînt une action, il faudrait qu'il passât de mes mains dans les vôtres. Si, malgré ses lacunes et ses imperfections, tel qu'il est, vous consentiez à l'adopter, il parviendrait vite à son adresse : je veux dire au cœur de nos chers petits enfants de France. Et peut-être que, par l'école et grâce à vous, il pénétrerait aussi, comme on l'a souhaité, dans la masse de notre peuple, lui apportant sous une forme bien modeste, mais d'autant plus accessible, un peu de ce qu'il lui faut, comme à nous tous : un peu d'idéal, de tendresse, de gaieté, de courage et de bonne volonté. »

MAURICE BOUCHOR.

CHANTS POPULAIRES

I

Le Chant des Écoliers français.

Le premier numéro de notre Recueil est un *Chant des Écoliers français.*

J'en demande bien pardon à mesdames les institutrices qui me font l'honneur de me lire : ce chant est placé dans la bouche des petits garçons de nos écoles. Assez d'autres, il est vrai, conviendront mieux aux petites filles et gagneront à être interprétés par elles.

La physionomie de l'écolier étant fort différente de celle de l'écolière, un même chant ne pouvait convenir aux deux sexes. Puis il y a de graves pensées dont nos petits hommes doivent se préoccuper d'une façon toute spéciale, et qui se résument en ces mots : *Tu seras soldat*[1].

Cependant la Patrie est chère aux femmes de France autant qu'à leurs frères, à leurs époux, à leurs fils; comme nous, elles en ont le souci, et, à l'heure du

1. Il y a aussi, dira-t-on, des obligations spéciales à la femme, et il est bon que les petites filles y soient sérieusement préparées. Rien de plus juste. Si je n'ai point écrit un chant particulier aux petites filles, c'est que pas une des mélodies imposées par le Concours ne m'a paru s'y prêter. Le sujet est d'ailleurs fort délicat, et j'ai préféré le traiter dans un poème destiné à la récitation.

péril, elles sauraient, comme nous, se dévouer. Aussi ne verrais-je nul inconvénient à ce que, par une convention fort admissible, ce chant fût exécuté dans les écoles de filles comme dans les écoles de garçons.

J'en dirai autant de toutes les chansons qui expriment un ardent amour de la Patrie ou qui rappellent d'héroïques souvenirs. Je sais que bien des personnes partagent, à cet égard, ma façon de voir: et je me rappelle, non sans un vif plaisir, avoir entendu des petites filles chanter la *Chanson de Roland* (de ce Recueil) avec un entrain que des garçons eussent admiré.

Je suppose donc qu'à l'heure matinale où va commencer leur journée, les écoliers de France s'appellent les uns les autres pour entonner un chant bien à eux, un chant qui exprime leur âme, et, si le mot n'est pas trop ambitieux, leur idéal : j'entends le désir de bien faire que chacun d'eux porte en soi, mais qu'il importe de préciser dans leur esprit, de fortifier dans leur cœur, afin qu'ils y conforment leurs actes.

Je sais bien que les écoliers de France ne seront jamais réunis dans un préau assez vaste pour les contenir tous; mais, à travers la distance, ils entendent, par le cœur, leurs appels réciproques, et il s'établit entre eux — je le suppose dans la chanson — une communion fraternelle.

Vous ne vous attendez pas à ce que nos petits bonshommes fassent une nomenclature de toutes les vertus qu'ils pourraient avoir. Mais, tout en exaltant le plaisir de jouer, d'être bien de leur âge, ils feront vœu que parmi eux règne la justice, si fréquemment invoquée à l'heure même des jeux. Ils affirmeront leur dégoût du mensonge. Ils reconnaîtront qu'il est glorieux de croître en sagesse et qu'un effort sérieux porte toujours des fruits. Au-dessus de l'intelligence même ils mettront le cœur loyal et la volonté de bien faire. Enfin ils penseront que bientôt la Patrie dont ils

sont l'espoir, aura besoin d'eux : non pas qu'une guerre soit certaine, mais parce qu'il faut à la France de vrais hommes, aux champs et dans les ateliers aussi bien que sous les drapeaux. Et, si la Patrie menacée doit un jour les appeler aux armes, devenus jeunes hommes, ils courront la défendre avec une juste fierté d'exposer leur vie pour elle. Ils savent combien la France a souffert, voici déjà plus d'un quart de siècle ; ils savent que des âmes bien françaises ont été violemment séparées de la Patrie. L'appel de la France leur imposerait un grand, un double devoir : non seulement la défendre, mais aussi reprendre ce qui lui fut arraché. Ils marcheraient donc à la frontière avec la certitude de remplir un devoir sacré, et ils sauraient l'accomplir, pieux vengeurs de tant de larmes, de tant de sang, qu'une guerre désastreuse a coûtés à la Patrie.

M. B.

II

Les Vaillants du temps jadis.

Dans le *Chant des Écoliers*, le poète a fait exprimer à nos enfants le souhait d'être un jour de vrais hommes, capables de bien défendre leur Patrie. Pour qu'ils puissent réaliser cette légitime ambition, rien de meilleur que de placer devant leurs yeux de grands modèles. Telle est la pensée du chant qui glorifie les vaillants d'autrefois, les vaillants de France, ceux qui, à travers les âges, ont servi notre Patrie et versé leur sang pour elle, nous laissant de hauts et purs exemples.

> Gloire aux vaillants du temps jadis!
> Frères, soyons leurs dignes fils!

Un sentiment qu'il est bon de développer dans les jeunes âmes est le respect du passé. Il ne faut pas médire de notre temps, qui a sa grandeur et sa beauté; mais des esprits étroits peuvent seuls réduire l'histoire de l'humanité à celle de leur époque, et méconnaître les grandes choses accomplies par les générations qui nous ont précédés.

Elles nous ont légué des exemples de vertus très diverses. Le poète, ici, a voulu en glorifier une spécialement : le courage, vertu bien française (soit dit sans déprécier la bravoure des autres peuples), vertu qui fait l'homme, au sens le plus fort du mot, et que l'on peut dire la première, la plus indispensable de toutes.

1

Nos vaillants ancêtres, ce sont d'abord les Celtes, la plus puissante des grandes familles qui occupaient la Gaule.

> Ils ont fait trembler la terre
> En poussant leur cri de guerre....

Les Gaulois se vantaient de ne craindre que l'effondrement du ciel; et, si leur bravoure n'allait pas sans quelque jactance, il faut admirer, pourtant, le mépris de la souffrance et de la mort chez ces hommes

> Qui, dans les jours de gloire,
> Savaient mourir joyeux.

Un exemple entre bien d'autres. A Bourges (c'est Jules César, l'ennemi, qui raconte), un Gaulois lançait des boules de suif sur une tour de bois, que des soldats romains, assiégeant la ville, avaient roulée près des remparts, et que les assiégés venaient d'embraser en partie. Il tomba, frappé d'un trait; un autre prit sa place; un troisième succéda au second, également blessé à mort; puis un quatrième; et, tant que dura l'action, ce poste mortel ne fut pas abandonné un seul instant.

Il ne faut pas oublier que les Romains nous ont apporté la civilisation, et que le tempérament gaulois, si mobile, prit, grâce à eux, quelque chose de plus ferme et de plus réfléchi. Ensuite le monde gallo-latin fut secoué d'un long assoupissement par les invasions germaniques; et la Gaule ne devint la France que par la fusion harmonieuse d'éléments très divers. Mais les ancêtres dont nous tenons le plus, ce sont les Celtes; et, comme cette race longtemps indomptable fit preuve d'un courage magnifique, comme elle montra, dans un âge barbare, de hautes qualités d'enthousiasme, de franchise, de générosité, il faut dire avec notre poète :

> Gardons bien la mémoire
> Des Celtes nos aïeux.

2

Les vaillants, au moyen âge, ceux du moins que l'histoire met le plus en lumière, ce sont les preux qui avaient été jugés dignes d'être armés chevaliers. A cette époque, où dominait souvent la force brutale, les chevaliers s'engageaient par un serment solennel à garder la foi chrétienne, à respecter la femme, à défendre l'opprimé. Le désintéressement, la fidélité à la parole donnée, une virile indépendance de caractère, devenaient pour eux des vertus obligatoires :

> Leur cœur, sous la cuirasse,
> Battait loyal et fier.

En temps de guerre, les chevaliers se groupaient autour de la bannière royale :

> Par l'épée et par la lance
> Ils servirent notre France.

Nos vieux trouvères surent incarner, en quelques types légendaires, un idéal de bravoure, d'honneur, de loyauté chevaleresques. Si, dans la vie religieuse, l'homme de bien avait pour modèle le saint, son patron, dans la vie civile et politique il s'efforçait d'imiter les vertus des preux chevaliers.

Ce qui, dans un temps bien rude encore, fut pratiqué par des hommes d'élite doit, à notre époque, l'être par tous ceux qui ont le cœur bien placé. Nos idées, à certains égards, ne sont plus celles de nos ancêtres; mais il importe d'exalter en nous des vertus semblables aux leurs.

> Suivons la noble trace
> Des preux vêtus de fer!

3

Dans les temps plus voisins du nôtre, parmi tant d'illustres exemples, le poète cite quatre noms dont chacun résume un âge de gloire.

Soyons pénétrés de gratitude envers l'humble fille des champs qui, au XVe siècle, sous une impulsion que les hommes de toute croyance peuvent nommer divine, releva le courage des Français abattus :

Pour Jeanne la Lorraine
Ayons un cœur pieux!

Arrêtons-nous, émus, devant la noble figure du chevalier sans peur et sans reproche. Vaincu, blessé, mourant, il dit à son impudent vainqueur, le connétable de Bourbon : « Il n'y a point de pitié à avoir sur moi; je meurs ayant fait mon devoir; mais j'ai pitié de vous voir servir contre votre roi, votre patrie, votre serment ».

Admirons le valeureux soldat, compagnon d'armes de Henri IV, à qui le Béarnais, au lendemain d'une victoire, écrivait : « Pends-toi, brave Crillon, nous nous sommes battus et tu n'y étais pas ».

Saluons avec respect ce maréchal de France qui fut un beau caractère en même temps qu'un grand capitaine et qui, sous Louis XIV, préserva notre pays d'une invasion et chassa les Allemands au delà du Rhin. « Il ne faut pas qu'il y ait un homme de guerre au repos en France, écrivait Turenne [1], tant qu'il y aura un Allemand en Alsace. »

Bayard, Crillon, Turenne,
Soyez devant nos yeux!

La République, plus que les autres formes de gouvernement, intéresse chaque citoyen à la gloire comme à la prospérité de l'État, devenu réellement « la Chose publique », la Chose de tous; et chacun en est responsable, pouvant influer sur les destinées de la Patrie par l'usage qu'il fera de son libre vote. Il semble donc que la République soit faite pour élever les cœurs aux résolutions viriles. On l'a bien vu à l'époque de la

1. *Mémoires de La Fare.*

« Grande République », où la France sut tenir tête à l'Europe. On l'a vu encore durant l'année terrible, où elle fit, en des circonstances désespérées, de si héroïques efforts pour se défendre : efforts qui ne furent pas infructueux, puisque l'honneur, du moins, resta sauf. N'oublions pas les amères leçons de la défaite, mais rappelons-nous aussi les glorieuses victoires d'il y a cent ans.

> Que la Grande République
> Nous inspire une âme antique,

une âme fortement trempée, vaillante, dévouée à la Patrie, comme le fut l'âme des citoyens de ces nobles villes antiques : Athènes, Sparte, Rome, dont les mâles exemples, invoqués si souvent par nos pères il y a un siècle, exaltèrent leur courage et ne furent pas étrangers à leur triomphe.

F. B.

III

Aux Morts pour la Patrie.

Les yeux fixés sur ceux qui furent vraiment des hommes, nos enfants peuvent sans peine se figurer qu'ils sont eux-mêmes devenus grands, et que les voici prêts à l'action. Un poète écrivant pour les écoles n'est sans doute pas obligé de s'enfermer dans le cercle étroit des émotions purement enfantines. Il doit, au contraire, tout en restant clair pour ceux à qui il s'adresse, les préparer à ce que sera leur vie.

C'est d'ailleurs un fait d'expérience que les enfants peuvent s'intéresser vivement aux choses les plus sérieuses, si on sait les leur présenter de façon simple et frappante, et qu'ils offrent une forte prise à l'éducateur par la passion, si aisément excitée en eux, des grandes choses.

L'invocation aux morts pour la Patrie a été inspirée au poète par la pensée, toujours présente à nos esprits, d'une guerre possible. A l'heure du péril, nous sentirions l'obligation de nous élever au-dessus de nous-mêmes, d'exalter notre courage et de raffermir notre volonté. Alors, surtout, de nobles exemples, se dressant devant notre pensée, seraient pour nous une force. Aussi le poète s'adresse-t-il aux grands morts, immortels dans notre souvenir, à ceux dont la vie ne fut que dévouement et qui tombèrent pour la France. Il met la Patrie sous leur sauvegarde; il les adjure de veiller sur elle et de bénir nos armes.

« Est-ce donc que ces grands morts, dira-t-on peut-

être, ont les yeux fixés sur nous, comme un poète [1] le fait dire à Jeanne d'Arc en ce vers si touchant et si beau :

> Mon regard attendri caresse ma Patrie?

Est-ce donc qu'ils pourraient, dans une heure décisive, faire passer en nous quelque chose de leur âme? Est-ce donc qu'il nous faut saluer en eux, suivant la noble croyance antique, les héros protecteurs de la Patrie? »

Discuter une croyance de cette nature nous paraît oiseux. L'accepte ou la rejette qui voudra. Il nous suffit de savoir que penser à des morts vénérés, c'est élever et fortifier nos âmes. Ce sont bien leurs vertus qui, par la puissance de l'exemple, feront germer en nos enfants des vertus pareilles. La poésie exprime cette vérité par de frappantes images. Ne lui reprochons pas de transformer des leçons et des exemples en vivantes influences.

1

Le poète évoque devant nous la multitude immense de ceux qui, à travers les siècles, ont donné leur vie à la France :

> Martyrs sacrés ou fiers vainqueurs,
> O Morts pour la Patrie!

Les voici tous réunis, ceux qui sont tombés dans l'enivrement du triomphe ou dans l'amertume de la défaite : ceux-ci, les martyrs, non moins aimés, peut-être plus sacrés que les autres dans notre souvenir.

> A vous la gloire, à vous, grands cœurs,
> Les hymnes et les fleurs!

La France glorifie ses héros; et le poète nous la

1. Mlle de Gournay, fille adoptive de Montaigne.

montre agenouillée, dans l'ombre, comme une mère en deuil :

> La France, qui vous prie,
> Dans l'ombre est à genoux.

Au nom des quarante millions d'enfants qui l'entourent, la France prie, silencieuse, les héros morts pour elle.

Pourquoi ce deuil? pourquoi cette prière? C'est que la Patrie ne peut se consoler en songeant à ceux de ses fils qui ne portent plus le nom de Français. Elle sent bien, d'ailleurs, peser sur elle la haine d'un ennemi que son rapide relèvement a surpris et irrité: plusieurs fois des pièges lui furent tendus, et une menace de guerre est toujours suspendue sur sa tête.

C'est pourquoi, tout en comptant sur les vivants, elle se tourne aussi vers les morts. Unissons-nous de cœur avec elle; et, tandis qu'elle prie à voix basse, disons hautement :

> O Morts pour la Patrie,
> Toujours veillez sur nous!

2

La noble figure de Jeanne d'Arc se détache, lumineuse, sur la légion des morts pour la Patrie :

> Honneur du bon pays lorrain,
> O Jeanne la guerrière!

Le poète nous la montre songeant à ce que son entreprise a d'extraordinaire, mais calme dans le péril, car elle sent bien qu'elle accomplit une œuvre sacrée. La voici qui s'avance vers nous, pareille à ce qu'elle fut durant sa courte et héroïque mission, telle aussi que la statuaire l'a représentée tant de fois, et toute radieuse d'une gloire chaque jour plus éclatante, la voici :

> Qui va songeant, le front serein,
> Sur son cheval d'airain.

La vierge immortelle n'oublie point cette Patrie qu'elle a tant aimée, et nous appelons sa bénédiction sur notre drapeau aux trois couleurs, qui ne sera plus déployé que pour une juste cause, — sur le drapeau de la France nouvelle, que nous saurons conduire à la victoire, comme elle y a conduit l'étendard semé de fleurs de lis, qui fut celui de la vieille France :

Exauce la prière
De ta Patrie en pleurs;
O Jeanne la guerrière,
Bénis les trois couleurs!

3

L'appel du poète aux morts héroïques se fait plus pressant. Si, depuis vingt-cinq ans, la guerre est toujours possible, à certaines heures elle a paru imminente. Ces brusques menaces n'auront pas été, sans doute, les dernières. Qu'elles se répètent, et un cri jaillira de nos poitrines :

Héros d'hier et d'autrefois,
Peut-être l'heure est proche!

Par une figure assez hardie, mais que justifie la pensée d'un grand péril national, le poète fait surgir de leurs tombes et planer au-dessus de nous la foule des morts glorieux :

Sans peur et sans reproche,
Sortez de vos tombeaux!
Peut-être l'heure est proche;
Planez sur nos drapeaux!

Comme il les confondait dans le même culte, il leur adresse le même ardent appel, qu'ils aient été de race royale ou de la plus humble origine. Le dévouement à la Patrie fut la vraie noblesse des uns comme des autres.

Il leur crie : « Levez-vous, accourez, venez tous inspirer nos âmes, exalter notre vaillance, combattre avec nous!

Enfants du peuple ou fils de rois,
Debout à notre voix! »

F. B.

IV

Le Soldat français.

Que l'heure d'un grand péril national soit proche ou éloignée, nos enfants doivent se dire : *Je serai soldat*, et se préparer à bien remplir leurs obligations envers la Patrie. La chanson du soldat français ne pouvait manquer à ce Recueil.

Voici à peu près comment le poète la commentait lui-même dans une de ses conférences :

« Cette chanson est écrite sur un air de vive allure, emprunté à une chanson de soldat, que nos troupiers chantaient déjà sous Louis XIV. Cela m'a donné l'idée d'y rappeler le souvenir de La Tulipe, le gai soldat français d'autrefois, dont le nom signifie : joyeuse humeur, entrain héroïque. Nos Dumanet, nos Boquillon, ces laides caricatures modernes, sont loin, Dieu merci, de représenter au naturel nos petits troupiers si endurants, si alertes, si courageux. Pourquoi ne pas renouer une vieille tradition française, en baptisant notre soldat : « La Tulipe », joli nom qui a je ne sais quoi de brave et de fringant?

« Il me paraît bon que nous restions gais, s'il est possible, non pas d'une gaieté vulgaire et factice, comme la triste gaieté du café-concert, ni surtout de la prétendue gaieté qui trouve spirituel de rabaisser tout ce qui est grand, d'avilir tout ce qui est noble; mais de cette gaieté fine, légère et brave qui est un signe distinctif de notre race. Accomplir en chantant un devoir pénible, aller au feu avec le petit mot pour

rire, cela est bien dans le génie de la France, et il m'a paru que la tradition n'était pas mauvaise à garder.

« Remarquez aussi qu'il y a, dans le rire des vaillants, une sorte de pudeur charmante. Il diminue devant les autres le prix du sacrifice accompli; une plaisanterie permet d'esquiver l'éloge, qu'il faudrait, sans cela, recevoir en plein visage. »

Nous ajouterons peu de chose. Il faut que nos enfants se préparent à aller au régiment, non pas avec résignation, comme s'il s'agissait d'une corvée à remplir, mais en acceptant de bon cœur le service militaire et toutes ses conséquences. Le noble esprit de la France, lentement formé par nos pères à travers les âges, réagit sur toutes les générations de Français qui se succèdent. La Patrie nous a donc faits ce que nous sommes; nous ne pouvons, sans nous renier nous-mêmes, manquer à notre premier devoir envers elle. Ce devoir est de la défendre; et, pour que nous puissions l'accomplir, il nous faut accepter une discipline.

Afin de prendre le dessus dans les moments pénibles, la joyeuse humeur de « La Tulipe » sera d'un bon exemple. Il s'en va le képi sur l'oreille jusqu'au Tonkin ou à Madagascar; mais, s'il prend les choses par le bon côté, il sait aussi, lorsqu'on lui demande sa vie, la donner simplement et fièrement.

1

— Où t'en vas-tu, soldat de France,
Tout équipé, prêt au combat?
Plein de courage et d'espérance,
Où t'en vas-tu, petit soldat?

Le poète ne nous dit pas qui parle ainsi; ce sera lui-même, si vous voulez; ou le premier passant venu, séduit par la fière mine du soldat; ou la France en personne, désireuse de savoir quel sentiment recouvre sa légère insouciance.

La réponse du « petit soldat » montre qu'il a bien

compris une chose : c'est qu'il n'est pas dans le rang pour discuter, mais pour obéir. Il ne se préoccupe pas de savoir où il va, ni si l'étape sera longue. « Où vas-tu? » lui dit-on; et lui de répondre :

— C'est comme il plaît à la Patrie;
Je n'ai qu'à suivre les tambours.
Marche toujours! Marche toujours!

Mais, pour suivre les tambours, on n'en songe pas moins. Et à quoi songe-t-il, notre petit soldat? Au village qu'il vient de quitter; à son père, à sa mère, à ses frères et sœurs; à ses camarades laissés au pays; et aussi, pourquoi pas? à une gentille amie d'enfance, devenue jeune fille tandis qu'il se faisait homme. Il espère bien l'épouser à son retour, car elle serait à coup sûr une bonne et aimable petite femme.

En traversant bois et prairie
On peut rêver à ses amours....

Ne froncez pas le sourcil lorsque la pensée du soldat vagabonde ainsi, et croyez bien que sa rêverie lui rendra plus léger le poids de son sac.

2

C'est très bien, mon ami; te voilà en bonnes dispositions. Mais si l'on t'embarque pour les colonies? Comment supporteras-tu la traversée et les marches qui suivront? Tu songes à tes amours, dis-tu?...

— Oui, mais on perd sa bonne mine
En traversant les vastes flots.
C'est dur aussi, lorsqu'on chemine
L'arme à l'épaule et sac au dos.

« Ah! dit le regard du troupier, tu ne me connais pas encore. » Et il réplique sur un ton allègre :

— Frère, c'est dur; mais La Tulipe,
Quand il est las, siffle un refrain.
Point de chagrin! Point de chagrin!
Il a sa gourde, il a sa pipe;
C'est un gaillard toujours en train.

3

C'est peut-être, avons-nous dit, la France elle-même qui interroge ce soldat aux allures décidées. Elle va prononcer de graves paroles; on verra bien s'il se trouble.

> — Toi qui t'en vas le rire aux lèvres,
> Reverras-tu ce doux pays?
> Crains le soleil, la nuit, les fièvres,
> L'homme embusqué dans les taillis....

L'implacable soleil, qui fait tomber sur les routes tant d'hommes partis robustes et joyeux, la nuit aux fraîcheurs mortelles, le délire de la fièvre et l'angoisse de la soif, l'embuscade, toujours à craindre, d'un ennemi insaisissable : autant d'images de la mort, surgies brusquement devant les yeux du soldat.

Sa réponse sera telle que la Patrie était en droit de l'attendre; mais il ne quittera pas tout de suite le ton léger qui lui plaît :

> — Va, je suis prêt à la souffrance,
> Même à laisser là-bas ma peau....

L'expression peut sembler triviale. Pourtant, lorsque la mort a les yeux fixés sur vous, il n'est pas si vulgaire, celui qui trouve « le petit mot pour rire » dont le poète parlait tout à l'heure.

Nous allons voir tomber, du reste, ce masque d'insouciance, et le visage de l'homme nous apparaîtra, ému sans doute, mais résolu et fier.

> Gloire au drapeau!

Dans ce cri soudain le jeune soldat a mis tout son cœur : la Patrie ne doute plus qu'il ait bien compris son devoir. A la pensée que, plus jamais, peut-être, il ne reverra « le doux pays de France » et tous ceux qu'il aimait, il ne peut se défendre d'une vive émotion. Il la montre en toute ingénuité; et pourquoi la cache-

rait-il? C'est justement cette émotion si humaine, si naturelle, qui donne toute sa valeur au sacrifice noblement accepté.

Gloire au drapeau! Gloire au drapeau!
J'aimerais bien revoir la France,
Mais bravement mourir est beau.

F. B.

V

Chanson bretonne.

Citons quelques paroles de l'auteur, pour indiquer l'esprit général des poèmes que nous allons étudier maintenant.

« Le devoir envers la Patrie est le sujet des chants que vous venez d'entendre. Pour être prêt à bien remplir ce devoir, il n'est pas besoin de songer à toutes les raisons particulières que nous avons d'aimer la France. Mais il est doux de l'admirer, de la glorifier, d'exprimer notre tendresse pour elle. Voici plusieurs chansons qui, en présentant certains aspects de sa beauté, traduisent, sous des formes diverses, la passion du sol natal.

« L'amour du clocher, comme on dit, est chose touchante, mais parfois bien étroite, et qui a besoin d'être élargie, ennoblie par l'amour de la Patrie. En revanche, l'amour de la Patrie risquerait d'être lui-même chose un peu trop abstraite, si l'amour du clocher ne lui prêtait le secours d'une image précise, familière. Entre la Patrie et le village il y a, d'ailleurs, un intermédiaire. C'est la province.

« Nos vieilles provinces de France n'ont plus d'existence officielle; mais, par le fait, elles sont toujours là, et elles ont gardé certains traits reconnaissables, une physionomie, un caractère, parfois une poésie spéciale. D'excellents esprits pensent que nous abusons de la centralisation, et qu'il est regrettable de voir affluer à Paris tout le sang de la France, tandis

que les extrémités en sont, trop souvent, froides et languissantes. Ils pensent que l'on pourrait concilier la forte unité nécessaire à un grand pays comme le nôtre avec une vie locale plus intense. Ce n'est point ici le lieu d'examiner les moyens auxquels il faudrait recourir pour atteindre ce résultat; mais, de toute manière, il me paraît bon que nos provinces gardent le souvenir de leur passé, perpétuent le meilleur de leur esprit ancien et restent fidèles à leurs traditions en ce qu'elles ont de compatible avec la société moderne.

« La poésie peut leur être pour cela une précieuse auxiliaire et elle sera toujours heureuse de l'être. Un poète chantera volontiers sa province et même celle des autres, parce que nos provinces furent des unités ayant quelque raison d'être naturelle, ou, dans tous les cas, très ancienne, et qu'elles n'ont pas tout perdu de ce qui les faisait unes. Croyez bien qu'il serait moins agréable de célébrer nos divisions administratives, toutes neuves et très arbitraires, nos départements, préfectures et sous-préfectures.

« La première de nos chansons provinciales est une chanson bretonne; et la priorité donnée à la vieille terre d'Armor est un acte de justice, puisque, de toutes nos provinces, elle est la plus fidèle à ses traditions. La Bretagne est, en France, une sorte de monde à part : c'est une terre de poésie, de rêve, de légende. Parmi les petites patries dont la réunion forme la grande Patrie française, elle est, à coup sûr, une des plus tendrement aimées. Elle aussi n'aime-t-elle pas ses fils avec tendresse? On le croirait, du moins, tant elle sait parler à leurs cœurs, les envelopper de séductions, les retenir auprès d'elle par les mille enchantements du passé comme par la magie d'une nature toujours jeune, profondément originale, tour à tour gracieuse ou sauvage, ou d'une rêveuse mélancolie. »

1

Les paroles que nous venons de citer permettent de comprendre toute l'émotion contenue dans ce premier vers :

> Tendre pays d'Armor[1]....

Qui parle ainsi ? C'est un Breton que les circonstances ont éloigné du cher pays natal, qu'elles ont conduit dans quelque grande ville, à Paris, si vous voulez. Sa pensée se reporte vers la Bretagne, l'absence lui pèse, il soupire :

> Tendre pays d'Armor,
> Te reverrai-je encor?

Comme dans une vision, le vieux pays passe devant son esprit. Il voit les landes que dorent les fleurs des genêts ; les champs de blé noir ou sarrasin, aux fleurs blanches, tout bourdonnants d'abeilles, et qui exhalent un parfum de miel ; les vallons revêtus de bruyères comme d'un tapis rose ou pourpré :

> Genêts, blé noir, bruyère rose,
> Où mainte abeille erre et se pose.

Il s'attarde volontiers à cette contemplation ; elle alimente la tristesse dans laquelle il se complaît, et en même temps elle l'adoucit :

> Ah! quand je songe à vous,
> Combien c'est triste et doux!

2

C'est vraiment un exilé qui se plaint :

> Seul et toujours rêvant,
> Je pleure bien souvent....

1. *Arvor* ou *Armor*, dont nous avons fait Armorique, signifie : « Au bord de la mer » et désigne la Bretagne dans le vieux langage du pays, encore usité en basse Bretagne, et qui a de grands rapports avec celui que parlaient nos ancêtres les Gaulois. C'est donc une langue celtique. Les habitants de l'Irlande, des hautes terres d'Écosse et du pays de Galles parlent des idiomes analogues.

S'il est isolé à ce point, ce n'est pas seulement parce que, dans la grande ville, les habitants d'une même maison, la plupart du temps, ne se connaissent pas; c'est surtout parce que, comme la plupart des Bretons dépaysés, il souffre de la nostalgie. Obsédé par le souvenir du pays natal, il reste étranger à ce qui l'entoure; il ne cherche ni à comprendre ni à se faire comprendre. Quelques tentatives ont pu être malheureuses. Ceux qu'il a coudoyés auront paru hostiles, ou, du moins, railleurs. Là où règne un esprit plus pratique, plus agile ou plus aigu que dans sa chère Bretagne, on est porté à méconnaître les instincts délicats d'une noble race, les secrètes pudeurs de l'âme, et à prendre pour épaisseur d'intelligence une habitude de rêverie silencieuse.

D'autant plus volontiers il évoque les figures qui lui sont familières :

> Où sont mes chers amis d'enfance?

Cette exclamation fait voir qu'il n'est plus un enfant; mais il est encore très jeune, car il prend un vif plaisir aux danses de son pays, et, s'il entendait les sons de la cornemuse, il ne se posséderait plus :

> Où sont les jeux, les cris, la danse,
> Et le joyeux biniou
> Qui me rend presque fou?

3

Notre jeune Breton est triste le jour; il l'est plus encore quand le bruit de la grande ville s'est apaisé.

> Durant les longues nuits
> Je pense aux jours enfuis....

Dans ses insomnies ou dans les rêves de son sommeil agité, il croit voir la côte bretonne, hérissée de rocs et si bizarrement déchiquetée par les eaux; les plages de sable que la mer couvre et découvre; les grèves où la marée secoue des monceaux de galets,

bruyants comme des chaînes de fer. Son obsession est telle qu'il ne croit pas seulement voir la mer et l'entendre; il en reconnaît aussi l'âcre odeur, et ses lèvres lui semblent imprégnées du sel qu'apporte la brise marine.

Je crois errer sur le rivage
Où vient mugir le flot sauvage,
Et respirer la mer
Au large souffle amer.

4

Tout d'abord, notre Breton semblait presque résigné à la séparation; il soupirait :

Tendre pays d'Armor,
Te reverrai-je encor?

Mais, après avoir revu en esprit le pays aimé, la nostalgie le tient plus fort et rend son désir plus intense :

Tendre pays d'Armor,
Je veux te voir encor!

Il sent que la vue de sa chaumière mettra seule un terme à sa souffrance. La Bretagne, pieuse gardienne du passé, a dû lui conserver intacte sa pauvre demeure. Bientôt, peut-être, elle lui rendra les lieux aimés où s'écoula son enfance; et, comme si une ardente prière pouvait hâter l'heure du retour, il s'écrie :

Pour apaiser enfin ma peine,
O vieille terre où croît le chêne
Et que mon cœur bénit,
Rends-moi mon humble nid!

F. B.

VI

Chanson des Pyrénées.

Une autre race de France en qui le sens des traditions est restée très vivace est celle des Catalans : c'est ainsi que se désignent eux-mêmes les habitants du Roussillon, autrement dit des Pyrénées-Orientales. La chanson dont nous allons parler a été écrite sur une large mélodie que tout le monde, là-bas, chante en langue catalane; car nous ne désignerons point par le terme de « patois » ce noble et harmonieux langage.

1

Comme dans la chanson originale, notre poète va célébrer l'admirable Canigou, dont les cimes bleues couronnent majestueusement la Méditerranée.

> Ah! que vous êtes belles,
> Cimes du Canigou!
> L'or de vos fleurs nouvelles
> Brille comme un bijou.

Celui qui parle est un montagnard revenu au pays natal après une longue absence. Il s'arrête, ravi par le spectacle grandiose étalé devant lui; et la brise qui descend des monts lui apporte l'haleine parfumée des fleurs :

> Roses [1] de la montagne,
> Que votre souffle est doux!

1. Dans les forêts et halliers de nos montagnes fleurissent de charmantes églantines. On en trouve jusqu'à une hauteur de 2500 mètres environ.

Il apprécie d'autant plus le bonheur du retour qu'il a connu toutes les mélancolies de l'absence :

> Ah! quel ennui me gagne
> Quand je suis loin de vous!

2

Le jour baisse. Dans le silence de la montagne un air mélancolique se fait entendre. A quelque distance au-dessus de notre Catalan, dans la brume légère qui donne aux objets des contours plus vagues, quel est ce cortège fantastique?

> Seul, ramenant ses chèvres
> Dans le brouillard léger,
> Passe, la flûte aux lèvres,
> L'homme qui fait songer.

Souvent isolé de ses semblables, le berger ou le chevrier est un être contemplatif. Des pâtres chaldéens n'ont-ils pas autrefois suivi du regard, distingué les unes des autres, observé dans leurs mouvements les étoiles du ciel? Celui qui songe nous fait songer aussi : de loin par sa haute silhouette estompée dans la brume, de près par son regard où flotte une confuse rêverie.

De mauvaises langues diront qu'il est un peu sorcier; mais notre Catalan ne songe point à cela. « Quel bonheur, pense-t-il, d'être revenu en ces lieux aimés où tout parle à mon cœur, où la flûte du chevrier réveille en moi un monde de souvenirs! »

> Pâtres de la montagne,
> Que vos pipeaux sont doux!

Et la mémoire des tristesses passées ramène sur ses lèvres cette exclamation :

> Ah! quel ennui me gagne
> Quand je suis loin de vous!

3

C'est en plein mois de mai qu'il est revenu. Durant les belles soirées la jeunesse danse; et lui,

comme ceux que l'âge a rendus plus graves, il regarde danser. Par un effet de sa longue absence tout lui semble nouveau ; les coutumes locales ont pour lui un attrait plus vif. Il compare ce qu'il a sous les yeux avec ce qu'il a vu ailleurs ; nulle part, ce lui semble, il n'a remarqué d'aussi souples danseurs, des jeunes filles aussi belles :

Lorsque nos jeunes couples,
Par les beaux soirs de mai,
Dansent nerveux et souples,
Qui n'en serait charmé?
Filles de la montagne,
Que vos grands yeux sont doux!

Et, songeant que, loin du pays natal, la vue des gracieuses Catalanes ne lui manquait pas moins que les magnifiques aspects de la montagne, les vallons embaumés et les mélodies pastorales si favorables à la rêverie, il s'écrie une fois encore :

Ah! quel ennui me gagne
Quand je suis loin de vous!

F. B.

VII

Chanson des Alpes.

1

Le poète a varié ce thème unique : l'amour du sol natal, selon le caractère des régions. Il devait aussi introduire de sensibles différences dans sa façon de traiter deux sujets analogues : les Pyrénées et les Alpes. Dans la chanson catalane il nous a fait sentir la vie de la montagne par quelques détails où l'on peut voir des rencontres heureuses plutôt que des aspects généraux : c'est la brise apportant le souffle des fleurs nouvelles, le chevrier qui passe avec son troupeau, la danse de la jeunesse montagnarde, à la fois souple et robuste. La *Chanson des Alpes*, au contraire, évoque pour nous la vision des cimes en ce qu'elles ont d'immuable.

> Les Alpes dans l'espace
> Dressent leurs purs sommets;
> La splendeur et la grâce
> Les parent à jamais.

Le montagnard qui chante ainsi ses Alpes va nous les décrire moins brièvement; mais les spectacles qu'il admire sont bien de ceux qui se déroulent à jamais devant les yeux de l'homme : vastes étendues de neige étincelante, bois sombres de sapins ou de mélèzes, lacs alpestres dans lesquels se reflètent le ciel pur ou les nuages qui passent :

> Vous seuls savez me plaire,
> Neiges, sapins, lacs bleus,
> Beaux lacs dont l'eau si claire
> Est le miroir des cieux.

2

Le poète reviendra en finissant à cette image d'immortelle beauté qu'il a voulu, tout d'abord, susciter devant nos yeux. Mais immuable ne veut pas dire immobile. Pour qui s'est familiarisé avec les apparentes solitudes des Alpes, tout y est vie et mouvement.

> J'entends pleurer les sources,

dit le montagnard. Ce sont les eaux qui jaillissent au pied des pentes gazonnées et qui le désaltèrent ; les filets d'eau innombrables qui ruissellent le long des parois de granit avec une musique monotone :

> Doux est leur chant plaintif... ;

les cascades où miroitent les couleurs de l'arc-en-ciel, et qui, au terme de leur chute, se résolvent en tourbillons d'écume.

Un gracieux animal, qu'il a, sans le vouloir, effarouché, bondit et disparaît :

> J'aime voir, dans mes courses,
> Fuir le chamois craintif.

Ou bien, quand l'aurore empourpre le faîte des montagnes, l'enfant du pays se plaît à suivre du regard le roi de l'air s'élevant vers les cimes et saluant l'apparition du soleil par un cri semblable à un appel de trompette :

> Surtout j'aime à l'aurore
> L'aigle qui, loin du sol,
> Avec un cri sonore
> Monte d'un large vol.

3

La pauvreté est si extrême dans les hauteurs de la montagne que, si l'on descend vers les vallons, l'existence y paraît facile et heureuse. Notre montagnard

les connaît bien: il y a vu des champs de blé mûr et respiré la brise embaumée par les foins et les fleurs :

> J'ai vu de riches plaines
> Aux épis drus et blonds;
> De suaves haleines
> Passent dans nos vallons....

on attachement aux Alpes l'emporte; son admiration revient plus vive à la haute montagne où la vie de l'homme est si dure, mais où la nature est si grande; à ces blanches cimes éblouissantes, presque inaccessibles, revêtues d'une splendeur éternelle :

> Mais vous, toujours sublimes,
> Alpes aux durs chemins,
> Vous élevez vos cimes
> Vierges de pas humains.

C'est avec un religieux respect qu'il les admire, car elles se dressent devant lui comme un exemple radieux de pureté, de noblesse, de sérénité [1].

F. B.

1. Il n'est plus guère de massifs restés absolument « vierges de pas humains »; mais l'expression du poète est juste lorsqu'on pense aux vastes solitudes des Alpes, à l'immensité de leurs champs de glace et de neige, aux innombrables pyramides, cornes, dents ou aiguilles absolument inaccessibles.

VIII

Chanson provençale.

Comme il nous est arrivé et comme il nous arrivera encore de le faire, nous citerons ici quelques paroles du poète. Elles ont un caractère tout personnel, et nous aurions mauvaise grâce à les refroidir en les résumant.

« La chanson que vous allez entendre est consacrée à la Provence. Par une fiction très admissible, l'auteur s'est fait tour à tour Breton, Catalan, Savoyard ou Dauphinois. Il pourra tout aussi bien se faire Provençal. Un poète est tout ce que l'on veut. Il s'identifie avec toutes les âmes; il est la voix de ceux qui ne parlent point. A travers les décors les plus variés et toutes les différences de race, d'âge ou de milieu, ce qui l'émeut, et ce qui nous émeut dans son œuvre, c'est le fond permanent d'humanité où chacun de nous se retrouve. Il n'est sans doute pas excessif d'attendre de nos petits chanteurs qu'ils veuillent bien se prêter, avec leur poète, à de passagères transformations qui leur laisseront l'âme plus large et plus riche. J'espère donc que nos jeunes Catalans ne dédaigneront pas la chanson des Alpes, et qu'une petite Bretonne voudra bien sourire au soleil de la Provence.

« Voilà des considérations générales. Mais voulez-vous me permettre de vous parler un peu de moi, selon la déplorable coutume des poètes? J'avais une raison toute particulière de chanter la Provence. Je ne voudrais pas me vanter; et je me vanterais en vous

disant que je suis tout à fait Provençal. Je ne le suis qu'à moitié. Marseillais par le sang paternel, je tiens d'ailleurs à cette moitié comme d'autres à leur personne tout entière. Laissez-moi vous dire aussi, puisque je suis en veine de bavardage, que, parmi mes souvenirs d'enfance les plus lumineux, il y a de belles vacances passées sur les collines parfumées de la Provence, les collines de Saint-Mitre près Marseille, d'où je voyais étinceler au loin une mer bleue comme le saphir.

« Lorsque je parcourus pour la première fois le programme du Concours, je fus tout joyeux d'y rencontrer plusieurs mélodies provençales, et, jointe à l'une d'elles, l'indication de ce sujet : la Provence. « Si la « difficulté du travail m'arrête dès le début, me dis-je, « au moins j'aurai fait une chanson provençale. » Et le petit poème fut composé d'enthousiasme, grâce à tous les souvenirs qui venaient me chuchoter des rimes à l'oreille. »

Les impressions d'enfance rappelées par le poète donnent à la quatrième de ces chansons régionales un accent tout particulier.

Depuis de longues années, un homme vit loin de la Provence où il a grandi. Il a su s'acclimater sous d'autres cieux; mais, si la pensée du pays lointain ne l'afflige pas, il aime à évoquer, en de claires visions, la terre ensoleillée où s'est écoulée son enfance heureuse et libre.

1

Comment ne penserait-il pas tout d'abord au soleil, âme de la Provence, au soleil épanoui comme une large fleur dans le pur ciel bleu du midi?

Soleil de la Provence,
Ardente fleur d'été,
Tu vis ma brune enfance
Grandir en liberté.

Au souvenir de ces belles années, où le soleil et le grand air hâlaient son jeune visage, il se sent comme illuminé par la joie :

Mon âme, quand j'y pense,
Rayonne de clarté.

2

Très fertile en certaines régions, ailleurs rocheuse et aride, la Provence est riche partout en herbes odorantes. A une époque où les guerres l'avaient fort appauvrie, elle reçut le pittoresque surnom de « gueuse parfumée ». Le thym, la lavande, le romarin couvrent ses coteaux pierreux. Le poète se souvient avec délices que, dans son enfance, à l'époque de l'année où le blé jaunit, il s'en allait, seul et fier, comme un petit homme, faire provision de ses plantes favorites :

Souvent, au mois splendide
Où brille l'or du grain,
J'allais bien loin sans guide
Cueillir le romarin.

Il se rappelle aussi l'impression délicieuse que, par les fortes chaleurs, lui apportait la fraîche brise de la mer :

Dans l'air, d'un bleu limpide,
Soufflait le vent marin.

3

La Provence, où tout est fleurs et parfums, abonde aussi en fruits que le soleil mûrit à point, en beaux raisins qui feront un vin richement coloré, en figues rafraîchissantes ou sucrées comme le miel.

J'aimais les figues mûres,
La grappe au sang vermeil....

Parmi tous les arbres du pays, oliviers, mûriers, chênes verts, le poète donne un souvenir aux pins,

dont l'épais feuillage, quand le vent y pénètre, imite le murmure de la mer. Par les journées brûlantes, leur ombrage, bien que d'une médiocre fraîcheur, l'a souvent invité à la sieste.

O pins, sous vos ramures
Léger fut mon sommeil.
J'aimais vos longs murmures
A l'heure du réveil.

4

Ainsi l'homme fait retrouve en lui l'enfant; il aime à prolonger une rêverie qui le rajeunit; et c'est avec un irrésistible élan que sa pensée retourne vers la Provence, terre ardente et fleurie, embellie encore par la magie du souvenir.

Vers toi, Provence aimée,
S'en va mon souvenir;
Vers toi, terre enflammée
Qui sais me rajeunir;
Vers toi, terre embaumée,
Toujours pour te bénir!

F. B.

IX

Chanson flamande.

1

Au printemps la terre engourdie s'éveille; les primevères, les pervenches, les violettes s'ouvrent comme des yeux ravis de vivre. Dans notre Flandre, l'hiver se prolonge :

> Les fleurs aux tendres yeux
> Chez nous se font attendre.

Là, quand le printemps est venu, même quand il a fait place à l'été, le ciel reste souvent pluvieux; souvent il est terni par les brouillards venus de la mer et des canaux qui sillonnent la contrée, ou par la fumée d'innombrables usines :

> Le ciel de notre Flandre
> N'est pas toujours joyeux.

Nous n'avons ici ni le riche soleil de la Provence, ni les grandioses beautés alpestres, ni le charme sauvage de la Bretagne. Aussi un esprit superficiel ne s'attendrait-il guère à cette protestation passionnée :

> Pourtant combien je l'aime,
> La terre où je naquis!

Elle est pourtant bien naturelle. On aime la terre natale sans se demander si elle est belle, et on l'aime toujours plus qu'on ne l'admire; on l'aime parce qu'elle est la terre natale. Là, notre œil s'est ouvert à la lumière, et, sur le cœur maternel, notre cœur s'est

ouvert à la vie de l'amour. Là, notre esprit s'est formé, nous avons grandi, nous sommes devenus des hommes.

Mais est-il un seul coin de terre vraiment déshérité? Le plus triste, le plus monotone cache une beauté, qui, pour ne pas frapper au premier regard, n'en est pas moins réelle. L'enfant du pays sait bien l'apprécier. Il s'est familiarisé lentement avec les divers aspects d'une terre aimée, et il lui a découvert bien des attraits. Il se peut que l'étranger la regarde à peine : il jouit pleinement, lui, de sa grâce discrète. Dans le Nord les fleurs se font attendre : aussi quelle joie, lorsque enfin elles ouvrent leurs beaux yeux! Leurs couleurs semblent plus tendres sous un jour voilé; et comme la verdure, sans cesse humectée, est fraîche et vivace! Le ciel même, moins éclatant qu'ailleurs, y est plus finement nuancé. Les amoureux de la nature, les peintres surtout, le savent bien. Voyez comme ce voile de brume, qui tamise la lumière, donne à tout le paysage des aspects variés, imprévus, parfois féeriques! Aussi le poète peut-il dire de la Flandre :

> Sa tristesse elle-même
> Lui donne un charme exquis.

2

Si les impressions de nature reçues depuis notre naissance contribuent à former notre tour d'esprit, nous subissons d'autres influences plus profondes, qui tiennent au génie de la race. Nous les recevons par l'hérédité et par l'éducation. Mais, ici encore, le pays exerce une action réelle, car il n'a pas été sans modifier le caractère, les coutumes et traditions de nos ancêtres.

Dans le nord de la France vit une race laborieuse entre toutes. Par un travail acharné elle a fait d'une région humide, souvent marécageuse, la plus riche

terre de notre pays. Mais elle a d'autres ressources que l'agriculture. Des seules mines de Valenciennes elle extrait la cinquième partie de la houille que produit la France. Enfin Dunkerque et toute la côte fournissent, en grand nombre, de hardis marins.

> Partout le dur labeur,
> Aux champs ou dans la mine.
> Bien loin, sur l'eau, chemine
> Le matelot sans peur.

Ainsi le ciel inclément et le sol ingrat ont fait la race plus forte. Paysan, mineur ou marin, le Flamand ne boude pas à l'ouvrage; et sa vaillance au travail, il aime à en faire hommage à la terre natale :

> Chacun de nous demande
> A vivre en travaillant;
> Bonne terre flamande,
> Tu rends le cœur vaillant.

3

Il n'est si dur travailleur qui n'ait besoin de repos. Les plus assidus à l'ouvrage sont peut-être ceux qui se divertissent le mieux. Pourtant, le sérieux de la race flamande apparaît en quelques-unes de ses distractions favorites. Le chant choral suppose la libre acceptation de certaines règles, par suite une discipline morale. Le travailleur du Nord se plaît, d'autre part, aux exercices de force et d'adresse.

> On chante aussi, parfois,
> Et nos gaîtés sont franches;
> On va, tous les dimanches,
> Tirer de l'arc au bois.

Le Flamand reste fidèle ainsi à une bonne et vieille coutume, qui s'est maintenue également dans les régions environnantes : Artois, Picardie, nord de l'Ile-de-France, où l'on s'exerce encore à la paume et au tir de l'arc. Ceux qui s'adonnent à ce dernier exer-

cice s'appellent parfois eux-mêmes « chevaliers de l'arc ». Le poète les nomme « francs archers », rappelant ainsi les franchises d'impôts que certaines communes accordaient aux tireurs éprouvés dont elles voulaient s'assurer les services.

Bien que les armées modernes n'aient que faire de bons archers, s'exercer à de nobles jeux et perpétuer d'antiques traditions de force et d'adresse, c'est encore se préparer à bien servir la Patrie. Les Flamands le savent; et, toujours prêts à l'action, ces robustes gaillards sauraient faire énergiquement leur devoir.

Un jour, si l'on nous crie :
« Marchez, enfants, marchez! »
Compte bien, ma Patrie,
Sur tous les francs archers.

F. B.

La Question d'Alsace.

Le poète a donc chanté la Bretagne, les Alpes et les Pyrénées, la Provence et la Flandre sur des airs particuliers à ces régions ou provinces. On les a choisies aux extrémités de la France et, comme telles, ayant un caractère plus distinct et plus frappant. On aurait pu en choisir d'autres encore; mais il fallait se borner, et personne ne supposera que les régions indiquées aient seules paru dignes d'un vif intérêt [1].

Du moins, il est une de nos anciennes provinces, toujours française de cœur, qui devait avoir sa place dans le Recueil. « On eût été surpris, écrivait M. Pécaut, de ne pas la rencontrer à cette réunion de famille. » Nous parlons spécialement de l'Alsace. Le choix de la mélodie, très populaire en terre alsacienne, et le souci que l'auteur a eu de conserver l'unité d'impression, ne lui permettaient pas de faire allusion, dans un court poème, à la partie de la Lorraine que nous avons perdue. Mais il est trop évident que, dans notre pensée à tous, Metz ne saurait être séparée de Strasbourg [2].

« La question d'Alsace-Lorraine, disait-il, est grave et difficile. C'est une raison de plus pour en parler à nos enfants, après y avoir bien réfléchi nous-mêmes.

1. Les mélodies étant imposées, l'auteur se trouvait, par cela même, guidé et limité dans le choix de ses sujets. Depuis la publication du Recueil, M. Bouchor a écrit une chanson normande et une chanson lorraine.

2. La Chanson lorraine, inédite, parlera de Metz à nos écoliers.

Il importe qu'ils s'en fassent une idée claire et une idée juste.

« Sans doute, il serait fort simple de dire : « Faisons la « guerre demain matin pour reprendre nos provinces « perdues ». Il serait fort simple aussi de dire : « Ces « provinces ne sont plus françaises ; oublions-les ». Mais la première de ces trop simples solutions pourrait amener d'incalculables malheurs; la seconde serait criminelle. Il faut prendre les choses comme elles sont, dans leur douloureuse complexité.

« D'une part, la guerre est un terrible fléau. Si elle éclatait demain entre la France et l'Allemagne, ce serait dans des conditions inouïes d'atrocité : des millions de soldats s'entrechoquant, les deux pays épuisés, le vainqueur affaibli pour longtemps, le vaincu peut-être anéanti. En outre, celui qui, le premier, rompra la paix de l'Europe semblera l'ennemi du genre humain; il risque d'avoir tout le monde contre lui. Enfin l'issue d'un aussi vaste conflit est impossible à prévoir. Lorsque l'on pèse bien tout cela, on hésite à jeter un appel aux armes, fût-ce dans une chanson.

« D'autre part, nous devons dire à nos enfants, nous devons dire à très haute voix que l'Allemagne a commis un crime, un des plus grands crimes des temps modernes, en arrachant à leur Patrie, malgré d'énergiques protestations, si souvent renouvelées, un million et demi d'âmes françaises, que nous avons dû, le couteau sur la gorge, livrer à l'ennemi comme un troupeau. L'Allemagne a violé ainsi ce qu'on peut appeler le droit moderne des peuples, le droit tacitement reconnu par tous à chacun de disposer de lui-même en toute liberté; et nous ne devons pas accepter d'un cœur résigné le fait accompli, non seulement parce qu'il est une diminution de notre Patrie, mais encore et surtout parce qu'il est une flagrante violation de la conscience humaine.

« Que faire, alors? Attendre, mais non pas inactifs;

entretenir, des deux côtés de la frontière, la persistance d'un sentiment que notre devoir est de ne pas laisser affaiblir; en Alsace, garder le culte de la France; en France, ne jamais oublier l'Alsace, parler d'elle souvent, la faire chanter dans nos écoles, et, toutes les fois qu'il sera possible, lui adresser de loin ou lui porter nous-mêmes un témoignage de notre fidèle amour. Puis, je le répète, attendre.

« Attendre quoi? Ou bien qu'il éclate un conflit imprévu, et alors nous nous battrions, n'est-il pas vrai ? avec le légitime espoir de reprendre ce qui nous a été arraché par le prétendu droit du plus fort ; ou bien que les circonstances, un jour, rendent possible un règlement pacifique de la douloureuse question qui, depuis vingt-cinq ans, tient l'Europe en armes, et qui pèse si lourdement sur tous les peuples. Cette dernière solution peut être jugée improbable; mais elle n'est pas tout à fait impossible. La pensée d'un arbitrage préoccupe de nobles esprits, non seulement en France, mais dans les autres pays de l'Europe et jusqu'en Allemagne. Sans trop nous attacher à cette espérance, nous ne devons pas l'écarter, si faible soit-elle, nous tous qui voudrions concilier les droits de la Patrie et ceux de l'Humanité. »

Nous nous associons de tout cœur à ces paroles, et nous voudrions n'y rien ajouter; mais il nous semble utile de répondre brièvement aux mauvaises raisons par lesquelles l'Allemagne croit justifier sa conquête.

« C'est vous, dit-elle, qui avez déclaré la guerre. » Oui, nous l'avons déclarée; mais tout le monde sait aujourd'hui que Bismarck, en falsifiant une dépêche du roi Guillaume, avait rendu le conflit presque inévitable. Lui-même s'en est impudemment glorifié [1]. Nous

1. Le trône d'Espagne, vacant par suite d'une révolution, ayant été offert au prince de Hohenzollern, parent du roi de Prusse, le gouvernement français insista auprès de celui-ci, pour l'abandon d'un projet accueilli favorablement à Berlin

n'hésitons pas, d'ailleurs, à reconnaître que, nous aussi, nous avons eu des torts. L'humiliation de la défaite, une lourde rançon à payer, la présence de l'étranger si longtemps subie, en furent une bien suffisante et bien cruelle expiation. Rien ne justifiait la violence imposée à des âmes libres qui ne voulaient à aucun prix de la nationalité allemande.

« Nous avons repris, dit-on encore, ce que vous nous aviez volé. » L'expression est tout à fait mensongère. A la fin de la guerre de Trente Ans, l'Alsace nous fut cédée, avec le consentement formel de l'Europe, pour prix de services rendus aux princes allemands ligués contre l'envahissante maison d'Autriche. Un ancêtre direct de l'empereur actuel d'Allemagne en félicita Louis XIV. Extrêmement morcelée, relevant de divers princes et se reconnaissant à peine parmi les complications du système féodal, l'Alsace n'eut vraiment une Patrie que lorsqu'elle fut devenue française. Au XVIIe siècle, on ne consultait point les peuples pour les faire changer de maîtres ; mais la France eut pour elle autre chose qu'un traité en règle. Elle trouvait en Alsace bien des sympathies toutes prêtes ; elle se

et qui menaçait l'équilibre de l'Europe. Après divers pourparlers diplomatiques, le roi consentit au retrait de la candidature de son parent, mais il ne voulut point s'engager pour l'avenir. L'ambassadeur de France, qui était allé le trouver à Ems, prit alors congé de lui à la suite d'une entrevue restée parfaitement courtoise, et tout péril de guerre semblait conjuré. Le roi télégraphia à Bismarck le résumé de cette entrevue. Elle n'était pas de nature à satisfaire l'homme d'État prussien, qui était prêt à la guerre, et qui la voulait. Il publia la dépêche du roi assez habilement tronquée pour que l'attitude de l'ambassadeur de France parût avoir été agressive et irrespectueuse. Il devait forcément en résulter une explosion de fureur dans la presse et dans la nation allemandes ; et le contre-coup de ces violences ne manqua pas de se faire sentir en France. La guerre fut brusquement déclarée.

Le journal qui a donné la primeur des révélations de Bismark est *la Nouvelle Presse libre* de Vienne (20 novembre 1892). Consulter *le Temps* du 23 novembre 1892 ou *La Dépêche d'Ems*, par Jean Heimweh (Colin et Cie, éditeurs, Paris, 1894).

fit aimer. Bientôt il n'y eut pas de meilleurs Français que les Alsaciens.

On nous dit enfin : « Le peuple d'Alsace est de race allemande; il parle un patois germanique ». Pour le langage, c'est vrai dans une large mesure. La France ne contraignit point les Alsaciens à parler le français; c'est une des raisons qui la firent aimer. Mais le langage n'est qu'un signe extérieur de la nationalité. Pas davantage la race n'en constitue l'essence. En grande partie celtique, puisque le Rhin marquait la limite des Gaules, mêlée ensuite d'éléments latins et germaniques, la population alsacienne est française de cœur, et c'est là ce qui importe. Sans renoncer à être elle-même, elle a adopté notre esprit, nos idées, nos traditions. Des périls affrontés avec nous, le sang versé sous nos drapeaux, une part fièrement acquise de notre gloire, la communauté des épreuves, la souffrance de ce peuple arraché de nous et son ferme vouloir de revenir à nous, voilà ce qui décide et ne laisse aucun doute sur la qualité de Français énergiquement réclamée par les Alsaciens.

Si les Allemands étaient sincères, ils reconnaîtraient donc que le seul principe sur lequel ils se fondent pour garder leur conquête est celui-ci : *la Force prime le Droit*. Bismarck n'en a point invoqué d'autre.

F. B.

X

Chanson d'Alsace.

Le poète a imité le début d'une chanson populaire en Alsace et il en a conservé le refrain, le « Iühé » montagnard, intraduisible en français, qui se prête aux inflexions les plus diverses, tendres ou énergiques, tristes ou joyeuses [1].

1

La première strophe trace du pays alsacien une esquisse rapide : frais vallons dans les Vosges couvertes de sapins; riches vignobles sur les coteaux ensoleillés; belles moissons dans les fortes terres de la plaine; houblonnières à perte de vue dans les alluvions sableuses qui longent le Rhin.

Que notre Alsace est belle
Avec ses frais vallons!
L'été mûrit chez elle
Blés, vignes et houblons,
Iühé!
Blés, vignes et houblons.

2

La terre d'Alsace est belle et fertile; mais les Alsaciens ont une autre raison de s'y attacher :

Pour nous elle est sacrée;
Nous lui devons le jour;
Nous la tenons serrée
Par un lien d'amour.

Le lien d'amour est le plus fort de tous les liens.

1. Le texte porte : *Iühé*. Après avoir recueilli divers témoignages, nous pensons qu'il faudrait plutôt : *Iuhé*, sans tréma. On prononcerait : *Iouhé*.

3

Dans la troisième strophe le poète ne suit plus le mouvement de la chanson populaire, composée avant l'époque néfaste où la France perdit l'Alsace et une partie de la Lorraine.

Les sentiments des Alsaciens répondent aux nôtres; mais leur situation est très particulière et bien cruelle. Ce qu'ils ont au fond du cœur, ils ne peuvent l'exprimer librement; un dur silence leur est imposé. Le poète représentera donc les générations qui grandissent au pays annexé comme des enfants serrés autour de leur mère, l'interrogeant avec une anxieuse timidité, et, peu à peu, sans qu'elle ait dit une parole, comprenant ses regards, ses gestes douloureux.

Avant de connaître tout leur malheur, les enfants de l'Alsace éprouvent une vague inquiétude. Ils sentent peser sur eux une lourde tristesse; il leur semble que, sur la terre de la Patrie, ils sont comme des étrangers.

> Mais notre cœur fidèle,
> Pourquoi s'afflige-t-il?
> Pourquoi, vivant près d'elle,
> Gémir comme en exil?

4

Il serait difficile de faire bien comprendre à de jeunes esprits les souffrances endurées, en temps de paix, par le peuple conquis, les incessantes vexations qu'il lui faut supporter, la tristesse de ne pas s'appartenir, de comprimer sans cesse la révolte de son cœur; et cela sans que les apparences trahissent, pour un observateur superficiel, la réalité d'un état de choses si douloureux. L'image suscitée par les vers du poète rendra la situation sensible à nos écoliers.

De l'autre côté des Vosges, pourrait-on leur dire, grandissent des enfants moins heureux que vous. Pourtant ils aiment bien la bonne Alsace, leur mère à

tous. Vous pouvez vous les figurer comme de petits campagnards groupés autour d'elle dans la grande salle de la maison, qui représente ici le pays lui-même. De rudes soldats font les maîtres au logis, allant et venant, s'étalant devant le feu, jurant avec colère ou secoués par un rire grossier.

Les enfants, à voix basse, interrogent leur mère, qui garde le silence et retient ses larmes. Où donc est le père? Il est au loin, peut-être prisonnier. Que va-t-il advenir des pauvres petits? Est-ce qu'ils ont perdu leur place au foyer? Est-ce qu'il leur faudra toujours baisser la tête, maltraités et humiliés, ou fuir la maison paternelle, l'abandonnant à des intrus?

> Dis-moi, ma chère Alsace,
> Qui donc est là chez nous?
> Je veux garder ma place,
> O Mère, à tes genoux.

Elle ne répond rien, la pauvre mère. Elle sait trop qu'une parole d'indignation, une plainte, un regret exprimé aggraverait cruellement ses maux et ceux de ses enfants.

5

Ses larmes, qu'elle ne peut plus retenir, son silence même ont une poignante éloquence. Il faut subir, en la détestant, la présence de l'étranger. Tout à coup les enfants tressaillent. Ils ont cru entendre une lointaine rumeur de combat. Viendra-t-on les délivrer? L'Alsace ne peut s'empêcher de frémir à la pensée du terrible conflit dont elle serait la cause innocente. Elle sait bien avec qui serait son cœur; mais elle verrait ses plus grands fils enrôlés de force parmi ceux qui l'oppriment. Ah! faut-il donc que la violence engendre toujours la violence, et, après tant de sang versé, faut-il donc que le sang coule encore? Ne sachant si elle doit souhaiter ou redouter la guerre, la pauvre Alsace prie et pleure.

J'entends le bruit des armes;
Il souffle un vent guerrier;
Mais tes beaux yeux en larmes
Ne savent que prier....

6

Pourtant l'espérance ne peut mourir dans le cœur de celui qui souffre injustement. « Puisse Dieu exaucer ta prière et sécher tes larmes ! » C'est le cri des enfants serrés autour de leur mère. Quand et comment l'heure de la délivrance viendra-t-elle? Ils ne sauraient le dire; mais elle viendra, l'heure sacrée, l'heure de Dieu : celle où prendra fin une cruelle oppression, où les étrangers n'usurperont plus la place des enfants de la maison. Alors l'Alsace chantera joyeuse; son Iühé! retentira en longs et vibrants échos, depuis le flanc des Vosges jusqu'aux rives du Rhin.

Ah! vienne l'heure sainte
Qui séchera tes yeux!
Alors, cessant la plainte,
Nous chanterons joyeux,
Iühé!
Nous chanterons joyeux.

F. B.

X bis

Chanson pour l'Alsace.

« Il m'a semblé qu'il ne suffisait pas de faire entendre la timide protestation des Alsaciens et que, de ce côté-ci de la frontière, une voix plus ferme devait s'élever. Il ne s'agit pas, je l'ai dit, d'un appel aux armes. Derrière les Vosges un peuple souffre par fidélité à la France ; il peut se demander, parfois, si nous ne l'avons pas oublié. J'ai voulu lui adresser une parole de fraternel amour et faire acte de foi en la justice — justice de Dieu, des hommes ou des choses, — qui, tôt ou tard, il ne faut pas en désespérer, amènera le jour où il sera permis à la France de dire : Ceci est mon droit[1]. »

1

Voici donc le poète devant la chaîne des Vosges : il regarde le jour naissant éclairer les cimes avant de descendre sur la plaine. Il s'est arrêté à la frontière du pays qu'il n'a pas besoin de nommer, et dont la seule pensée fait battre nos cœurs :

Devant la chaîne altière
Des monts où naît le jour,
Je suis à ta frontière,
Pays de notre amour.

1. Nous nous contenterons parfois, comme nous le faisons ici, d'ouvrir et de fermer les guillemets pour signaler un emprunt fait aux notes de l'auteur.

2

Il voit en esprit tout le pays aimé, vallées ombreuses, belles vendanges, plaines embaumées par l'odeur du houblon; mais ces riantes images ne font que raviver sa tristesse. Il sait que l'Alsace pleure silencieuse, attendant une délivrance qui tarde bien à venir :

Tout rit dans la campagne;
Mais toi, depuis longtemps,
Derrière la montagne
En pleurs tu nous attends.

3

Il adjure l'Alsace de ne pas désespérer. Au nom de tous les Français il lui adresse une protestation de fidélité, d'autant plus forte qu'elle n'est accompagnée ni de vaines menaces, ni de fanfaronnades.

O cher pays d'Alsace,
Sois ferme dans ta foi !
Sans bruit et sans menace
Toujours on pense à toi.

4

Que l'Alsace, de son côté, se souvienne. Point d'agitation stérile, d'éclats dangereux; mais qu'elle garde à la France un inviolable attachement.

Fidèle en ta souffrance,
Tenace avec douceur,
Ah! songe à notre France
Et garde-lui ton cœur.

5

Tout à l'heure, le poète regardait le jour dorer les montagnes de l'Alsace et, sur les flancs des Vosges, descendre vers la France. Maintenant c'est l'avenir qu'il contemple avec les yeux de la foi et il voit poindre une aurore bien plus magnifique :

Après ce long supplice
Un temps meilleur viendra;
Le jour de la justice
Pour toi se lèvera.

Cette aurore sera-t-elle sanglante, ou bien se lèvera-t-elle pure et sereine? Le poète ne le sait point; mais, par cela seul qu'il n'a pas voulu évoquer ici la terrible image de la guerre, nous sentons bien qu'il souhaite, au fond du cœur, le triomphe pacifique du droit.

F. B.

XI

Le Vengeur.

« Pour achever cet ensemble de chants consacrés à la France, voici maintenant trois poèmes exaltant la tradition héroïque de notre Patrie. Nous partirons d'un fait advenu il y a un siècle, sous la grande République, et nous remonterons ensuite le cours des âges [1].

« Permettez-moi de faire une remarque. Les deux chansons dont je vais vous parler d'abord rappellent de glorieuses défaites. Nous avons besoin de croire que sauver l'honneur est la chose essentielle et que de nobles vaincus ne doivent pas être accablés d'un mépris injuste. Si nous savons garder la bravoure héroïque en évitant les fautes du passé, l'avenir sera nôtre.

« Vous retrouverez, dans la chanson du *Vengeur*, la même filiation de vertu et de gloire que dans les *Vaillants du temps jadis*. Je rappelle d'abord le souvenir de marins illustres, qui ont honoré la France avant la Révolution : et je conclus en m'adressant à ceux d'aujourd'hui et de demain, en qui la vaillance et l'abnégation sont restées ou resteront pareilles. Tels sont les deux couplets qui encadrent le récit d'un fait héroïque dont il est bon que nos enfants ne perdent pas le souvenir. »

1. La tradition héroïque de France est, Dieu merci, assez riche pour fournir la matière d'innombrables chansons. Ici encore, il a fallu se borner. Depuis la publication de son Recueil, M. Bouchor a traité sous forme de chants les sujets que voici : *Du Guesclin*, *Jeanne d'Arc*, *Bayard*, *Henri IV*, *Quatre-vingt-douze.*

L'esprit du poème étant ainsi indiqué par l'auteur, il nous reste à résumer le fait :

La flotte française, commandée par l'amiral Villaret-Joyeuse, avait mis à la mer pour protéger l'arrivée d'un convoi de vivres venant d'Amérique; les équipages étaient incomplets, les navires commandés par des officiers sans expérience[1].... Le 1er juin (1794) l'escadre française rencontra la flotte anglaise de la Manche.... Le combat s'engagea aussitôt, héroïque dans son inégalité; six vaisseaux français furent capturés; le *Vengeur* coula avec son équipage, sans s'être rendu, aux cris de « Vive la République! » Les Anglais avaient subi de graves pertes; ils se retirèrent, et le convoi américain passa sans obstacle à travers les débris qui couvraient la mer[2].

1

Que vous avez donné de gloire à la Patrie,
Tourville, ami Jean Bart, et toi, vaillant Suffren!

On ne sera pas surpris de trouver ici Jean Bart, pauvre fils de pêcheur, entre l'amiral de Tourville et le bailli de Suffren, glorieux l'un et l'autre. « Je vous ai nommé chef d'escadre, dit Louis XIV au marin de Dunkerque. — Vous avez bien fait, sire, répondit Jean Bart; vous aurez de mes nouvelles. » L'an d'après, en 1692, à la tête de sept frégates et d'un brûlot, il détruisait quatre-vingt-six voiles anglaises et faisait

1. Avant la Révolution, il était exceptionnel que les officiers ne fussent pas nobles. La plupart émigrèrent avec les princes ou furent destitués par le gouvernement de la République. — On comprend qu'il ait manqué à leurs successeurs une expérience particulièrement indispensable à des marins.

2. Guizot, *1789-1848*, I, 366. Ajoutons, pour être exact, que l'équipage ne périt pas tout entier. Le commandant et une partie des hommes se rendirent lorsque la résistance fut devenue impossible. Les autres préférèrent sombrer, mais quelques-uns encore furent recueillis dans les embarcations anglaises.

une prise de cinq cent mille écus. Fut-il rien de plus noble que ce rude marin élevé si haut à une époque où le privilège était tout-puissant? Sa noblesse ne lui vint pas, certes, des titres que Louis XIV lui accorda, mais d'une extraordinaire bravoure et d'éclatants services rendus à la France. Si le poète l'appelle « ami Jean Bart », nous sentons tout ce qu'il y a de respect dans cette familiarité; elle marque seulement une tendresse particulière pour le héros sorti du peuple.

C'est une terrible chose qu'une bataille navale. Songez à ce qu'il faut d'intrépidité, de sang-froid, de décision, pour tenir tète à l'ennemi et à la mer. Ne marchandons pas notre admiration à ceux qui, parmi tant de périls, surent garder l'héroïque allégresse qui entraîne les hommes.

> Sur les vagues en furie,
> Au milieu de la tuerie,
> Vous étiez toujours en train,
> Comme il sied au vrai marin!

2

C'est un père qui raconte à ses enfants, pour leur grandir le cœur, la sublime aventure des marins de la République; ou un maître entouré de ses élèves, leu- faisant une leçon familière :

> Enfants, sur le *Vengeur* je vois aussi des braves...

des braves que les grands marins d'autrefois ne renier raient certes pas pour leurs fils.

> Ils sont un contre dix, luttant d'un ferme cœur.
> Pour ne point subir d'entraves
> Ils combattent fiers et graves....

Le sentiment qui les inspire n'est pas une haine sauvage de l'étranger; c'est la conscience de leur

devoir. La République leur a dit : « Faites pour le mieux ». Ils lutteront jusqu'à la dernière extrémité.

> Mitraillés par le vainqueur,
> Ils combattent pour l'honneur.

Ils savent bien que la victoire est impossible; ils ne l'espéraient même pas en allant au combat. La France affamée attend un convoi de vivres : ils occuperont un ennemi très supérieur en forces, quitte à être écrasés, pour que le convoi passe sans encombre.

Un autre sentiment leur fait prolonger la lutte alors même qu'elle est devenue inutile, ou du moins qu'elle paraît l'être :

> Ils combattent pour l'honneur....

« A quoi bon? » dira une médiocre et peu clairvoyante sagesse. A quoi bon accepter une mort certaine, au lieu de se rendre, quand le sacrifice de la vie ne peut donner aucun résultat? » Cette sagesse-là oublie une chose : la force de l'exemple. Sans doute on ne peut pas être toujours héroïque, pas plus les peuples que les individus. Accablée par le nombre, cernée, épuisée, une armée entière pourra se rendre, la rage au cœur; elle sera désespérée, non déshonorée. Mais il est bon que plusieurs centaines de braves se soient précipités dans la mort plutôt que d'amener leur drapeau. La France ne l'oubliera pas. Les générations nouvelles, songeant à la Patrie, au Devoir, à l'Honneur, comprendront mieux combien ces choses doivent leur être sacrées.

3

> L'Anglais, qui les admire, en vain voudrait les prendre...

pour sauver ces braves gens autant que pour la gloire de leur capture. Mais non :

> La mer les roulera parmi ses durs galets.

Point d'autre linceul pour eux que les flots; point d'autre tombe que le vaste lit de l'Océan.

> Ils ne veulent rien entendre,
> Et, plutôt que de se rendre,
> A la face des Anglais
> Crachent leurs derniers boulets.

Les marins du *Vengeur*, en effet, envoyèrent une suprême bordée à l'ennemi avant de couler, juste au moment où leurs canons touchaient la ligne de flottaison.

4

> Brutal est le canon; hélas! les flots sont traîtres....

A terre on aurait lutté plus longtemps; mais ici, que faire? Les boulets ont frayé passage à la mer; il faut bien disparaître avec ces frêles planches qui vous portaient :

> Troué, brisé, haché, sombra le lourd vaisseau.

Du moins, ceux qui le montaient périrent avec la conscience d'avoir fait, s'il est possible, plus que leur devoir.

> Matelots, gabiers et maîtres
> Surpassèrent les ancêtres;
> Avec eux, au fond de l'eau,
> Descendit leur cher drapeau.

5

« Bon sang, dit-on, ne peut mentir. » Les arrière-petits-fils des marins de la grande République ont hérité de leur vaillance.

> Vous tous, marins français, lurons nés sur nos plages,
> Leur sang bat dans vos cœurs : vous êtes bien leurs fils.

Comme en terminant le *Soldat français*, le poète évoque ici les régions lointaines où nos soldats et nos

marins, dociles à la voix de la Patrie, vont chercher d'accablantes fatigues, souvent la maladie et la mort. Il faut bien qu'ils s'y préparent. Longtemps encore la France verra une partie de sa jeunesse s'en aller vers l'Afrique ou l'Extrême-Orient. Supposez résolus les plus graves problèmes qui pèsent sur l'Europe : il y aura toujours des questions coloniales, pour autant, du moins, que nos regards peuvent traverser les brumes de l'avenir.

Notre empire asiatique et africain peut rendre d'immenses services à la France. Dès aujourd'hui n'offre-t-il pas aux hommes d'initiative mainte occasion de s'illustrer, de s'enrichir, de dépenser leur énergie et de tremper leur caractère? Répandre au loin l'influence de notre Patrie, par tous les moyens légitimes, doit être la préoccupation de quiconque a le cœur et l'esprit français.

Que le jeune marin, lorsqu'il le faudra, aille donc affronter bravement un climat terrible et des luttes inégales. Qu'il soit digne des ancêtres, et aussi de ces hommes, jeunes encore, qui dans les mers de la Chine, et partout ailleurs, sous la conduite du grand amiral Courbet ou de ses émules, ont prouvé au monde que la marine française reste fidèle à ses traditions héroïques.

Vous quittez nos doux rivages
Pour combattre des sauvages,
Et, tout comme au temps jadis,
Un de vous en nargue dix!

F. B.

L'auteur nous contait l'embarras où il se trouva, une ou deux fois qu'il dut chanter, au cours de ses conférences, la chanson du *Vengeur*. Que l'on nous permette de résumer son récit, et que l'on veuille bien en excuser la forme anecdotique en faveur de l'idée générale qui s'en dégage.

On sait que, depuis quelques années, de jeunes Anglaises sont reçues, en général pour un an, dans

nos écoles normales de filles, où elles peuvent se familiariser avec la pratique de notre langue, tandis que des Françaises reçoivent en Angleterre un accueil analogue. Dans ses tournées scolaires, M. Bouchor a parfois entendu telle de ces jeunes Anglaises faire sa partie dans le chœur de nos normaliennes ; et il avait été particulièrement touché d'entendre l'une d'elles chanter notre Alsace avec ses compagnes françaises. Une autre fois, une de ces jeunes filles anglaises voulut bien tenir le piano, pendant qu'il chantait. Il fut gêné à la pensée qu'elle pourrait méconnaître le caractère historique de la chanson du *Vengeur*, où est rappelée une lutte formidable entre Français et Anglais, et, avant de chanter, il parla à peu près comme ceci :

« Dans un passage de la chanson que vous allez entendre, il est dit :

L'Anglais, qui les admire, en vain voudrait les prendre.

« Ce n'est pas pour déprécier les Anglais que j'ai écrit cela. Au contraire. On s'honore en admirant l'héroïque résistance d'un ennemi. C'est dans ce noble sentiment que le duc de Wellington, le « duc de fer », s'écria en voyant charger les cuirassiers français à Waterloo : « *Splendid!* » et que, dans un jour plus funeste encore, le roi Guillaume, à la vue de nos escadrons faisant un suprême effort pour rompre le cercle de fer et de feu qui enveloppait notre armée, laissa, dit-on, échapper cette parole : « Oh ! les braves gens ! »

Au cours de luttes séculaires, Français et Anglais ont appris sur les champs de bataille à se connaître et à s'estimer. C'est quelque chose ; c'est même beaucoup. Plus récemment, ils ont combattu côte à côte, en plusieurs expéditions ; et le jour viendra, il n'en faut pas douter, où ces deux grands peuples n'auront plus besoin d'unir leurs armes contre des ennemis communs, pour faire acte de solennelle et durable amitié. Leurs rivalités seront devenues toutes pacifiques et n'auront d'autre résultat que le triomphe de la civilisation. »

XII

La Chanson de Roland.

L'idéal chevaleresque fait pendant à la vertu républicaine; la *Chanson de Roland*, à la chanson du *Vengeur*.

« Le neveu de Charlemagne est une vivante incarnation de notre type national. Sachons l'avouer, il l'est par ses graves défauts comme par ses splendides qualités. Aimons-le, pourtant, aimons-le comme il est, pour sa bravoure et pour sa bonté, tout en essayant de nous corriger un peu de son fol amour-propre. »

On sait le point de départ historique d'où la légende de Roncevaux est sortie.

En 778, après avoir pris Pampelune aux Sarrasins, Charlemagne rentra en France par les gorges des Pyrénées. A Roncevaux, dans une étroite vallée, le train des bagages et l'arrière-garde de l'armée furent à l'improviste attaqués par les hordes guerrières et pillardes des Vascons. Les Francs, inférieurs en nombre, serrés dans un étroit vallon, écrasés par les quartiers de rocs que, d'en haut, l'ennemi lançait sur eux, périrent jusqu'au dernier. Là mourut, entre autres, Roland, préfet de la Marche de Bretagne.

En raison du mystère qui l'enveloppait et de son caractère tragique, cet événement frappa vivement l'imagination populaire. Sous le coup de l'effroi que lui avaient causé les invasions des Arabes, le peuple ne voyait plus, derrière les Pyrénées, que des Sar-

rasins; et la chrétienté allait, à son tour, se ruer contre le monde musulman. Il était naturel qu'à la veille des croisades on mît le guet-apens de Roncevaux à la charge des infidèles. En outre, on se plut à croire que le désastre avait été préparé par un traître, Ganelon, qui aurait renseigné l'ennemi sur la marche de l'armée. Quant à Roland, le peuple fut si profondément touché de son infortune qu'il l'adopta, le fit sien, le recréa peu à peu à son image, et qu'il finit par voir en lui le Français par excellence en même temps que le pur idéal du chevalier.

Le désastre de Roncevaux inspira sans doute bien des cantilènes, devenues vite populaires, avant qu'un trouvère plus puissant ou plus heureux en fît le sujet d'un vaste poème où il célébrait longuement les exploits magnifiques du héros, son olifant ou cor enchanté qu'on entendait de quinze lieues à la ronde, et son épée Durandal, d'une trempe assez solide pour fendre le granit.

La Chanson de Roland date de la seconde moitié du XIe siècle; c'est la plus ancienne de nos chansons de geste [1]. Œuvre rude et naïve, elle est profondément émouvante dans sa simplicité, et elle mérite de rester pour nous ce qu'elle fut pour nos ancêtres : une épopée nationale.

L'histoire de Roland était bien faite pour exalter la vaillance et le mépris du danger. En 1066, au moment où Guillaume de Normandie attaquait les Saxons à Hastings, un jongleur nommé Taillefer, pour enflammer le courage des Normands, chanta devant eux les exploits de Roland et de Charlemagne [2].

La Chanson de Roland n'a pas moins de quatre mille vers. C'est dire que notre poète ne s'est pas

1. De *gesta*, actions.

2. Il lançait son épée en l'air tout en chantant et la ressaisissait avec adresse, comme les tambours-majors de nos régiments, naguère encore, jonglaient avec leurs cannes à pomme de cuivre.

attardé aux détails, pour la résumer en cinq petits couplets :

L'armée en marche;
Le guet-apens;
La bataille;
Le conseil d'Olivier;
Le désastre héroïque.

1

Charles, roi des Francs, le futur empereur d'Occident, a franchi les défilés avec le gros de l'armée; l'arrière-garde, commandée par Roland, y pénètre à son tour. Trop loyal pour soupçonner quelque trahison, trop confiant aussi en sa bravoure et en sa force, le neveu de Charles ne se garde peut-être pas assez soigneusement. C'est, du moins, ce que suggère l'expression : « il se hasarde ».

Le noble Charles, roi des Francs,
Avait passé monts et torrents.
Restait l'arrière-garde,
Ayant pour chef Roland le Preux.
Voilà qu'il se hasarde
Au fond d'un val bien ténébreux.

2

Le danger pressenti se confirme :

Hélas! le traître Ganelon
A fait garder ce noir vallon....

Par une basse rancune contre Roland, son beau-fils, qui osa lui tenir tête dans le conseil et lui fit confier une périlleuse mission, Ganelon a commis une trahison odieuse envers le roi, son suzerain, et envers ses compagnons d'armes. Il a indiqué aux Sarrasins la route qu'allait suivre l'armée franque et son ordre de marche. Toutes les mesures ont été bien prises,

Car une armée immense
Soudain descend des pics voisins.
La lutte à mort commence
Aux cris stridents des Sarrasins,

cris de centaines de milliers d'hommes, cris multipliés par les formidables échos de la montagne.

3

Roland n'a autour de lui qu'une poignée de braves, mais prêts à vendre chèrement leur vie et à faire l'impossible pour l'honneur du nom français. Il vaut à lui seul une armée. Aux cris sauvages des infidèles il répond par des clameurs terribles.

L'épée au poing, fier et sanglant,
Il crie aussi, le bon Roland.
  Il court dans la bataille,
Jonchant de morts le sombre val.
  Il frappe, il brise, il taille;
Partout rayonne Durandal.

4

« Roland est preux, mais Olivier est sage, dit le vieux poème; et leur bravoure à tous deux est merveilleuse. » Olivier sent mieux que son ami toute la gravité du péril. Il est temps encore, pense-t-il, d'appeler Charlemagne au secours :

Blessé trois fois, sire Olivier
Dit à Roland : « Beau chevalier,
  Là-bas est Charlemagne.
Sonnez vers lui, sonnez du cor,
  Sonnez par la montagne! »

Roland sait bien qu'il a le souffle assez puissant pour se faire entendre de Charlemagne, s'il daignait emboucher son cor. Mais ne l'accuserait-on pas d'avoir eu peur? Il ne veut compter que sur lui-même.

Le bon Roland dit : « Pas encor! »

Et nous ne savons trop s'il mérite notre blâme ou notre admiration pour sa téméraire fierté.

5

Mais non : Roland a eu grand tort. Tous ses compagnons, l'un après l'autre, tombent autour de lui. Il sent trop tard que son fol orgueil leur a été funeste. Il peut sonner maintenant jusqu'à se rompre les veines. Charles n'arrivera que pour voir toute moissonnée la fleur de ses barons, et Roland lui-même étendu auprès d'Olivier.

Enfin, percé de part en part,
Roland sonna : c'était trop tard.
  Autour de lui, dans l'ombre,
Râlaient les gens et les chevaux;
  Vaincu, mais par le nombre,
Roland mourut à Roncevaux.

En grande partie coupable du désastre, il a fait, du moins, des efforts surhumains pour sauver ses compagnons. Sa mort héroïque n'est-elle pas l'expiation de ses fautes? Ainsi en a jugé le peuple de France, qui, généreux pour ce noble vaincu, ne se rappellera que sa haute vaillance, son cœur fraternel et son infortune. Le souvenir du bon et brave Roland vivra toujours dans le cœur des Français.

F. B.

XIII

Le Chant du Glaive.

Voici maintenant un chant de guerre comme en pouvaient chanter nos ancêtres gaulois en marchant à la bataille, ou, dans la salle des repas, en vidant leurs grandes cornes pleines de cervoise ou d'hydromel écumeux. Le caractère historique de ce chant sera tout de suite aperçu, pensons-nous, par les élèves aussi bien que par les maîtres. On peut être sensible à la sauvage poésie d'un antique chant de guerre, on peut s'exalter, même, à son rythme barbare, sans être, pour cela, prêt à commettre toutes les atrocités.

Prévoyant de loin les objections, l'auteur s'exprimait ainsi :

« Nous avons remonté le cours des âges, et l'amour de la Patrie nous apparaîtra maintenant sous une forme rudimentaire. Les sentiments exprimés dans le *Chant du glaive* furent naturels, légitimes, nobles même, à l'aurore de notre vie nationale, bien qu'il s'y mêle un farouche amour de la bataille et du sang. A coup sûr nous n'entreprendrions pas une guerre dans le même esprit que nos lointains ancêtres. Nous verrions dans l'obligation de la faire un grave et cruel devoir à remplir : mais, une fois l'action décidée, il faudrait bien, sous peine de désastre, nous y jeter avec ardeur. Aussi le sauvage héroïsme des Celtes, qui fut ce qu'il pouvait être dans un âge primitif, ne doit-il pas attrister leurs descendants. Au contraire, réjouissons-nous que leur sang généreux coule impétueuse-

ment dans nos veines. Les instincts qu'il y charrie encore nous permettront de défendre notre pays, lorsqu'il le faudra, avec une plus âpre énergie; et, en attendant, ils nous aideront à nous préserver d'une influence détestable : celle de ces théoriciens, ennemis de la Patrie, qui, sous prétexte d'humanité, nous livreraient sans défense à tout envahisseur.

« Vous remarquerez, du reste, que, dans le *Chant du glaive*, la passion de la guerre est ennoblie non seulement par le courage, mais aussi par un indomptable amour de la liberté et par un tendre sentiment de la protection due aux faibles de la tribu : femmes, enfants, vieillards. »

1

Chant du glaive de bataille!

dit le vieux barde qui prend ici la parole pour entraîner au combat les hommes de son clan. Le caractère primitif donné au poème nous apparaît déjà dans ce prélude abrupt qui sera répété, avec des variantes, au début des autres couplets :

Chant du glaive des ancêtres!...
Chant du glaive qui protège
Ceux que nous aimons!

Il semble dire, le barde sauvage habitué à mêler sa voix aux mugissements de la mer ou aux sifflements de la bise sur les vastes landes, il semble dire avec une violence obstinée : « Ecoutez bien, hommes! Ceci est le chant du glaive. »

L'enivrement de la bataille respire dans ce début :

Chant du glaive de bataille,
Cher au dur guerrier!
Il fera plus d'une entaille;
Il fera crier!

Dur à lui-même, dur aux autres est le guerrier; souvent généreux dans la victoire, implacable tant que dure la lutte.

Une brusque et ardente invocation au glaive terminera toutes les strophes du chant.

Tann! tann! dir! oh! dir!
Bois le sang et mords la chair.
Tu vas resplendir,
Glaive au rouge éclair!

En écoutant ces clameurs barbares :

Tann! tann! dir! oh! dir!

ne croirait-on pas entendre les haches frapper en cadence les boucliers?

La mélodie, très rude, sur laquelle l'auteur a adapté ce chant est un vieil air breton, qui portait des paroles celtiques ayant un sens analogue, chant de guerre ou danse du glaive. Le poète en a conservé le refrain, expressif dans sa brutalité guerrière. Les mots celtiques signifient : « O feu! ô sang! »

Le barbare a une sorte de passion enfantine pour ce hochet terrible : l'épée. Lorsqu'elle brille au soleil en jetant de rouges lueurs, présage du sang qu'elle répandra, il la sent vivre, il l'aime, il lui parle :

Bois le sang et mords la chair!

2

Chant du glaive des ancêtres,
Qui répand l'effroi!
Nous n'aurons jamais de maîtres;
Seul, le glaive est roi.

Déjà le sentiment s'élève au-dessus de la fureur batailleuse. On veut garder la tradition des ancêtres, ne pas devenir indigne d'eux. Certes, la conscience d'appartenir à une race, le souci d'en perpétuer l'esprit ne suffisent pas à créer cette grande chose complexe : la Patrie, dont l'achèvement implique des idées morales élevées et un état assez avancé de civilisation. Mais la race n'en est pas moins, à l'origine, un des éléments de ce qui deviendra un jour la Patrie.

La farouche indépendance de la tribu n'est pas non plus la liberté d'un grand peuple, conscient de la dignité humaine et s'imposant les devoirs qui correspondent à ses droits; mais, sans l'instinctive horreur du joug, une conception supérieure de la liberté serait à jamais impossible.

« Seul, le glaive est roi. » Il est vrai que, jusqu'à nos jours, le glaive a été trop souvent un instrument de servitude; mais il est aussi un moyen de défense :

Nous n'aurons jamais de maîtres!

« Je ne reconnais, dit le barbare, d'autre roi que le glaive; et je saurai me le rendre propice, puisqu'il dépend de lui que je sois libre. »

L'indépendance de la tribu est sans cesse menacée. La dureté des temps barbares en fait une guerre sans trêve.

Aussi les oiseaux de proie volent-ils par nuées autour des bandes humaines. Tandis que le barde entraîne ses compagnons par un chant farouche, voici qu'un aigle passe devant lui. « Celui-là, pense-t-il, vient à propos! » et la soudaine vision du rapace lui suggère un trait qui sera goûté par ses auditeurs :

L'aigle arrive; il a du flair.

3

Chant du glaive qui protège
  Ceux que nous aimons,
Nos forêts, nos champs, la neige
  De nos libres monts!

Ce guerrier si dur a un cœur accessible à la tendresse : il aime sa femme et ses enfants; et une raison de plus, pour lui, d'être brave et d'être robuste, c'est le désir ardent qu'il a de leur épargner les brutalités du vainqueur, les hontes de l'esclavage. Il aime aussi la terre où il a grandi, où dorment ses aïeux : vastes forêts où le druide cueille avec une serpe d'or le gui

sacré sur les grands chênes; champs mal cultivés encore, mais qui donnent un peu de blé, peut-être un peu de vin, la pâture aux bestiaux; montagnes, libres et sauvages comme lui, dont le froid durcit ses membres à demi nus, et qui le sauvegardent par leurs pentes abruptes. Fierté de la race et passion de la terre : voilà les deux premiers éléments de la future Patrie.

Puisqu'il faut la défendre, cette terre aimée, resplendis au soleil, glaive des ancêtres!

Prends ton brusque vol dans l'air,

comme un oiseau terrible. planant au-dessus de la mêlée, et que ton vol s'abatte, victorieux, sur l'ennemi!

F. B.

Si légitime que nous semble l'introduction dans ce Recueil d'un chant de guerre primitif, nous ne prétendons pas dissimuler qu'il appelle une contre-partie. Tant que la guerre sera possible, nous aurons le devoir de nous y préparer virilement. Mais cela n'exclut point l'espérance de la paix, d'une paix durable et universelle; et c'est peut-être en hâter l'avènement que de la chanter par avance. Tout de suite après le cri de guerre des Gaulois, on trouvera un hymne, largement humain. qui en est la parfaite antithèse. Comme il contient certaines idées essentielles du Recueil, nous laissons à l'auteur le soin de le commenter.

XIV

Hymne des temps futurs.

C'est par un contraste prémédité que le rêve d'une paix universelle va succéder au farouche enthousiasme de la guerre. J'ai assez glorifié la Patrie, assez insisté sur l'obligation sacrée de la défendre, pour avoir le droit, ou plutôt le devoir, d'exprimer à présent un large sentiment de fraternité humaine. Le génie même de la France l'exige; chacun de nous peut dire, suivant la noble parole de Sully-Prudhomme :

> Je tiens de ma Patrie un cœur qui la déborde;
> Et, plus je suis Français, plus je me sens humain.

Cependant je veux éviter tout malentendu. Quelques mots y suffiront. Lorsque je souhaiterai ardemment la fin de luttes fratricides, vous ne me prendrez pas pour l'un de ces théoriciens, ennemis de la Patrie, dont il était question tout à l'heure. Je ne suspecte pas leur bonne foi. Je veux admettre que, s'ils parlent de supprimer la Patrie, ce n'est point parce qu'elle exige de pénibles ou cruels sacrifices, mais par tendresse pour l'humanité et par une sainte horreur de la guerre. Je crois seulement que ces charitables philosophes sont des esprits à courte vue.

En laissant de côté les Églises, qui créent entre leurs adhérents des liens purement spirituels, une nation est aujourd'hui la plus vaste collectivité qui puisse être douée d'une vie réelle et intense. Elle est, par cela même, un facteur essentiel de la civilisation. Elle groupe fortement des millions d'hommes, les élève

parfois au-dessus des intérêts immédiats, les fait participer en quelque mesure à une vie haute et noble, nourrit en eux l'esprit de sacrifice, ou, du moins, ce qu'il en faut pour éviter la dissolution rapide de toute société. Il y a des heures solennelles où elle leur insuffle à tous une même âme.

Par opposition à une vague humanité, qui ne fait rien de précis pour nous et n'exige de nous rien de précis, la Patrie peut sembler étroite, exclusive, tyrannique. Elle seule, au contraire, nous élargit assez le cœur pour qu'il nous soit possible, et même aux plus vulgaires d'entre nous, de nous dévouer à un Tout organique, à une grande chose, à un esprit persistant à travers les siècles.

Il ne s'ensuit pas que les peuples ne puissent être, comme les individus, égoïstes, violents, injustes. Une nation peut commettre des crimes : l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne en est un exemple. Il est profondément désirable que les conflits entre nations soient soumis à des arbitrages et que la guerre disparaisse enfin. De vastes fédérations sont possibles ; il peut y avoir des familles de nations. Lorsque l'Europe en sera là, si elle doit y arriver, l'heure sonnera peut-être d'un conflit terrible entre l'Occident et l'Orient. Alors l'Europe aura le devoir de défendre sa haute civilisation contre les races jaunes, ces races eussent-elles une civilisation équivalente. Se lèvera-t-il un jour où l'humanité entière vivra dans une fraternelle harmonie? Nous devons le souhaiter passionnément. Puissent la France, l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie, les autres nations, accomplir cette difficile transformation! Mais, si elles y parviennent, ce ne sera point par leur suicide ; ce sera par un accord librement consenti.

Telle est, du moins, ma conviction profonde. Je crois que chaque nation représente un esprit qui a sa raison d'être, sa valeur, sa fonction ; que toutes ensemble elles concourent, suivant leur génie propre, à la

grande œuvre collective de l'humanité, qui est ou qui doit être une œuvre de lumière, de paix, de justice, d'amour; et que, si c'est bien l'humanité qu'en définitive il faut servir, on ne le peut efficacement que par la Patrie.

Je serai maintenant à l'aise pour vous parler de l'*Hymne des temps futurs*. Il est adapté sur une mélodie empruntée à l'œuvre la plus sublime, peut-être, de l'illustre Beethoven : la *Symphonie avec chœurs*. Suivant l'expression du programme dont j'ai suivi les indications, ce beau chant semble appartenir à toute l'humanité. N'était-il pas juste que la seule mélodie non française de notre Recueil portât sur ses ailes un chant d'avenir, de paix, de fraternité?

Ce que notre programme disait de cette mélodie, on peut l'appliquer à Beethoven lui-même. Il fut un de ces génies profondément humains, dont l'œuvre a une portée universelle, et qui, tout en étant la gloire de leur Patrie, appartiennent à l'humanité entière.

Chez Beethoven, les sentiments furent aussi nobles que le génie était puissant. Il conçut une vive admiration pour le général Bonaparte, qui alors servait victorieusement la France et la République. Il eut même l'idée de lui dédier une de ses œuvres : la *Symphonie héroïque*. Lorsque le Premier Consul, violant la loi qu'il avait le devoir de protéger, s'abandonna sans réserve à une ambition toute personnelle, Beethoven le renia pour son héros et il effaça de son œuvre le nom de Bonaparte.

Le texte original de la *Symphonie avec chœurs* est une « Ode à la joie » de Schiller. L'*Hymne des temps futurs* est écrit dans le même sentiment que cette ode, mais sans que j'aie eu la préoccupation de la traduire ou de l'imiter.

Compatriote et contemporain de Beethoven, Schiller fut, lui aussi, une âme généreuse. La Convention nationale lui offrit le titre de citoyen français. Il refusa, et

nous ne saurions l'en blâmer, puisqu'il était Allemand. Respectons chez les autres des sentiments que nous aurions nous-mêmes à l'égard de notre Patrie.

Le sujet de l'*Hymne des temps futurs* est donc le rêve d'un fraternel amour entre les hommes, d'une félicité parfaite où chacun d'eux aurait part. Dans cette vision, la Nature s'associe à la joie de tous ; elle se fait tendrement maternelle; il semble qu'elle se transfigure en voyant fleurir la justice et la bonté sur la terre.

J'ai parlé d'un rêve; et il est trop évident que la joie parfaite ne peut être possédée dans la société actuelle, ni, sans doute, dans aucune société terrestre, étant données la force de notre égoïsme et les dures conditions de la Nature. Mais la félicité que nous ne possédons pas, nous en avons le profond désir, pour nos semblables comme pour nous-mêmes, au moins dans nos heures de vraie humanité. Le devoir de tous les siècles est d'en préparer l'avènement, si improbable qu'il puisse nous sembler.

Il faut bien comprendre, toutefois, que ce n'est point là un idéal à courte échéance. Rien ne nous serait plus funeste qu'une impatience excessive, cause trop fréquente de révoltes odieuses ou de funestes découragements.

Je regarderais aussi comme dangereuse la croyance que le genre humain est emporté vers un avenir idéal par une heureuse fatalité, indépendante de notre libre effort. Il suffit à une société de durer longtemps pour que la vie y devienne plus complexe et plus raffinée; mais si elle n'a pas, avant tout, le souci d'être honnête, juste, fraternelle, tôt ou tard elle sera travaillée par des germes de mort d'autant plus actifs qu'elle sera plus éloignée d'une vigoureuse simplicité.

Ne nous flattons pas que la science elle-même, si noble qu'en soit la recherche désintéressée et si précieuses qu'en puissent être les applications, suffise jamais à transformer la terre en paradis. Supposons

que notre domination de la matière dépasse un jour tout ce que l'imagination peut concevoir de plus merveilleux : la condition essentielle du bonheur sera toujours l'usage que nous ferons de notre liberté. Quelle que soit l'intention de la Providence ou la pente de l'évolution naturelle, nous ne parviendrons à la terre promise que si nous avons su nous rendre dignes de l'habiter.

Il n'en est pas moins légitime de contempler la douce vision des temps futurs. A certaines heures nous détournons les yeux de notre tâche inachevée, et c'est pour nous un besoin de le faire. Alors l'œuvre finale, comme dans un rêve splendide, nous apparaît réalisée. Ce rêve-là n'est point stérile. Si nous ne devons pas atteindre l'idéal entrevu, il sera beau de nous en approcher un peu chaque jour; il nous aura guidés et soutenus dans notre difficile ascension vers la justice, la paix, la fraternité.

Une pensée religieuse est exprimée à la fin de l'*Hymne des temps futurs*.

Puisque, dans notre rêve, nous supposons l'humanité victorieuse du mal sous toutes ses formes, nous devons aussi l'imaginer en possession d'une vérité dont elle ne se dessaisira plus. Les incertitudes de la croyance auront été, aux jours de son épreuve, parmi ses plus cruelles angoisses. Parvenue à son plein épanouissement, si elle doit y parvenir, elle ne connaîtra plus ce tourment. Elle saura enfin ce qu'est Dieu, et Dieu répondra à toutes ses aspirations légitimes. Aussi clairement que le soleil pour les yeux de la chair, il rayonnera devant le regard de l'esprit

M. B.

XV

Amour filial.

En raison même des sentiments qui y sont exprimés, l'*Hymne des temps futurs* ne sera pleinement compris que par des adolescents ou par des personnes plus âgées. Rappelez-vous que les organisateurs du concours ont voulu mettre aux mains de nos enfants un petit livre dont le souvenir les accompagnerait à travers la vie. Même en restreignant toute sa préoccupation à l'école, le poète devait étendre largement la gamme des sentiments à exprimer. Ne fallait-il pas qu'il songeât un peu à tous les âges de l'école primaire? La distance est grande, des adolescents de nos écoles supérieures au petit monde des écoles maternelles.

Mais voici un chant qui sera compris et senti par de tout jeunes enfants, bien qu'il traduise une émotion profonde et de sérieuses pensées. C'est l'*Amour filial.*

Après l'*Hymne des temps futurs*, exprimant le plus large sentiment dont notre cœur soit capable, l'amour de tous les hommes, il convenait de passer à l'expression de sentiments à la fois plus étroits et plus forts : les affections de la famille.

« J'ai eu d'assez fréquentes occasions de commenter mes chansons devant un auditoire d'enfants. La première fois que cela m'est arrivé, j'avais préparé avec soin un petit discours sur l'Amour filial, un des sujets que je devais traiter. Je crois bien que, tout en parlant, je le modifiai quelque peu, selon les indications impré-

cises, mais si fortes, que donne le contact avec un auditoire nouveau. Voici à peu près comment je parlai :

« Mes enfants, je n'ai pas la prétention de vous apprendre que nous devons respecter nos parents, leur obéir, les aimer de tout notre cœur. Vous savez qu'il n'y a pas d'obligation plus impérieuse et plus douce. Pour ajouter quelque chose, s'il est possible, au sentiment que vous avez de ce devoir, je vous montrerai par quelques exemples l'importance que tous les peuples ont attachée au devoir filial, même dans une très haute antiquité.

« Je vous parlerai d'abord des païens. Excepté, peut-être, quelques sages, ils ne s'élevèrent pas à l'idée d'un seul Dieu parfaitement bon. Les dieux qu'ils avaient imaginés ne manquaient pas de bonnes qualités. Cependant on se les figurait capricieux et irritables. Leur exemple n'était pas très bien choisi pour rendre les hommes meilleurs. Mais les païens avaient, comme nous, une conscience, et, lorsqu'ils prenaient la peine de l'interroger, elle leur révélait clairement leurs devoirs. Dans un de leurs temples les plus fameux, à Éleusis, en Grèce, des sentences étaient inscrites sur les murs. La première était celle-ci : *Honore tes parents.*

« Parmi les peuples de l'antiquité, il y en eut un qui, avant les autres, se forma une très haute idée de Dieu, quoiqu'il lui prêtât souvent des colères et des vengeances bien éloignées de la bonté divine. C'est le peuple hébreu. Il avait une loi, regardée par tous comme sacrée, d'après laquelle chacun devait régler sa conduite. Dix commandements résumaient cette loi. Les trois premiers concernaient les obligations envers Dieu ; et tout de suite après venait celle-ci : *Tu honoreras ton père et ta mère.*

« Le fondateur d'une religion moins ancienne, Mahomet.... Je m'interromps pour vous dire que cette religion, qui a de grands rapports avec celle des anciens Hébreux, doit nous intéresser d'une façon par-

ticulière. L'Algérie, terre française, est peuplée surtout d'Arabes et de Kabyles, qui reconnaissent Mahomet pour un grand prophète envoyé par Dieu. Eh bien! dans leur religion, la piété filiale est sans cesse recommandée. Voulant montrer quel affectueux respect un homme doit témoigner à celle qui lui donna la vie, Mahomet a dit cette charmante parole : *C'est aux pieds de sa mère qu'un fils gagne le Paradis.*

« Enfin, dans la prière chrétienne, celle que Jésus enseigna lui-même à ses disciples, en quels termes s'adresse-t-on à Dieu? Quel nom lui donne-t-on? On l'appelle : *Notre Père.* Dieu, mes enfants, est bien au-dessus de notre intelligence; nous avons bien de la peine à nous faire une idée de ce qu'il est; mais, dans tout le langage humain, c'est le mot de « Père » qui a paru le mieux exprimer le respect, l'amour, la reconnaissance que nous lui devons. »

1

Toujours, ô mon père, ô ma mère,
Je veux tendrement vous aimer.
Ma mère....

N'êtes-vous pas frappés tout de suite par un détail auquel l'auteur a certainement attaché de l'importance? S'étant fait le porte-parole de nos enfants, il a senti qu'il devait s'adresser d'abord au père et à la mère, puis à la mère seule, pour revenir ensuite aux parents. Par là il a insisté sur l'amour tout spécial que le petit enfant doit à sa mère.

Nos enfants ne peuvent pas savoir tout ce que leurs mères ont souffert pour eux. Ils le sauront plus tard. Mais il est bon de leur apprendre que, pendant longtemps, elles seules ont su les aimer comme il fallait qu'on les aimât afin de préserver leur petit souffle de vie. Il n'est pas inutile de leur dire que l'affection de leurs pères, appelée à devenir aussi profonde, est plus tardive et plus réfléchie; elle se développe peu à peu,

tandis que la mère a déjà donné tout son cœur avant que le petit être soit né. Si un manque d'amour ou de respect envers le père est extrêmement blâmable, envers la mère il devient presque criminel.

> Ma mère, ah! combien tu m'es chère!
> Des mots ne sauraient l'exprimer.
> Parmi de cruelles alarmes
> C'est toi seule qui m'as nourri....

L'enfant n'oubliera pas qu'il a vécu du lait maternel; il se rappellera quelle sollicitude l'a tant de fois disputé à la mort. Dans ses maladies, sa mère ne le quittait pas un instant. La potion présentée par elle semblait moins amère; le malade se sentait rafraîchi et soulagé lorsqu'elle l'embrassait après lui avoir essuyé le front; personne n'avait, comme elle, la main légère pour le changer de place et pour retourner son oreiller. Elle souriait afin de lui donner courage, de lui rendre un peu de gaieté. Mais l'enfant se souvient qu'elle était parfois bien pâle et qu'elle semblait avoir pleuré. Quel incessant effort pour dissimuler son inquiétude, pour dompter sa fatigue, pour rester caressante et douce malgré la maussade humeur trop fréquente chez le malade!

> Si tu m'as bien des fois souri,
> J'ai dû te coûter bien des larmes.

2

L'enfant s'adresse maintenant à son père et à sa mère.

> Baisers, doux sourires, caresses,
> J'en garde un profond souvenir;
> Mais pour de plus graves tendresses
> Je veux, chers parents, vous bénir.

Puisse l'enfant bien comprendre quelle gratitude il leur doit pour toute la peine qu'ils ont eue et qu'ils ont encore à l'élever! L'éducation est œuvre difficile et délicate, œuvre d'attention toujours en éveil, de

patience, de ferme douceur. L'imprévoyante faiblesse n'est pas de la bonté; cela surtout, il faut que l'enfant le comprenne. Une punition ou une gronderie qu'il reçoit affligent ses parents plus que lui-même. La tendresse peut avoir, à certaines heures, un visage sévère; mais, si l'enfant le veut, il saura bien, en étant sage et bon, ramener le sourire sur les lèvres de ceux qui l'entourent.

L'éducation a commencé dès le berceau. Quand le petit être n'avait encore que des impressions confuses, la mère d'abord, puis le père, se sont faits tout petits afin de lui révéler ce qui s'agitait en lui d'obscures sensations, de pensées vagues. Ils ont désappris le langage ordinaire et ils se sont fait un parler enfantin, à sa portée, pour qu'il apprît lui-même à s'exprimer. Peu à peu, bien lentement, ils ont élargi le cercle de connaissances où l'esprit de l'enfant commençait à se mouvoir. En même temps qu'ils éclairaient sa pensée, par l'amour ils lui ont enseigné l'amour. Rien de charmant pour eux comme l'éveil de cette jeune âme. Des mots balbutiés, un regard, un sourire, des bras tendus, une caresse, leur ont fait trouver douces toutes leurs peines.

C'est vous dont la simple parole
Fit le jour dans mon jeune esprit;
C'est par vous que mon cœur s'ouvrit
Ainsi qu'une fraîche corolle.

3

Tant qu'il vivra, l'enfant devenu homme aimera son père et sa mère; les eût-il perdus depuis longtemps, il continuera de les aimer. L'amour survit à la mort. Mais il sait que, suivant l'ordre habituel de la nature, il ne les aura pas toujours auprès de lui. Il souhaite, du moins, que l'adieu soit encore bien éloigné.

Longtemps, ô mon père, ô ma mère,
Soyez mon exemple ici-bas.
Longtemps vous pourrez, je l'espère,
Veiller tous les deux sur mes pas.

Un faux pas est si vite fait.... Il faudra veiller sur le jeune homme et sur la jeune fille avec plus de soin encore que sur le tout petit enfant, lorsque sa mère, craintive et ravie, le laissait marcher seul, en étendant les bras pour prévenir une chute. Ah! comme il a raison, notre écolier, de dire à son père et à sa mère : « Soyez mon exemple! » Les devoirs des parents envers leurs enfants sont hors de notre sujet; mais qui de nous ne serait ému en entendant ces paroles sur une petite bouche aimée : « Soyez mon exemple »? La droiture et la pureté de leur vie, la sagesse, la bonté, voilà les meilleures leçons que les parents puissent donner.

L'enfant terminera par un souhait où une promesse est contenue :

> Vous qui protégez ma faiblesse,
> Je saurai peut-être, à mon tour....

« Peut-être », dit-il. Il fait bien de s'exprimer avec réserve. Le cœur juge tout facile, à certaines heures d'effusion; mais la constante pratique du plus simple devoir suppose bien des efforts.

> Je saurai peut-être, à mon tour,
> Par mon tendre et pieux amour,
> Vous faire une heureuse vieillesse.

Certes, l'enfant ne rendra jamais à son père et à sa mère tout ce qu'il a reçu d'eux. Heureux, du moins, celui qui saura leur faire une douce vieillesse! Heureux celui qui pourra leur témoigner, par des actes, sa tendresse et sa piété! Ce dernier mot n'est pas trop fort. Si le nom de Père, donné à Dieu, exprime, mieux que tout autre, l'amour et le respect qui lui sont dus, le père et la mère, à qui l'enfant doit tout dans sa vie terrestre, sont pour lui comme une image de Dieu, image bien affaiblie, mais pourtant sacrée.

F. B.

L'auteur commentera la *Fête des Morts* et la *Fin du Juste*.

XVI

La Fête des Morts.

En traduisant, dans l'*Amour filial*, les sentiments de nos chers petits, je leur ai fait exprimer le vœu que longtemps encore ils puissent conserver leurs parents. Un jour ou l'autre, pourtant, viendra la cruelle séparation. Alors tout sera-t-il fini? Les liens si forts de l'affection qui unit entre eux les membres d'une même famille, les époux, les amis, ces liens, brisés par la mort, ne seront-ils jamais renoués? La pensée humaine s'est épuisée en arguments pour ou contre la foi en l'immortalité. Mais, si la pensée hésite, « le cœur a ses raisons », comme dit Pascal; et il proteste contre la brutalité de la loi naturelle. Le cœur parle seul dans le chant de la *Fête des Morts*. C'est un hymne funèbre, plein tout ensemble de douleur et d'espérance.

Cette association de mots : *La Fête des Morts*, pourrait surprendre ceux qui ne connaissent pas l'usage, si répandu en France, de fleurir les tombes le 2 novembre. Il est particulièrement en honneur à Paris, où le culte des morts me paraît d'autant plus touchant qu'il y est tout spontané, et que les personnes vivant en dehors de toute communion religieuse ne le pratiquent pas moins que les autres. Un esprit très positif, cherchant l'utilité pratique même dans les choses du cœur, pourra se demander la raison de cet usage. Elle est double. Nos affections sur-

vivent à ceux qui nous les ont inspirées. Bien qu'il en résulte des tristesses parfois inconsolables, peut-on regretter qu'il en soit ainsi? Non. La persistance du souvenir en nous atteste la dignité de notre nature; et il y a pour nous une douceur dans le pieux hommage rendu à ceux qui ne sont plus. « Je t'offre ces fleurs, dit le survivant, parce que je t'aimais. Tu es maintenant insensible; mais quelque chose de toi subsiste dans ma mémoire; et, tant que je vivrai, tu ne seras pas mort tout entier. » Quiconque a aimé peut s'exprimer ainsi, n'eût-il aucune croyance en la vie future. Mais la pensée que tout n'a pas été détruit de la personne aimée donne au culte des morts sa plus profonde signification.

Écoutez un poète contemporain, que personne n'accusera d'avoir des vues étroites et superstitieuses [1] :

« Le peuple de Paris est le plus religieux de tous les peuples [2]. Sa religion, c'est le culte des morts. C'est à Paris que s'est établi l'usage de se découvrir devant un cercueil. Tous les ans, au commencement de ce triste et brumeux novembre, bien choisi pour une fête funèbre, la foule envahit les cimetières, spontanément, sans convocation, sans prêtres, sans solennités. On se disperse dans le dédale des pierres funéraires, et chacun cherche ses tombes pour y déposer l'offrande de pensées et de chrysanthèmes, les dernières fleurs de l'automne.

« C'est la religion des familles. Bien souvent l'intérêt a divisé les frères; on ne se parlait plus : chacun est venu de son côté apporter sa couronne et on se tend la main. C'est la religion des orphelins. « Viens porter

1. M. L. Ménard enseigne l'histoire des religions à l'Hôtel de Ville de Paris. Nous laissons parler l'auteur, estimant que sa pensée pourra éveiller d'utiles réflexions. Cela ne veut pas dire qu'elle nous paraisse échapper à toute discussion.

2. Voilà, pour commencer, une opinion fort contestable. Il serait plus vrai de dire que le peuple de Paris est religieux à sa manière, aussi respectable qu'une autre.

« un petit bouquet à ton pauvre père, qui t'aimait
« tant, pour lui montrer que tu ne l'as pas oublié. —
« Mais où est-il, mère? je ne le vois pas. — Tu ne peux
« pas le voir, il est dispersé dans l'air que tu respires,
« mais il est toujours près de toi quand tu penses à
« lui. Si tu fais quelque chose de mal, et si personne
« ne le sait, lui, il t'a vu. Il ne te gronde pas, mais tu
« lui as fait de la peine. Si tu es sage, il est content,
« il te sourit comme autrefois, te rappelles-tu? »

Le culte des morts est universellement répandu. Les Aryas, ancètres de la race indo-européenne, à laquelle nous appartenons, l'ont pratiqué dès la plus haute antiquité. Ils croyaient à la survivance des morts, et chacun rendait un culte aux mânes de ses aïeux. On leur offrait des sacrifices, ordinairement de nourriture végétale; on répandait pour eux, dans la terre, des libations de lait, d'eau, de miel et de vin. Sans doute, à l'origine, on crut ainsi les alimenter, prolonger leur existence d'outre-tombe; en retour, on pensait qu'ils protégeraient leurs descendants pieux. Plus tard, les croyances se modifièrent; elles furent peu à peu spiritualisées, et les rites accomplis jadis dans une intention matérielle devinrent le symbole de croyances plus nobles.

Dans un âge bien antérieur à l'ère chrétienne, le culte des morts éveillait déjà des sentiments élevés chez nos ancètres. Citons encore M. Ménard.

« Les aînés de notre race, les Aryas, offraient des libations aux ancètres sur les plateaux de la haute Asie. Le Rig-Véda (livre sacré des Hindous) nous a conservé un écho des hymnes qui se chantaient aux funérailles :

« Pars, va par ces antiques chemins qu'ont suivis
« nos pères. Rends-toi auprès des pères, demeure avec
« Yama (le dieu des morts) dans le ciel suprême que tu
« as mérité. Ceux qui ont lutté dans les combats, ceux
« qui ont offert mille sacrifices, rends-toi auprès d'eux

« tous ! Ceux qui ont pratiqué le bien, aimé le bien,
« fait prospérer le bien, rends-toi auprès d'eux tous !
« Les poètes inspirés aux mille chants, les gardiens du
« soleil, ô mort, les richis (sages) aux pieuses austérités,
« rends-toi auprès d'eux tous ! »

Il y a de bonnes raisons pour apporter des fleurs à nos morts. Les soins rendus à leurs restes sont déjà une preuve de notre fidèle souvenir, une occasion de nous les rappeler plus vivement. Mais c'est peu que d'assurer l'entretien décent de leurs tombes ; quelques fleurs disent mieux que tout notre persistante affection.

La nature n'a rien fait de plus beau que les fleurs. « Salomon dans toute sa gloire, dit l'Évangile, n'était pas vêtu comme l'une d'elles. » Couleurs vives ou tendres, formes gracieuses, parfums exquis, tout en elles nous charme ; et elles semblent être, dans leur fragilité, l'emblème de toutes les choses belles et douces que nous aimons et qui, en ce monde, durent si peu. Aussi les fleurs sont-elles associées sans cesse à notre vie. Symboles de pureté, d'affection, de joie, de tristesse, elles sont le langage muet qui exprime les choses les plus intimes du cœur, celles que la parole est souvent incapable de traduire.

Donc il est bien que les fleurs ne soient absentes ni des funérailles ni des sépultures. Violettes ou pensées sauront exprimer notre deuil, et en même temps adoucir notre chagrin. Signe d'une affection que la mort est impuissante à détruire, elles semblent dire en leur silencieux langage : « L'amour est plus fort que la mort ».

Voilà des pensées d'espérance ; mais l'esprit ne les accueille pas toujours. La vue des tombes muettes glace le cœur, et une crainte affreuse le traverse : « Si la mort était la fin de tout ? » Alors quelque chose en nous se révolte ; instinctivement on lève les yeux

au ciel, comme pour y chercher une réponse à ses doutes.

Le ciel n'a point parlé, et l'esprit inquiet se replie sur lui-même. Il se refuse à croire que toute pensée ordonnatrice soit absente du monde, ou qu'il puisse y avoir une sagesse dépourvue de bonté. Nous n'avons rien de si précieux que nos affections; l'instinct qui nous porte à aimer serait-il un piège? Le cœur est-il fait pour saigner un temps et se briser à jamais?

Celui qui pleure ses morts se jugerait impie d'accueillir de telles pensées. Il prie. Il élève son âme vers un Dieu qu'il ignore, mais dont il ne peut se passer. Il est prêt à bénir la raison cachée de tant de choses qu'il ne comprend pas et qui froissent cruellement son cœur....

Qui lui donnera la force dont il a besoin? Qui l'aidera à faire un acte de foi en la bonté divine? Les morts eux-mêmes. Il s'est senti enveloppé par leur chère présence. Eux seuls ont pu murmurer les mystérieuses paroles qui l'apaisent et le raffermissent....

Illusion? Soit. Mais, s'il a confondu la voix de son cœur avec celle des morts, rien ne prouve qu'il se soit trompé, lorsqu'il a pressenti l'heure sacrée, l'heure tendre et heureuse où la partie immortelle de son être sera réunie à la partie immortelle de ses bien-aimés.

M. B.

XVII

La Fin du Juste.

Rappelant les incertitudes et les contradictions de la pensée humaine, en ce qui touche la vie future, je citais le mot de Pascal : « Le cœur a ses raisons... ». Je n'aurais pas ajouté avec lui : « que la raison ne connaît pas ».

Je pense que la foi en la vie future peut trouver dans la raison elle-même son plus ferme appui. Il le faut pour qu'elle s'impose. Un souhait de bonheur, si noble qu'il fût, ne suffirait pas à fonder solidement une croyance.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer longuement les sérieuses raisons sur lesquelles l'espérance d'une autre vie peut être appuyée. Je me contenterai de les résumer en très peu de mots.

La loi morale, dont je ne puis douter, puisqu'elle parle hautement dans ma conscience, est un commandement de justice et de bonté : or, l'autorité absolue de ce commandement me paraît incompatible avec un état permanent d'injustice et de cruauté dans le monde.

En d'autres termes, puisque la voix de ma conscience me dit avec tant de force : « Sois juste, sois bon », n'est-ce point qu'il y a hors de moi une suprême justice et une bonté suprême?

Je veux me fier à la justice d'abord, puis à la bonté, en espérant non pas seulement une vie réparatrice, qui pourrait être limitée, mais la vie toujours renouvelée, agrandie, purifiée, qui est l'objet de ma profonde aspiration.

Du reste, je n'ai pas à discuter les suppositions que l'on a faites sur la vie d'outre-tombe. Je me bornerais à écarter, s'il le fallait, celles qui me sembleraient absurdes ou inhumaines. Je trouve au moins inutile d'inspirer aux enfants la terreur de la vie future. Il suffit de leur suggérer l'idée que nous sommes les libres artisans de notre destin, et que le bonheur final, si nous devons y atteindre, résultera, non point de l'adhésion à telles croyances ou de telles pratiques extérieures, mais d'une vie droite et pure.

Je répondrai à une seule objection. Je tiens à y répondre parce qu'elle est faite au nom du sentiment moral, que j'ai invoqué moi-même en faveur de l'immortalité.

On dit parfois : « L'espoir d'une récompense prête à la vertu un caractère intéressé qui la rabaisse ».

C'est bien mal comprendre ce que doit être la croyance à la vie future.

Certes, un souhait d'égoïste félicité sera toujours chose inférieure. Celui dont les actes sembleraient le plus conformes aux prescriptions de la loi morale n'en posséderait aucunement l'esprit, si le désir de son propre bonheur était le mobile secret de toute sa conduite. La considération de notre destinée individuelle doit être secondaire pour nous ; et, si notre salut peut être le résultat de nos actes, il ne faut pas qu'il nous apparaisse comme un but.

Il est d'ailleurs inconcevable qu'un être vraiment bon puisse goûter une joie paisible, tandis qu'une multitude de ses semblables, ou même un très petit nombre d'entre eux, continueraient à subir une condition malheureuse. Ils pourraient l'avoir méritée ; mais leurs souffrances n'en exciteraient pas moins la pitié. Leur dégradation ne ferait qu'ajouter à la tristesse du juste.

Le devoir des forts sera toujours de venir en aide aux faibles. Le salut de tous reste le seul idéal vrai-

ment noble. Mais je trouve inhumaine une vertu hostile à l'espérance du bonheur dans l'harmonie, la paix, l'amour de toutes les créatures.

Les austères ennemis de toute félicité ultérieure devraient aussi, pour être logiques, souhaiter que, durant sa courte vie terrestre, le juste fût toujours persécuté, méconnu, sans joie, privé même de la douce approbation de sa conscience. Il aurait ainsi plus de mérite.

Qui d'entre nous, pourtant, n'appelle de ses vœux passionnés le triomphe du bien et le bonheur de ses semblables? Pourquoi donc, alors, juger immorale ou inférieure la croyance au plus large accomplissement de notre idéal?

L'espérance de la félicité promise au juste éclaire le poème dont je vais parler. Dans un cadre rustique, il offre le tableau d'une paisible vieillesse et d'une mort sereine.

Celui qui va mourir est un sage. Comprenez bien ce mot. La sagesse qu'il a pratiquée n'est point une modération désireuse d'éviter tous les tracas. Il n'a envié personne; il a vécu sans ambition; mais, en même temps, il a profondément aimé les siens, ceux qui l'entouraient, et, de loin, tous ses semblables. Il a aimé aussi les humbles et patients animaux, compagnons de sa vie laborieuse; il a aimé la terre tant de fois retournée par lui, baignée de sa sueur, et qui le faisait vivre.

Il a voulu achever sa vie aux champs où s'écoula sa lointaine enfance. Après avoir béni ses fils et leur avoir donné ses derniers conseils, il achève en paix sa laborieuse existence.

Vous vous rappelez le vers si doux, si lumineux de La Fontaine :

> Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Le jour qui va mourir jette encore une lueur très

douce à l'occident : et, dans les yeux du sage qui va s'éteindre, la pensée brille aussi, par intervalles, du plus doux éclat.

Je me suis permis d'ajouter quelque chose à la belle image de La Fontaine. La paix du soir est charmante après un jour donné à la rêverie, à la contemplation. Mais elle touche plus encore l'homme dont le vigoureux labeur vient d'assurer aux siens le pain de chaque jour. Les membres las, le cœur tranquille, respirant une fraîche brise, il est assis devant sa porte. Peu à peu la nuit est venue; les premières étoiles s'allument dans le ciel. Ému par le religieux silence qui l'entoure, l'homme songe encore quelques instants. Il se lève enfin pour aller prendre un repos bien gagné.

Ainsi le vieillard qui a rempli tout son devoir d'homme goûte quelques instants de rêverie et de recueillement avant de s'endormir du grand sommeil de la mort.

Une chose lui rend extrêmement douces les dernières heures de la vie : c'est la gentillesse, la grâce, la joie expansive de ses petits-enfants; c'est l'affection dont ils l'entourent. Détachée de bien des soucis, la vieillesse aime à jaser avec l'enfance, qui ne les connaît pas encore. Le grand-père n'a, de la tâche éducatrice, que la partie la moins lourde et la plus gaie. Il conte une histoire, il promène les enfants, il les amuse. Il est là pour aimer, pour se faire aimer, et il y réussit sans peine. Si le souvenir des chagrins passés, si l'approche d'une séparation bien pénible, malgré tout, jette une ombre sur son visage, vite ses petits amis se chargent de la dissiper en grimpant sur ses genoux, en l'entraînant au jardin, en l'associant à leurs jeux.

L'heure douloureuse est venue enfin. Le mystère de la mort, pour la première fois, va frapper de stupeur l'esprit des enfants. Ils apprendront à y penser gravement, mais sans terreur; ils en auront le respect, et ils y mêleront toujours une espérance. L'aïeul a bien souffert avant de passer. Mais, au dernier moment, il a

reconnu tous les membres de la famille; il a dit à chacun une parole affectueuse, il s'est éteint avec douceur, avec résignation. Après le suprême instant, toute marque de souffrance a disparu de son visage; il semblait presque sourire; sa belle tête aux cheveux d'argent était transfigurée. On eût dit que la Mort était venue silencieusement et, d'un baiser maternel, avait endormi le juste. Il est entré dans son repos avec la certitude qu'il se réveillerait un jour, et que la joie lui serait donnée de revoir tous ceux qu'il aima.

M. B.

XVIII

Chanson de Labour.

En même temps que l'espoir d'une existence meilleure, un sentiment se dégage du poème que l'auteur vient de commenter. C'est le respect d'une vie bien remplie. Une telle vie peut se résumer en deux mots : travail et bonté. Les chants dont il va être question glorifient le labeur humain ou parlent à notre cœur de fraternelle charité.

« C'est une grande chose que le travail, non seulement parce que notre vie en dépend, mais parce que, sans lui, elle n'aurait point de noblesse. Ceci est une loi universelle. Les conditions du travail, pour un grand nombre de nos semblables, sont trop dures ou trop ingrates, et la société a le devoir de les améliorer dans la mesure du possible. Mais sans le travail, libre et fécond, il n'y a, pour des êtres pensants, ni dignité ni bonheur. S'il me fallait dire comment je me figure une meilleure existence, j'écarterais l'image d'une oisive béatitude pour évoquer celle d'une activité puissante et harmonieuse. »

Ajoutons que le plus judicieux des proverbes nous paraît être celui-ci : « Il n'y a point de sot métier ». La plus humble besogne, faite avec conscience et avec cœur, ne profite-t-elle pas à la société entière, en même temps qu'elle soutient l'existence d'une personne ou d'une famille? On accordera pourtant que l'auteur ne

pouvait célébrer l'un après l'autre tous les corps de métier. Comme il lui fallait se borner et choisir des exemples typiques, il a résumé, en quatre poèmes, la vie du laboureur et celle du marin [1].

Il a bien fait, selon nous, de chanter d'abord le travail des champs.

Toutes les formes de l'activité humaine sont équivalentes, puisqu'elles ne peuvent se passer les unes des autres, et que toutes sont nécessaires à la vie sociale. Mais on peut dire, en un sens, du travail de la terre, qu'il est le travail par excellence. C'est à lui qu'est dû le pain des hommes ; et, si les hommes se sont dépouillés de leurs habitudes sauvages, ce n'a été qu'en s'attachant à la terre.

« L'obligation du labeur quotidien, l'amour du sol, le besoin d'une vie stable, ont fortifié la famille, créé la Patrie, traduit en lois l'instinct du juste, développé les cultes, les arts, les sciences, toute la civilisation. Tel a été l'immense bienfait de l'agriculture.

« Il faut songer aussi que notre peuple vit, en majeure partie, du travail des champs. Ce serait un irréparable malheur qu'il s'en laissât détourner.

« Il n'y a guère d'esprit sérieux que n'effraie notre horrible entassement dans les villes. Je sais bien que des multitudes agglomérées, du perpétuel coudoiement, il se dégage un sentiment plus fort de la vie collective, quelque chose de plus généreux, parfois de nobles enthousiasmes. Comment faire pour garder le meilleur en éliminant le pire?

« Les merveilleux progrès de l'industrie, dont les conséquences inquiètent parfois, et qui sont pour beaucoup dans la pléthore des villes, nous rendraient un service bien réel s'ils pouvaient un jour, non pas les dépeupler, mais les disperser au loin sur les cam-

1. Parmi les morceaux inédits figure un *Chant des Ouvriers*, qui viendra combler une regrettable lacune dans l'œuvre du poète.

pagnes, reliées entre elles par une extrême facilité de communications.

« Il faudrait que l'homme ne vécût pas trop loin de l'homme, mais qu'il n'eût pas non plus ses semblables sur sa tête et sous ses pieds. Il faudrait qu'il ne respirât pas un air empoisonné; qu'il n'oubliât pas tout à fait l'existence du ciel, des prairies, des bois; qu'un vrai coin de nature fût le repos quotidien de ses yeux et de son esprit. Serait-il impossible que l'ouvrier, à certaines heures ou en certaines saisons, se fît paysan, et le paysan, ouvrier? Alors l'ouvrier serait plus calme et le paysan moins dur.

« C'est là, sans doute, un rêve. En attendant qu'il soit réalisé, si jamais il doit l'être, apprenons à aimer ou, du moins, à respecter le travail de la terre.... »

Oui, ajouterons-nous, il faut que nous ayons le respect de cet humble travail, nous, hommes des villes, trop portés à en méconnaître l'importance capitale; et il faut que nous rendions justice entière à ceux qui l'accomplissent. Comprenons bien tout ce que donnent de force à notre pays leur ténacité laborieuse, leur sobriété, leur endurance, leur goût de l'épargne, leur attachement au sol, même leur méfiance des nouveautés. Le génie français se manifeste aussi, nous ne l'oublions pas, par des qualités plus brillantes et plus nobles; mais, pour corriger ce qu'il y a de vaniteux dans sa confiance en lui-même, de trop léger dans sa grâce, d'irréfléchi dans ses enthousiasmes, de chimérique dans sa générosité, rien ne vaut le bon sens robuste du paysan. Celui qui sans cesse est penché vers la terre, qui la féconde et qui en vit, devient, à la longue, solide et patient comme elle.

Est-ce à dire que notre paysan soit parfait? Il ne nous croirait pas si nous le lui disions. Tout en restant l'homme de la terre, il peut et il doit élever son esprit, élargir son cœur. L'économie n'est point l'avarice, la finesse n'est point la duplicité, la prudence n'est point

l'esprit de routine. « Rien de trop ! » disaient les anciens et c'est là un proverbe tout à fait campagnard. Eh bien ! que le paysan n'exagère pas ses qualités, de peur qu'elles ne deviennent de graves défauts.

On doit souhaiter que, suivant l'expression de Lamartine, il « élève un peu son âme au-dessus du sillon »; qu'il ouvre son cœur à la pitié; qu'il se fasse plus humain.

Que dirons-nous donc, instituteurs, à nos petits paysans? D'abord que leur vie, si rude soit-elle, a sa poésie, compréhensible aux plus simples ; ensuite que le laboureur travaille pour tous les hommes, et que cette pensée, si elle est présente à son esprit, fait de son humble tâche une chose noble.

Dégager la poésie contenue dans le travail des champs, c'est bien cela que notre auteur a voulu faire. Mais il a prétendu exprimer une poésie réelle; aussi n'a-t-il point dissimulé ce qu'il y a de pénible effort dans la vie du paysan.

Il a chanté le labour et la moisson.

La *Chanson de Labour* pourrait s'appeler la *Chanson de l'Alouette*. La petite alouette en est l'âme. Elle résume toute la poésie éparse autour du laboureur. Elle lui dit : « Tu n'es pas seul. L'homme ne peut rien sans la nature; la nature, sans l'homme, ne donnerait pas ses plus beaux fruits. La terre que déchire ta charrue est dure, mais elle est fidèle; elle gardera précieusement ton grain, pour te le rendre en superbes épis. Le soleil, la pluie, la neige, travailleront pour toi. Le ciel te regarde faire; et moi, je chante pour te donner courage.... »

Ainsi tout est vivant, tout parle, tout travaille avec l'homme.

1

C'est l'heure fraîche du labour....

L'aube éclaire faiblement la terre; un léger brouil-

lard traîne au ras du sol ; une blanche vapeur sort des naseaux des bœufs. L'homme, encore las de la veille, frissonne ; mais il sait qui le dégourdira.

Chante, alouette, au lever du jour!

Il a bien sifflé, lui-même, un air ou deux, et son attelage a paru sensible à cette attention. Nos paysans le savent de longue date : les bœufs travaillent plus allègrement quand l'homme les excite de la voix, surtout s'il excelle à lancer une de ces mélopées toutes hérissées de notes d'agrément et de points d'orgue soutenus à perdre haleine. Mais notre laboureur n'est pas encore en train. C'est à l'oiseau de le ragaillardir.

Moi, j'ai sifflé : chacun son tour!
Hors du sillon prends ton vol, chère alouette;
Vole en chantant au lever du jour.

Et l'oiseau sort du sillon; il vole en chantant, il chante en volant....

2

L'intarissable gazouillis de l'alouette ranime le paysan, comme lui-même, par sa chanson, donnera plus de cœur à ses bœufs.

Pour enfoncer le soc tranchant,
L'homme a besoin de ton libre chant.
Plane invisible sur mon champ!

« Tu t'es élevée si haut que je ne te vois plus; mais ton chant décèle ta présence. Pendant que mon corps est attaché au sol par ma besogne, toi, libre alouette, monte et chante! Chante et monte toujours! Il me semble que je vagabonde avec toi dans le ciel éclairci peu à peu, où je vois flotter de petits nuages roses.... »

Vers le ciel clair prends ton vol, chère alouette!

3

Mais, entre l'homme et la glèbe, la lutte se fait plus

âpre. Il a plu ces jours-ci, et le brouillard, toute la nuit, a pénétré la terre.

Ah! que le sol est donc bourbeux!

Le paysan ruisselle de sueur; ses bœufs, qui enfoncent dans la terre gluante, soufflent bruyamment. Au secours, petite alouette du ciel!

Chante pour moi; chante pour mes bœufs.
Vois comme ils soufflent tous les deux!

L'oiseau infatigable lance alors une fusée de trilles, et l'homme, tout réjoui, sent moins sa fatigue. En même temps l'aurore illumine le ciel.

Vers le ciel d'or prends ton vol, chère alouette!

4

Est-ce la terre qui cède? Est-ce la vigueur de l'homme qui s'accroît? L'effort lui est moins pénible, et il travaille avec ardeur. En même temps que le jour grandit au ciel, l'espoir de la moisson grandit dans le cœur du paysan. L'alouette est bien loin, mais on l'entend toujours. Comme sa chanson paraît douce!

Dans ton langage si charmant,
Quand je suis las, parle-moi gaîment,
Et prédis-moi de beau froment!

« Oui, la moisson sera belle, chante l'alouette. J'en atteste le soleil qui se lève! »

Hors du sombre sillon elle s'était élancée vers le ciel clair de l'aube, qui est devenu peu à peu un splendide ciel d'or; et c'est bien vers le soleil qu'elle monte à présent comme une flèche, tandis que le brouillard achève de se fondre dans l'air. Plein de joie, l'homme s'écrie :

Vers le soleil prends ton vol, chère alouette!
Tout resplendit; chante donc gaîment.

Et il bénit dans son cœur celle qui lui tient compagnie, le délasse, le console et le fortifie.

F. B.

XIX

La Moisson.

Comme il est juste de récolter ce qu'on a semé, un chant de moissonneurs va répondre à la chanson de labour. Pas plus que tout à l'heure, le poète ne nous cachera qu'il s'agit d'un rude travail. Mais l'ardent effort du paysan lui aura donné, cette fois, une récompense immédiate.

D'heureuses visions de la vie agricole feront du bien à tous nos écoliers : à ceux des villes, dont elles rafraîchiront l'esprit; aux petits campagnards, qui en aimeront davantage leur destinée.

Nous parlions de la poésie mêlée au dur travail de la terre. Nos enfants apprendront, peu à peu, à la connaître et à la goûter. Le paysan l'ignore trop; mais il n'y est pas tout à fait insensible.

« Dans la vie du paysan, telle que lui-même l'aperçoit, il n'y a peut-être qu'une goutte de poésie. Du moins y est-elle, fraîche et savoureuse. Quand le cycle annuel de ses travaux est achevé, après les jours si durs de la moisson, tout lui parle de joie : gerbes fleuries, danses, chariots d'où montent les chansons du soir. Le plaisir qu'il éprouve alors ne tient pas uniquement à la pensée d'un gain assuré ou probable. Si rude qu'il soit, il sent, de façon plus ou moins confuse, ce qu'il y a de beau dans le mariage de l'homme et de la terre. »

Une chose importe plus encore : c'est que le laboureur comprenne que son travail profite à tous les

hommes, et que la valeur en est infiniment augmentée par là. Nous avions indiqué plus haut cette idée ; mais le poète ne l'a exprimée qu'à la fin de la *Moisson*.

« Bien souvent, nous disait-il, j'ai récité ou chanté à mes auditeurs une chanson populaire de la Bresse, vraie chanson de laboureur, que M. Tiersot a recueillie [1]. Paroles et musique, tout y est profondément humain ; et, pour peu qu'on la chante avec âme, je ne sais rien de plus émouvant.

« En dire deux ou trois couplets, c'était pour moi l'occasion de faire connaître par un exemple décisif nos vieilles chansons de France, que j'aime avec passion, et que je voudrais voir remises en honneur.

« Cela me permettait ensuite de faire bien comprendre la nature du sentiment que j'ai voulu exprimer au dernier couplet de la *Moisson*.

« Enfin, puisque cette chanson a été recueillie de la bouche même du peuple, et que les laboureurs de la Bresse, s'ils ne l'ont point composée, en tout cas l'ont aimée, retenue, adoptée, je pouvais, en la citant, réfuter l'opinion dédaigneuse qui fait du paysan une sorte d'animal fort avisé, mais incapable de tout sentiment généreux....

« Ce qu'il y a de grand dans le plus humble et le plus dur travail, disais-je, vous sera révélé par telle admirable page de Lamartine ou de Michelet ; mais ni l'un ni l'autre n'a exprimé cette grandeur avec autant de force, peut-être, que l'auteur inconnu d'une pauvre petite chanson bressane.

Le pauvre laboureur,
Il a bien du malheur,

dit ingénument le poète rustique.

1. Les chansons populaires voyagent beaucoup et il est presque toujours impossible d'en déterminer l'origine. Récemment une personne à qui je chantais le *Pauvre Laboureur* m'a dit avoir entendu cette chanson, il y a bien des années, dans l'Aveyron. Plusieurs versions en ont été publiées.

Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il vente,
Qu'il fasse mauvais temps,
On voit toujours, sans cesse,
Le laboureur aux champs.

« Et plus loin :

Le pauvre laboureur
A des petits enfants;
S'en vont à la charrue,
N'ont pas encor quinze ans....

« Et ce joli détail :

Le pauvre laboureur
Il n'est qu'un partisan;
Il est vêtu de toile
Comme un moulin à vent....

« Cela vous fait rire, et le trait, je l'avoue, est comique. Il n'en est pas moins touchant. Puis, tout à coup, prenant conscience de ce qu'il y a de grand dans sa tâche, qui non seulement le fait vivre et fait vivre les siens, mais encore profite à tous les hommes, il chante, ce « pauvre laboureur qui a bien du malheur », il chante avec une légitime fierté :

Le pauvre laboureur
Il est toujours content!
Quand il est à la charrue,
Il est toujours chantant!
Il n'est ni roi, ni prince,
Ni duque, ni seigneur,
Qui ne vive de la peine
Du pauvre laboureur. »

1

On achève les derniers apprêts d'un travail qui veut être fait en hâte. On a laissé la récolte mûrir à point; mais, en août, les orages se forment vite et crèvent brusquement.

Pour de joyeux et durs travaux
Aiguisons bien nos larges faux.

Vite, à notre ouvrage!
Toi qui tardes, crains l'orage.
Vite, à notre ouvrage!
Car nos blés sont grands et beaux.

2

Les retardataires sont arrivés; chacun se met à la besogne. Le paysan est tout fier de la récolte que les faux sifflantes vont coucher sur le sol.

Les voyez-vous ces riches blés,
Ces lourds épis si bien gonflés?

De leur côté, faucilles en main, femmes et jeunes filles ont saisi avec vigueur des poignées de tiges. Tant pis pour celles qui redouteraient la noirceur du hâle ou les taches de rousseur! Il n'y a d'autre ombrage, ici, que celui des grands chapeaux de paille. D'un groupe à l'autre, les propos joyeux vont leur train :

Vous, les belles filles,
Faites luire les faucilles!
Vous, les belles filles,
Vos teints blancs seront hâlés.

3

Mais on n'a plus le temps de rire. Il n'y a pas un instant à perdre, pas un souffle à dépenser pour autre chose que le travail. Le soleil frappe dur, on va toujours, bien en ligne, lançant et ramenant les faux suivant un rythme puissant.

De l'aube claire au rouge soir
On n'a qu'une heure pour s'asseoir.
Sous le ciel qui flambe
Nul ne doit traîner la jambe....

Et l'on voit resplendir au soleil les larges lames de métal :

Sous le ciel qui flambe
Brille, acier, comme un miroir!

4

Après un si rude effort, on a le droit de se délasser un peu. Ne faut-il pas, d'ailleurs, fêter la moisson, fruit de tant de soins et de peines? S'amuser, pour les jeunes, est la vraie façon de se reposer. Qu'un violon, un biniou, une vielle invite à la danse : les plus las feront preuve de souplesse et d'entrain....

Mais quand finissent les moissons,
Dansez, fillettes et garçons!

Les javelles vont être liées en gerbes; on en fleurira quelques-unes. Le paysan fait la guerre aux coquelicots, et il en a bien le droit, puisque ces belles fleurs pourprées mangent la place due au froment. Mais on a beau les traquer, il y en a toujours. Eh bien! maintenant que la bataille est gagnée,

Fleurissez nos gerbes,
Doux bleuets, pavots superbes!

Pendant que nos robustes gars font danser les gracieuses filles du pays, mêlez-vous autour des épis blonds, vous, les rouges pavots et les tendres bleuets! Fleurissez nos gerbes en signe de joie, puisque, sur les chemins qui ramènent au village,

Tout est rires et chansons!

5

Le grain confié à la terre, le grain qui a germé, grandi, fleuri, fructifié, est vivant pour le laboureur, et le laboureur lui parle comme à un ami. Le grain se transformera encore. Il deviendra la chair et le sang des hommes.

Sèche au soleil, mon joli grain,
Tu deviendras farine et pain.

Le pain est la première chose dont tous aient besoin. « Si je ne vous nourrissais pas, dit le labou-

reur, que deviendraient votre industrie, votre commerce, vos arts et vos sciences? »

Pourtant il ne doit point se complaire dans une pensée d'orgueil.

« A votre tour vous m'êtes indispensables. Pour moi vous fabriquez, vous achetez, vous vendez. Pour moi vous interrogez la nature et vous lui arrachez de merveilleux secrets. De vos veilles laborieuses, de vos efforts pour manifester le vrai, le beau, le juste, quelque chose parvient jusqu'à moi. L'homme ne vit pas seulement de pain. Si vous ne donniez pas à mon esprit l'humble nourriture qu'il lui faut, je ne serais pas un homme. »

Ce qui doit toucher le cœur du paysan, lorsqu'il est dans la joie de son œuvre accomplie, c'est donc un sentiment de fraternelle solidarité.

Ne dites pas que cette pensée-là ne coûte rien; ne dites pas qu'il est aisé d'être humain à si peu de frais. Une idée est le commencement d'une action. Pour faire tout son devoir d'homme, il faut le bien connaître et en sentir l'urgence. Il aura moins de peine à donner un morceau de son pain, le paysan qui, regardant son « joli grain », lui aura dit avec une virile émotion :

Tu seras la miche,
Pain du pauvre, pain du riche,
Tu seras la miche
Qui nourrit le genre humain!

F. B.

XX

Les Marins de Groix.

« Parlons maintenant de ceux qui labourent la mer et qui lui doivent leur pain de chaque jour. Nos marins mènent la plus dure vie, s'exposant à la mort d'une façon presque quotidienne. Il faut que nous pensions avec respect à ces hommes-là et à leurs pareils, je veux dire à tous ceux dont la vie périlleuse rend possible l'existence de notre société. Par eux un souffle d'héroïsme purifie l'atmosphère corrompue qu'il nous faut trop souvent respirer.

« Parfois, laissant à peine transparaître son émotion, un brave loup de mer vous contera une histoire. un des graves périls auxquels il a échappé. Il donnera un regret à un compagnon moins heureux, qu'il aura vu périr sans pouvoir lui porter secours. Tel est le sujet de la chanson que vous allez entendre. Elle est d'origine populaire, pour les paroles comme pour la musique. Je n'ai fait que développer la vieille chanson ou l'abréger par endroits, m'efforçant de la transcrire en langage correct sans en affaiblir l'accent naïf et la forte saveur. »

1

Nous étions deux, nous étions trois....

Le narrateur n'est-il donc pas fixé sur le nombre de ceux qui étaient dans la barque? Si fait :

Nous étions trois marins de Groix.

Trois marins qui lançaient volontiers un refrain joyeux :

Mon tradéritra, tra la la,
Mon tradéritra, la lère!

2

Pourtant, on n'était pas en train, ce soir-là. On était

Tout tristes sans savoir pourquoi.

Et nous voilà lancés, dit-il, dans notre petite barque,

Un matelot, le mousse et moi.

Au fait, la présence du petit mousse explique l'hésitation du début. Étaient-ils deux ou trois? Deux et demi, si vous voulez : deux hommes et un enfant.

3

C'était le soir, un soir d'hiver,
Où nous quittions Belle-Isle-en-Mer....

Ah! la vie du marin est bien rude! Il y a des jours où l'on aimerait mieux rester au port. Mais il faut nourrir la femme et les petits. Et l'on va quand même à la pêche. On ne sait pas trop si l'on reviendra.

4

Le vent du nord vint à souffler,

s'acharnant contre la frêle embarcation.

Mais il trouvait à qui parler.

Parfois jurant, parfois chantant, les hommes lui tenaient tête.

5

Aussi :

Pour commencer tout alla bien.

Tout alla bien.... c'est une façon de parler. Car les rafales se succédaient de plus en plus violentes; on ne s'entendait pas; de gros nuages noirs assombrissaient le ciel. On a beau prendre les choses par le bon côté :

C'était quand même un temps de chien.

6

On embarquait à chaque instant....

Vous savez ce que cela veut dire : d'énormes paquets d'eau entraient dans la barque. Elle devenait bien lourde; car, tout à la manœuvre, on n'avait pas le loisir de la vider. L'enfant s'y employait avec zèle, mais l'eau ruisselait sur son corps, et ses mains tremblaient de froid.

Le mousse était tout grelottant.

Pauvre petit homme! Il eût été mieux dans son lit. Sa mère devait être bien inquiète.

7

Lutter en face contre la tempête grandissante n'était plus possible; la barque craquait de tous côtés. Il fallait filer doux, faire le mort, passer inaperçu. Comment cela? En ne donnant aucune prise au vent. Diminuer la surface de toile où il s'engouffre, cela s'appelle prendre un, deux ou trois ris.... Le patron va commander la manœuvre. Le matelot montera dans la voilure; lui, son poste est à la barre du gouvernail.

« Jean-Pierre, dis-je au matelot,
Je prends la barre; grimpe en haut! »

Elle est dure à tenir, cette barre. quand il fait gros temps. On ne cherche plus à marcher vite; mais il ne faut pas s'abandonner. Un coup de barre donné à propos empêchera la barque de se briser contre un écueil. Parfois, entre deux rochers, le passage n'est pas plus large qu'il ne faut!

8

« Monte aux huniers et prends trois ris.... »

Jean-Pierre a grimpé, non sans peine, malgré le vent. On ne le voit plus. D'ailleurs, il fait si noir! De grosses lames, coup sur coup, inondent le bateau. Que fait Jean-Pierre? On l'appelle; il ne répond pas. Le patron se demande, le cœur serré, si tout à l'heure, pendant que cette vague furieuse l'enveloppait, il n'a pas entendu un cri d'appel, le bruit d'un corps tombant à l'eau.... Mais comment, à ce moment-là, aurait-il pu entendre autre chose que le bruit de la tempête? Il appelle encore : pas de réponse. Et la barque fuit toujours sur la mer démontée. « Jean-Pierre! Jean-Pierre! » Ah! le pauvre garçon doit être perdu....

Un coup de mer l'aura surpris.

9

Le vieux marin continue avec tristesse :

Le matelot tomba dans l'eau;
Je n'ai revu que son chapeau.

Détail emprunté à la chanson populaire, détail bien naïf, mais bien touchant aussi. Votre regard est-il tombé tout à coup sur un vêtement, sur un objet ayant appartenu à un mort aimé? Cela pouvait être la chose la plus vulgaire. Mais, en apercevant cette pauvre relique, vous avez cru voir celui qui la portait; vous l'avez vu tout entier, vivant, avec ses gestes familiers, avec tout ce qui était bien lui.... Alors vous avez senti votre cœur se gonfler; vos yeux se sont emplis de larmes. C'est ce qui arrivera au patron de la barque, lorsque, le jour venu, il retrouvera au pied du mât le chapeau de son camarade. Ou peut-être verra-t-il flotter sur l'eau cette misérable épave. Tout ce qui reste du noyé!

10

Mais nous n'en sommes pas encore là.

Comment sauver mon compagnon?

On est déjà loin de l'endroit où il a pu tomber; on ne voit rien; nulle chance de salut pour lui. Cependant on s'obstinera à chercher dans les ténèbres, on criera, on jettera une corde au hasard....

Tomber la nuit, c'est du guignon!

Un brave homme risque sa vie pour sauver un autre homme. Le patron aimait son matelot. Mais il n'y a rien à tenter. La mer emporte la petite barque, où il n'y a plus qu'un homme et un enfant.

11

Plaignez mon pauvre matelot!

Oui, nous le plaindrons. Mais celle-là surtout est à plaindre, à qui la tempête a pris son « homme », et qui souffrira comme femme et comme mère. Il lui faudra, toute seule, élever quatre enfants. Ce sera bien dur et bien triste.

Sa veuve en pleurs maudit le flot....

Pourquoi donc, après cette parole douloureuse, éclate-t-il encore, le vieux refrain, toujours résolu, sinon joyeux?

Mon tradéritra, tra la la,
Mon tradéritra, la lère!

D'un bout à l'autre de la chanson il a entrecoupé toutes les phases du pathétique récit. Pressentiments au départ, tristesses de la nuit, tempête, manœuvre, souffrance, duel terrible de l'homme et de la mer, à tout cela s'est mêlé l'insouciant refrain. Soit. Mais après qu'on nous a montré la veuve en pleurs, n'est-il pas cruel de le chanter encore?

Non. La chanson est une plainte, certes, bien légitime, mais que la vaillance du refrain doit atténuer. Il faut comprendre ce « Traděritra ». Il est toute la morale de l'histoire. Et voici quel en est le sens :

« Ces choses-là ne sont pas gaies, c'est vrai. Beaucoup meurent en mer, loin du coin de terre aimé et de tout ce qui leur tenait au cœur. Ils laissent des veuves et des orphelins. Mais tout cela ne nous empêchera pas de repartir ce soir ou demain matin. Il le faut. Il faut gagner notre vie et nourrir nos familles. Et puis, malgré tout, nous aimons la mer, et nous serions ingrats de ne pas l'aimer. Si parfois elle est cruelle, souvent aussi elle est douce. Elle a fait nos poitrines plus larges et nos muscles plus solides. Nous avons dû la dompter chaque jour depuis l'enfance; et par cette lutte opiniâtre elle a fait de nous des hommes. »

F. B.

L'auteur commentera la *Chanson du Pêcheur*.

XXI

La Chanson du Pêcheur.

En regard du petit drame contenu dans le poème précédent, la *Chanson du Pêcheur*, sur un autre mode, va dire à nos enfants ce qu'est la vie du marin. Le marin sait mieux que personne combien elle est rude ; pourtant, il l'aime et il en est fier. Cela vient d'être dit, et je n'y insisterai pas. Mais le dernier couplet de la chanson appelle un mot d'explication.

S'il est bon que le sentiment religieux soit exprimé à l'école, c'est en ce qu'il a de plus large et, dirais-je volontiers, d'universel. Telle est mon opinion. Ne me suis-je pas contredit en terminant la *Chanson du Pêcheur* par une prière chrétienne ?

Je ne crois pas. Le sujet, à ce qu'il me semble, exigeait qu'il en fût ainsi. On connaît la dévotion de nos marins. J'aurais péché contre la vérité si, en quelque passage, je n'eusse montré ces braves gens, leur bonnet à la main, élevant leurs yeux vers « Notre-Dame-des-Flots » ou vers le doux Maître dont les premiers disciples furent, comme eux, de pauvres pêcheurs.

J'en ai vu qui, pieds nus, un cierge à la main, montaient vers une chapelle. Ils avaient façonné et gréé un petit bateau, ouvrage délicat dont leurs mains rudes ne s'étaient pas acquittées sans peine. Ils portaient ce merveilleux jouet à l'enfant Jésus ou à la bonne Vierge; ils allaient le suspendre devant l'autel ou aux murs de la chapelle, en signe d'éternelle gratitude.

Car ils avaient invoqué, dans le péril, l'aide mystérieuse du petit enfant ou de sa mère.

Si vous ne partagez pas la foi de ces âmes simples, du moins respectez-la profondément. Vous avez le droit de penser que nulle intervention miraculeuse ne peut apaiser la tempête et lui arracher une barque en détresse. Mais songez que, dans un extrême péril, la prière jaillit spontanément du cœur de l'homme. Songez à la petite barque perdue sur la mer immense. Malgré vos habitudes de réflexion et vos connaissances scientifiques, peut-être eussiez-vous fait comme ces matelots. Songez aussi que la prière a, dans tous les cas, une puissante action sur le moral ; elle a pu exalter le courage et l'énergie qui contribuèrent au salut.

Je pense donc que, dans une chanson de marins, la prière avait sa place tout indiquée. On peut l'écouter avec respect, on peut s'y associer par la sympathie, on peut la chanter avec eux, sans partager toutes leurs croyances.

Il me semble voir un jeune instituteur me regarder d'un air inquiet. « Je comprends tout cela, dit-il. Nous chanterons la prière du marin. Les uns croiront qu'il y a dans cette prière une vertu toute spéciale ; les autres y verront l'appel touchant d'un cœur simple. Au moins serons-nous d'accord par le sentiment. Mais une chose me tourmente. En quels termes parlerai-je du miracle évangélique rappelé à la fin de la chanson? »

Mon ami, si j'avais à remplir ta noble tâche éducatrice, un jour, au début de la classe matinale, je commencerais par lire à mes petits écoliers (je veux dire aux plus âgés d'entre eux) le passage de l'Evangile. Le voici :

« Jésus pressa les disciples d'entrer dans un bateau et de le devancer sur la rive opposée, pendant qu'il congédierait la foule. Et, après l'avoir congédiée, il monta sur la montagne pour prier à l'écart. Et, quand le soir survint, il se trouvait là tout seul. Cependant le

bateau était déjà au milieu de la mer, tourmenté par les flots, car le vent était contraire. Et, à la quatrième veille de la nuit, il vint à eux, marchant sur la mer. Cependant ses disciples, le voyant marcher sur la mer, furent saisis d'effroi et dirent : « C'est un fantôme! » Et la peur leur fit pousser des cris. Aussitôt Jésus leur parla et dit : « Rassurez-vous! C'est moi : « n'ayez pas peur. » Alors Pierre prit la parole et lui dit : « Seigneur, si c'est toi, dis-moi de venir vers toi sur « les eaux ». Et il dit : « Viens! » Et Pierre, étant descendu de la barque, marcha sur les eaux pour venir à Jésus. Mais, voyant la violence du vent, il eut peur, et, comme il commençait à s'enfoncer, il poussa un cri et dit : « Seigneur, sauve-moi! » Aussitôt Jésus étendit la main, le saisit et lui dit : « Homme de peu de foi, « pourquoi as-tu douté? » Et, quand ils furent montés dans le bateau, le vent s'apaisa[1]. »

Après avoir lu cette page émouvante, je parlerais à peu près comme ceci :

« Mes chers enfants, le récit que je viens de vous lire peut être apprécié de diverses manières. C'est à l'église ou dans vos familles que l'on vous dira tout ce que vous devez en penser. Mais ici, à l'école, je peux vous dire qu'il contient une belle leçon pour tous les hommes.

« Avez-vous remarqué une chose? Si Pierre enfonce dans l'eau et manque de périr, c'est parce qu'il a peur. Et d'où vient qu'il a peur? De ce qu'il ne se *fie* pas assez à la puissance ou à la bonté de son maître. C'est pourquoi Jésus l'appelle : *homme de peu de foi*. Aussitôt que la confiance lui revient, il marche sur la mer et il est sauvé.

« Eh bien! mes enfants, nous aussi, il faut que nous ayons confiance. Vous, par exemple, ne doutez pas de ce que vous disent vos parents et vos maîtres. Il ne s'agit pas d'avoir confiance au premier venu, qui pour-

1. Traduction de Reuss.

rait vous donner de mauvais conseils ou vous faire du mal. Vous savez que nous vous aimons, et que nous sommes plus raisonnables que vous. Fiez-vous donc à nous, et faites de bonne grâce tout ce que nous vous demandons, même lorsqu'il faut renoncer à un petit plaisir, vous imposer un petit ennui. Ce sera toujours pour votre bien.

« Plus tard vous serez vos propres maîtres; vous devrez vous diriger vous-mêmes. Mais il ne faudra pas être des « hommes de peu de foi ». Si vous ne croyez à rien, vous ne ferez rien de bon.

« A quoi donc faut-il croire? direz-vous. On peut croire à bien des choses.

« Croyez en Dieu, qui est la justice et la bonté même. Il vous a créés pour faire votre tâche et il vous donnera la force de l'accomplir. Même à l'instant de la mort, ayez confiance en lui. Un père a soin de ses enfants : Dieu aura soin de vous.

« Croyez au bien. Efforcez-vous d'être meilleurs; cela dépend de vous. Gardez-vous de dire : « Je suis comme ça; je ne peux pas être autrement ». Petit à petit on se corrige. Un effort n'est jamais perdu.

« Croyez au progrès de l'espèce humaine. Autrefois les hommes vivaient à l'état sauvage. Ils se réfugiaient le soir en des cavernes ou dans les îles des lacs, parce qu'ils tremblaient devant les bêtes féroces. Depuis cette époque lointaine, ils sont devenus meilleurs et plus heureux. Pour cela ils ont travaillé sans relâche; mais il leur reste beaucoup à faire pour devenir tout à fait heureux et tout à fait bons.

« Croyez à l'avenir de votre Patrie. La France n'a pas de haine pour les autres peuples; mais il faut qu'elle soit puissante et glorieuse. Il le faut pour qu'elle répande à travers le monde plus de liberté, de justice, de fraternité.

« Croyez à la dignité du travail, si humble qu'il soit. Ne dites pas : « Ma besogne est sans importance ». Faite honnêtement et avec courage, elle sera tou-

jours utile : utile à vous-même, à votre famille, à tous les hommes. Car ils ne peuvent se passer les uns des autres.

« Croyez, enfin, à tout ce qui est bon, noble, généreux. Le Bien, en ce monde, lutte sans cesse contre le Mal : croyez que le Bien remportera la victoire. Si vous n'avez pas cette foi, vous serez comme Pierre, lorsqu'il enfonçait dans l'eau à chaque pas. Si vous l'avez, vous ferez le possible et l'impossible; vous marcherez sur la mer. »

M. B.

XXII

Chanson de Quête.

Après le travail, la charité.

« Que ce soit la faute de la nature, qui crée entre les hommes de cruelles inégalités, et qui rend si âpre la lutte pour la vie ; que ce soit la faute de la société, si éloignée encore de notre idéal de bienveillante justice et de tendresse fraternelle, toujours est-il qu'un grand nombre de créatures humaines, manquant d'ouvrage ou incapables de travailler, n'ont d'autre recours que la charité publique. C'est notre devoir à tous de rechercher les causes de la misère, de la combattre, de réduire et, s'il était possible, de supprimer cette honteuse plaie de notre état social. Mais, tandis qu'elle existe, la soulager est une de nos plus urgentes obligations.

« Il y aurait beaucoup à dire sur la mendicité telle qu'on la pratique d'ordinaire. Elle est trop souvent une exploitation ignoble de la crédulité publique. Faire la charité avec discernement exige plus et mieux qu'une vague bonne volonté. Il convient de le dire même aux enfants, qui donneraient volontiers une petite part de leur superflu à un pauvre dont la détresse paraît criante, mais qui pourraient hésiter devant le difficile apprentissage de la charité bien faite.

« Cependant une chanson ne saurait entrer dans le détail minutieux des choses, et la poésie n'est pas faite pour expliquer le mécanisme d'une assistance

par le travail. Les formes habituelles de la charité peuvent au moins servir de symbole pour frapper l'imagination enfantine.

« Un sentiment charitable est l'inspiration des deux chants que vous allez entendre. J'en ai placé le sujet à la campagne, parce qu'on y connaît mieux les mendiants et qu'on y est plus à même de discerner ceux qui sont vraiment dignes d'intérêt. En outre, les hommes y sont moins étrangers les uns aux autres, non point par le fond des sentiments, mais par la facilité plus grande des relations. Les différences de classes sont un peu moins sensibles dans les rapports quotidiens. On peut faire entrer le pauvre chez soi, lui servir une écuelle de soupe, un verre de cidre ou de vin.

« Y aurait-il indélicatesse à donner aussi une raison poétique de ce choix? Non, puisque toute chose humaine a sa poésie, même la misère, au moins par les sentiments qu'elle excite. L'indigence est plus affreuse dans les villes et elle n'y éveille pas en nous les antiques souvenirs qui prêtent quelque poésie aux pauvres de la campagne. Ce vieillard aveugle, qu'un enfant conduit de porte en porte, et dont la besace est gonflée de pain ou de lard : cet ancien fermier, devenu fou après sa ruine, et qui, assis devant la mer, chante de vieilles chansons oubliées, me font penser, malgré moi, aux mendiants augustes des jours lointains, au vieil Homère toujours errant, au sage Ulysse revenu chez lui sous un aspect misérable, aux dieux immortels cachés sous le haillon du pauvre, afin d'éprouver le cœur des hommes.... »

Les deux chansons que nous allons étudier diffèrent grandement l'une de l'autre. La première, dite par des indigents, est suppliante, parfois sombre. L'autre est joyeuse, étant placée dans la bouche de ceux qui ont le bonheur de pouvoir donner.

Dans sa *Chanson de Quête*, l'auteur a fait quelques

emprunts à des chansons populaires dont le sujet est le même. Mais le ton est bien différent. Les chansons de quête populaires ont volontiers quelque chose de gouailleur ou même d'insolent.

Si vous n'avez rien à nous donner,
 Ne nous faites pas attendre;
Car nous avons ailleurs aller
 Pour ramasser nos rentes,
Nos rentes et nos revenus,
 Guillannette et Guillannu....

On sent là le mendiant de profession, le rôdeur équivoque des champs. Au contraire, notre poète a voulu faire entendre la plainte de la misère imméritée, la plainte qui doit trouver le chemin des cœurs.

1

L'an va finir. Ah! dans vos fêtes
 Dites-vous : « Le pauvre a faim ».
 Bonnes gens, les plus honnêtes
 Sont parfois sans feu ni pain.

Le moment de l'année où le pauvre souffre le plus est celui où nous jouissons le mieux de notre bien-être; c'est le moment aussi où notre âme s'épanouit aux plus douces joies de la famille, interdites à la misère. Qui de nous n'a eu le cœur serré par ce contraste?

2

Villon, notre vieux poète français, qui ne mangeait pas tous les jours, soupirait en songeant que de bonnes âmes émiettent du pain pour les petits oiseaux.

« Parmi mes compagnons de jeunesse, disait-il, les uns sont devenus évêques ou maîtres des requêtes; les autres ont moins bien réussi. La faim les tourmente,

Et pain ne voyent qu'aux fenêtres.... »

Tels, nos malheureux envient le rouge-gorge familier, frappant aux vitres de la chaumière pour implorer un abri qui ne lui sera pas refusé. Et le feu de la forge, comme il est gai à voir! comme on doit être bien à se rôtir près de la flamme! Mais dehors, là où nous sommes, qu'il fait sombre et triste!

Comme on a froid! c'est à la forge
Qu'il ferait bon demeurer!
De son bec, le rouge-gorge
Frappe aux vitres pour entrer.

3

Cette maison est charitable,

nous le savons pour y avoir déjà reçu un secours. Cela ne veut pas dire que nous vivions toujours d'aumônes. On travaille quand on le peut, pour les uns et les autres; puis on ramasse du bois mort, on cueille des simples, on tresse l'osier. Mais la famille est nombreuse, les petits ne peuvent pas encore se rendre utiles, et ce n'est pas tous les soirs qu'on trouve un coin de grange pour les abriter, ou qu'on peut leur donner un bol de soupe chaude. Vous avez bon cœur, gens de la maison,

Et pour nous il faut si peu!

Le pauvre est l'envoyé de Dieu; votre Père sera content si vous secourez la détresse de vos frères.

Les débris de votre table,
Faites-en la part de Dieu....

4

A peu de frais on fait des heureux.

Pommes ou noix, pain dur ou tendre,
Bonnes gens, tout fait plaisir.

Bien que la porte reste close et que la fenêtre ne

s'entr'ouvre pas, les indigents espèrent toujours. Ils ont appris la patience à une dure école.

On est pauvre : on sait attendre.

Cela nous fait honte d'être importuns, disent-ils;

Mais le froid va nous saisir,

si vous nous laissez nous morfondre plus longtemps.

5

Les maîtres de la maison ne semblent pas entendre la plainte qui monte vers eux: ils ont déjà donné à d'autres, sans doute, et cela les ennuie de se déranger encore. Mais, à la fenêtre de la cuisine, une lumière apparaît; la servante va et vient, achevant les apprêts du souper. On sait qu'elle a la haute main sur les vivres ; et c'est une vraie fille du peuple, souvent plus compatissante aux pauvres gens que les bourgeois ou les riches paysans qui l'ont prise à leur service.

Jette un coup d'œil, brave servante,
Dans la huche et le fruitier!

Il est grand temps, pour nous, d'aller chercher un abri.

La nuit vient, il neige, il vente.

Rappelle-toi qu'une première fois tu as eu pitié de nous, pauvres gens affamés et transis de froid.

Donne autant que l'an dernier!

6

La plainte va s'achever. Aura-t-elle été entendue?

Nous ne le savons pas. Peut-être les indigents vont-ils s'enfoncer dans la nuit froide et noire, le cœur gonflé d'une tristesse mêlée de colère; peut-être s'éloigneront-ils apaisés, presque heureux, emportant de

quoi se régaler, eux aussi, en prolongeant un maigre réveillon qui leur semblera délicieux, et qui fera briller de joie les yeux de leurs pauvres petits enfants. Ah! sans doute, elle est parfois injuste, la colère du pauvre; on aimerait mieux ne pas entendre sur sa bouche une parole comme celle-ci :

> L'homme au cœur dur, sourd aux prières,
> Quelque jour sera puni.

Mais qui ne l'excuserait d'être amer et d'en appeler à l'expérience de la vie, fertile en cruels retours pour le riche impitoyable? Cette parole rancunière, qu'il ferait mieux de retenir sur ses lèvres, il importe que nous l'entendions, nous. De quel droit lui reprocherions-nous de la dire, si nous avons été sourds à la voix de notre conscience?

Puissions-nous entendre plutôt cette autre parole qui, venant du pauvre, nous sera comme une douce musique :

> Mais qui voit en nous des frères
> Vit heureux et meurt béni....

N'ergotons point en disant que la prédiction, parfois, ne se réalise pas. Les meilleurs d'entre les hommes sont exposés, il est vrai, à des revers immérités. Mais il y a toujours une joie, très pure et très douce, à faire le bien; et celui qui a aimé ses frères porte en son cœur, jusqu'au suprême instant, un témoignage plus précieux que toutes les louanges.

F. B.

XXIII

Chanson de Mai.

« Être heureux, quand d'autres souffrent, est-ce possible? On essaie, au moins, de se faire pardonner son bonheur. Dans certaines de nos campagnes, notamment au bon pays d'Alsace, toujours nôtre par le cœur, il est encore d'usage que, les jours de noces, on offre aux pauvres quelque victuaille bien arrosée. Je suis parti de cette vieille coutume pour esquisser un petit tableau de ce que pourrait être la charité gracieusement faite. »

1

Mai revient, tout brille aux cieux;
Tout chante sur la terre,

les oiseaux, les ruisseaux, les arbres frémissants, l'enfant qui passe.

Dans les prés, l'agneau joyeux
Bondit près de sa mère.
L'eau coule bleue et claire,

car un ciel pur s'y reflète.

Mois de mai, mois de mai,
Tu nous rends le cœur bien gai!

2

Dans la chanson qui précède, l'hiver ajoutait une tristesse à la plainte humaine. Ici, l'allégresse de la nature sera le signe visible de la joie du cœur.

« Il est beau, notre vieux hêtre, avec son tout jeune feuillage; mais ce qui nous plaît à voir, c'est surtout le visage réjoui de ces pauvres gens, groupés autour d'une table sous l'ombrage du vieil arbre. »

Ainsi parle la jeunesse du village. Les enfants vont et viennent, affairés.

> Tous les pauvres du pays
> Sont là sous un vieux hêtre.
> Vite, servons-leur, amis,
> Un franc repas champêtre!

Oh! pas bien luxueux, c'est clair, et surtout sans la moindre cérémonie. On emplit une vaste soupière d'excellente soupe aux choux; le lard entouré de pommes de terre, le fromage et le pain bis compléteront ce menu agreste, mais fort appétissant. On arrosera le tout de vin gris, de bière ou de cidre.

> Le clair soleil pénètre
> Les feuilles du vieux hêtre,

qui n'est pas encore bien touffu; mais personne ne se plaindra si un rayon se promène sur les visages. Le ciel est d'une gaieté charmante, et la langue des convives ne tardera pas à se délier. Sera-ce un effet de la piquette ou du printemps?

3

Mais, tout d'abord, ces pauvres gens rassemblés pour une heure ont quelque peine à se sentir « chez eux » devant la table dressée en plein air et proprement servie. Jeunes filles, offrez des sièges, faites les honneurs du repas que vous aurez préparé.

> Toi, prends place, bon vieillard;
> Ayez le cœur en fête,

vous tous, l'aveugle et l'infirme et le simple d'esprit, et la veuve surchargée de marmaille. Ce n'est pas souvent qu'un petit régal vous est offert; c'est moins

souvent encore que l'on paraît heureux de vous l'offrir. Ici, du moins, mettez-vous à votre aise.

> Pauvres gens, chacun prend part
> A votre joie honnête.

Après ces bonnes paroles, tous les yeux s'illuminent. La vue du festin y est aussi pour quelque chose.

> Mangez, la soupe est prête!
> Buvez, c'est votre fête!

Ah! il serait difficile de dire quel est le plus content, des convives ou de leurs serviteurs improvisés. La jeunesse qui a eu la délicate pensée de ce repas fraternel peut chanter encore une fois :

> Mois de mai, mois de mai,
> Tu nous rends le cœur bien gai!

La joie est toute pénétrée d'émotion, et cette émotion est délicieuse.

Mais, dira un implacable observateur, tout ceci n'existe que dans l'imagination du poète! C'est fort possible. Mais rien n'empêche, remarquez-le bien, que sa vision idéale ne devienne une réalité. Pourquoi nos enfants ne se donneraient-ils pas, de temps à autre, le plaisir, simple et charmant, de servir à table leurs frères malheureux?

Nous avons à peu près épuisé la série des chants qui, en s'insinuant dans les jeunes cœurs, y laisseront une semence de vie morale. Les trois suivants appellent une explication que le poète, seul, peut donner tout à fait conforme à son sentiment personnel. Les autres ont un caractère surtout poétique, et un commentaire minutieux pourrait en affaiblir l'impression plutôt que la fortifier. L'auteur saura mieux que nous préparer en quelques mots l'esprit de ses lecteurs à le suivre dans le monde de la fantaisie, de la gaieté, des visions gracieuses.

Notre tâche se termine donc ici, et nous prenons congé du lecteur en le confiant au guide qui le mènera le plus aisément au terme du voyage. F. B.

XXIV

Noël aux Champs.

Trois petits poèmes vont nous servir de transition entre les chants destinés à enrichir la vie morale de l'enfance et ceux qui visent à développer en elle le sentiment poétique. De ces trois chansons il se dégage un conseil de bonté, de dévouement; mais leur intérêt, si elles en ont un, tient surtout à la grâce des souvenirs, en partie légendaires, qui y sont évoqués.

Les deux premières rappellent un fait qui a été capital dans l'histoire de l'humanité.

Il n'est aucunement nécessaire d'appartenir à une Église pour reconnaître que l'influence de Jésus a été décisive sur la vie morale du genre humain. Il a contribué plus que tout homme à la transformation du monde antique, si dur à certains égards, malgré tout ce qu'il eut de noble, en ce monde encore bien imparfait, mais sûrement meilleur, qui est le nôtre. Personne avant lui n'avait songé à dire, pour toute philosophie : *Aimez-vous les uns les autres*; personne ne l'avait dit, comme lui, avec une douceur irrésistible, et de façon à être entendu par les plus simples. Sa naissance a donc été pour les hommes un immense bienfait, malgré toutes les altérations que son enseignement devait subir et tout le mal qui devait être fait en son nom.

L'instinct populaire a senti cela très vivement, et l'a exprimé par des formes naïves, on ne peut plus touchantes et gracieuses. Nos pères se sont délectés à

chanter Noël : pourquoi ne chanterions-nous pas Noël à notre tour, même si nos idées ne sont plus tout à fait celles de nos pères?

Puisque Jésus a vécu surtout pour les pauvres, les humbles, les petits de ce monde, ne soyons pas surpris que les pâtres, instruits de sa naissance avant les rois, soient les premiers à présenter leurs hommages au nouveau-né, qui sommeille entre un âne et un bœuf.

J'aurais voulu mettre dans le Noël des bergers une goutte de poésie évangélique.

M. B.

XXV

La Marche des Rois.

Le Noël qui précède a quelque chose de tendre et d'intime. La *Marche des Rois*, librement imitée d'un Noël provençal, a un caractère beaucoup plus extérieur. Vous assisterez à un défilé somptueux. Isolés entre l'avant-garde et le gros du cortège, voici les trois rois, étincelants de pierreries. Ce sont de grands savants que la science a rendus modestes, car elle leur a montré toute la profondeur de leur ignorance. Bercés au pas de leurs blanches montures, ils méditent gravement, les mystérieux personnages que la Tradition, toujours informée des moindres détails, nomme Gaspard, Melchior et Balthazar.

Devant et derrière eux, c'est un fouillis de splendeurs, un scintillement de joyaux, un flot d'hommes aux coiffures brillantes et bizarres : et de cette foule émergent, çà et là, les flammes vives des gonfanons ou les têtes des chameaux au long cou.

N'y a-t-il donc ici qu'un éblouissement pour les yeux? Ne le croyez pas. Un enseignement sort de cette procession bariolée.

Où vont les rois splendides, qui suivent en plein soleil la route indiquée, la nuit dernière, par une étoile inconnue? Où vont-ils? Contempler un petit enfant qui vient de naître dans une étable. Ses parents sont si pauvres qu'on les a repoussés d'auberge en auberge. Ils ont enfin reçu l'hospitalité dans une crèche, et c'est là que l'enfant est venu au monde.

Savants, riches, puissants, les rois se mêleront à la

foule des plus humbles pâtres. En offrant la myrrhe, l'or et l'encens, ils penseront que de rustiques offrandes. des fleurs et des fruits présentés avec grâce par des mains ingénues, effacent tout l'éclat de leurs merveilleux présents. La royauté se prosternera devant la pauvreté ; et le plus vénérable des mages prendra dans sa main. pour le porter à ses lèvres, le petit pied nu d'un enfant qui n'a ni langes ni berceau.

Tout un passé d'orgueil, de haine, de dureté, sera frappé au cœur en ce moment béni. Longtemps encore il paraîtra se survivre; mais il est condamné, et un jour viendra où il ne sera plus que le souvenir d'un mauvais rêve.

Telles sont les pensées des mages, tandis qu'ils chevauchent vers l'étable, maintenant toute proche. Ils comprennent que la face du monde va être changée entièrement ; et ils sentent passer. dans la campagne de Bethléem, un grand souffle de fraternité....

Leur pensée va plus loin. Si nous pouvons quelque chose pour nos semblables, n'est-ce point par le don spontané de nous-mêmes ? Il sera d'autant plus efficace que nous l'aurons poussé aux plus extrêmes limites du sacrifice. Jésus trouvera dans son cœur des paroles de fraternel amour que le cœur de l'homme n'oubliera plus ; mais c'est le sublime exemple de sa vie et de sa mort qui leur donnera toute leur force persuasive.

Pour avoir montré le vide d'une religion toute de formules, démasqué l'hypocrisie, annoncé le jour où Dieu ne sera plus adoré qu'en esprit et en vérité, il subira. jeune encore, un supplice cruel et ignominieux. Les paroles du juste seront scellées de son sang. Il le faut pour que. triomphant de tous les siècles, elles répandent peu à peu dans le monde une bonté qui auparavant n'y était point connue.

En chevauchant vers l'étable de Bethléem, les rois mages, dans leur prophétique rêverie, voient se dresser au loin la vision de la croix.

M. B.

XXVI

Sainte Geneviève.

Dans une troisième chanson j'ai voulu faire sentir la grâce naïve de nos vieilles légendes, tout en exprimant, par l'une d'elles, la beauté de la vertu modeste et du dévouement à la Patrie.

La chanson glorifie sainte Geneviève, vénérable et gentille patronne de notre chère ville de Paris. Je dis « vénérable » en raison de ce que l'histoire nous apprend sur Geneviève ; « gentille » parce que le souvenir légendaire qui est resté de cette noble femme est avant tout celui d'une petite bergère, pieuse et douce, gardant ses ouailles dans les prés.

Il n'est pas sans intérêt de préciser ce que l'on sait sur Geneviève. Mon collaborateur a bien voulu rédiger la note que voici : elle résume tout ce qui paraît être l'histoire authentique de la patronne de Paris.

« Geneviève naquit vers 420 à Nanterre. Toute jeune, elle fut consacrée à Dieu par saint Germain, évêque d'Auxerre, puis vécut pieusement, adonnée aux bonnes œuvres. Après la mort de ses parents, elle vint habiter Paris auprès de sa marraine.

« En 451, lorsque les Huns, après avoir franchi le Rhin, envahirent la Gaule, remontant la vallée de la Moselle, saccageant Trèves, passant au fil de l'épée les habitants de Metz, massacrant l'évêque de Reims et ses prêtres, les Parisiens furent pris de panique et ils

allaient abandonner leur île [1] pour chercher leur salut dans la fuite. Mais Geneviève, pleine de foi en la Providence divine et en l'avenir de Paris, les conjura de rester. « Le Christ, disait-elle, protégera notre ville! » On la crut; les femmes, entraînées par son exemple, jeûnèrent, prièrent, et l'événement justifia sa prédiction.

« Attila voulait franchir la Loire afin de châtier les Visigoths, qui, autrefois, avaient échappé à la domination des Huns. Pour les assaillir avant qu'une résistance sérieuse fût organisée, il changea subitement de direction, et, ayant ravagé Châlons-sur-Marne, Troyes, Sens, il marcha sur Orléans. Ainsi le danger fut détourné de Paris. On sait d'ailleurs comment finit l'expédition d'Attila. Orléans résista plusieurs semaines, grâce à l'énergie de l'évêque saint Aignan, de sorte que le chef des troupes gallo-romaines, Aétius, eut le temps d'accourir. Il groupa autour du noyau solide de ses légions les guerriers germains (Goths, Visigoths, Francs, Burgondes) établis en Gaule, attaqua les Huns à l'improviste, au moment même où Orléans avait dû se rendre à merci, les repoussa, et, quelques jours plus tard, les écrasa près de Troyes.

« Geneviève acquit d'autres titres à l'admiration et à la reconnaissance des Parisiens. Pendant le long siège de cinq années que les Francs firent de leur cité, les habitants souffrirent cruellement de la faim. Geneviève se rendit à Arcis-sur-Aube et à Troyes; elle ramena de ces villes plusieurs bateaux chargés de blé, qu'elle distribua généreusement aux pauvres. Son renom de charité, de piété, de sainteté, était si fortement établi que les Francs, maîtres enfin de Paris, lui témoignèrent un grand respect. Clovis et Childéric lui accordèrent plus d'une fois la liberté des prisonniers ou la grâce des coupables.

« Geneviève mourut âgée de plus de quatre-vingts ans et fut ensevelie dans la basilique des Saints-Apô-

1. La Cité, qui fut d'abord Paris tout entier.

tres, que Clotilde fit orner richement en honneur de la sainte. Le peuple vénéra la mémoire de sa bienfaitrice et, dès le VIIe siècle, lui rendit un culte dans la basilique, qui désormais lui fut dédiée.

« Au XVIIIe siècle, une nouvelle église Sainte-Geneviève, aux proportions gigantesques, remplaça l'ancienne basilique ; mais, en 1789, on en fit, sous le nom de Panthéon, un monument laïque destiné à la sépulture des hommes illustres et des grands citoyens, honneur de la Patrie française. Un noble artiste, M. Puvis de Chavannes, a fait revivre sur les murs du Panthéon, en des fresques pleines de poésie et de grandeur, l'enfance légendaire de Geneviève. »

Je ne crois pas que, dans une chanson, il y ait lieu de faire une distinction érudite entre l'histoire et la légende. Bienfaitrice du peuple parisien, Geneviève mourut entourée d'une vénération universelle. L'imagination populaire a pu faire tout le reste; mais ce qu'elle a créé par amour parle merveilleusement à l'esprit et au cœur de l'enfance.

Il se pourrait bien que l'existence des bienheureux dans le Paradis ne fût pas tout à fait conforme à l'idée qu'en suggère le dernier couplet de ma chanson. Pourtant, c'est une aimable vision que celle de Geneviève toujours bergère, toujours jeune, toujours charmante, et, des hauteurs du ciel, continuant à veiller sur sa ville natale. Si un peintre la représentait ainsi, personne n'y trouverait à redire. Pourquoi un poète n'aurait-il pas le droit d'évoquer la même gracieuse image?

Cette vision, d'ailleurs, n'est pas sans vérité. L'imagination nous peint, sous des couleurs naïves, ce qui fut vraiment l'âme généreuse et tendre de Geneviève. Peut-être, en élevant les yeux vers elle, prendrons-nous quelque chose de sa douceur, de sa bonté, de son abnégation.

M. B.

XXVII

La Belle au Bois dormant.

Dans les chants dont il a été question jusqu'ici j'ai soigneusement évité, comme je l'indiquais dans ma préface, tout ce qui pouvait ressembler à un sermon. Je crois, en effet, que nous devons tâcher de faire aimer la vertu. Pour cela il faut l'entourer de grâces qui souvent l'accompagnent, bien qu'elles en soient distinctes. Il faut développer chez l'enfant la puissance d'affection pour ce qui est à la fois bon et beau, et l'entraîner vers le Bien, s'il est possible, par une pente naturelle.

Ceci n'empêche pas que, de façon plus ou moins latente, les chants dont nous nous sommes occupés contiennent toujours une pensée morale. Il n'en sera pas ainsi de ceux qu'il nous reste à étudier. Le caractère en est purement poétique. Je ne veux pas dire qu'ils aient pour cela peu d'importance dans l'ensemble du Recueil.

En dehors de toute préoccupation morale proprement dite, je crois excellent d'éveiller chez les enfants le sens de la poésie. Ce n'est pas seulement à cause du très vif plaisir qui en résultera pour eux; c'est aussi pour une action profonde qui s'exercera sur leur âme tout entière.

Je pense que dans une œuvre poétique, — poétique et rien de plus, pourvu qu'elle ne blesse en rien la morale, — il y a toujours une vertu éducatrice. Elle développe la sensibilité, l'affine, l'enrichit. La sensibilité n'est

pas l'agent de notre vie morale, au sens le plus élevé du mot; mais la volonté réfléchie, qui est ou qui doit être cet agent, pour nous entraîner à ses fins les meilleures n'a pas de moyens d'action plus forts que nos sentiments. Ils jouent donc un très grand rôle dans la vie morale. Que la justice les épure, que la raison les contienne, que la volonté les dirige, cela est exigé de nous; mais il importe aussi qu'ils soient puissants, délicats, profonds, variés, sans quoi notre vie morale sera elle-même dure et pauvre, fût-elle strictement irréprochable.

Ainsi l'on peut dire que, de façon indirecte, et sauf certaines réserves, la poésie exerce une action bienfaisante, parce qu'elle nous rend plus humains. Ce que je dis de la poésie peut s'appliquer à l'art en général.

Il faut ajouter que l'art, suscitant des émotions en commun, crée une fraternité entre tous ceux qui participent à l'une de ses manifestations. Il serre des liens étroits entre les esprits dont il révèle ou fortifie les affinités réciproques. Enfin la beauté d'une œuvre d'art, où l'on n'est pour rien, donne un plaisir désintéressé, un plaisir noble, dont l'habitude contribue à détourner de passe-temps vulgaires ou dangereux.

Il me paraît donc très désirable d'éveiller ou de fortifier chez les enfants la sensibilité poétique. Pour cela il est bon qu'à certaines heures nous ne fassions pas autre chose. L'émotion de la beauté les pénétrera davantage si nous la leur présentons, non plus comme un moyen de les améliorer, mais comme une fin très haute en soi.

Leur faire aimer et chanter la Nature, n'est-ce pas le plus sûr moyen de développer en eux le sens poétique?

Il serait puéril de craindre qu'une fréquentation assidue de la Nature nous rendît moins sociables, au sens meilleur du mot. Pour nous l'humanité n'est jamais absente de ce qui nous entoure, même dans la plus profonde solitude; car, sans le vouloir ni même

le savoir, nous animons tout à notre image, et tout nous devient une expression, un symbole de la vie humaine. En même temps la diversité de la Nature, quand nous savons y être attentifs, nous repose de nous-mêmes et nous permet de respirer hors de nos étroites limites. Nous lui devons d'être intéressés, émus, charmés, par une infinité d'êtres ou de choses qui diffèrent de nous. Elle nous replace dans le milieu de nos lointaines origines et réveille en nous le sentiment d'une obscure fraternité avec tout ce qui existe [1].

La Nature n'est point morale, car elle ne tend qu'à la vie, et par tous les moyens; mais elle doit à cela même une sorte d'innocence. Elle est irresponsable des maux qu'elle fait souffrir et, en ce qui touche l'ordre humain, des fautes qu'elle fait commettre. Le philosophe ou le savant peuvent l'interroger avec une anxieuse curiosité : pour l'un elle sera un mystère souvent cruel, qu'il essaie en vain de pénétrer; pour l'autre, un prodigieux entrelacement de phénomènes, dont il cherche, par un tenace effort, à dégager les habitudes constantes Mais à qui lui demande des satisfactions immédiates elle sera toujours généreuse, tendre, maternelle. Tourment de l'esprit, elle est la joie des yeux, parfois l'apaisement du cœur.

Elle a toutes les splendeurs, toutes les grâces, toutes les harmonies, toutes les suavités. Il reste en nous, malgré nous, assez de nos ancêtres lointains pour que nous ne puissions nous empêcher de la concevoir, à travers toutes ses manifestations, comme une puissance, une vivante unité, presque une âme. Sans lui prêter, par un jeu de notre esprit, une réalité trop précise, il est difficile de ne point la chérir avec une sorte d'amour. Si elle nous enchante par la beauté de ses aspects, par les mille détails de sa magie visible, elle

1. Soit dit sans allusion aucune à de hasardeuses suppositions sur la descendance de l'homme.

nous attire aussi par le mystère de sa jeunesse toujours nouvelle et de son inépuisable fécondité.

Pour mettre à la portée des enfants cette grande idée de la Nature, j'ai voulu leur en présenter une expression figurée, humaine, presque dramatique. Je n'ai pas inventé de symbole; j'en eusse été incapable. Je trouve, d'ailleurs, à toutes nos personnifications de la Nature je ne sais quoi de factice. Il s'y mêle toujours un mauvais romantisme, un déplaisant étalage de sentiments individuels.

J'ai emprunté mon symbole de la Nature à la mythologie de nos ancètres païens : non pas à la plus illustre, celle des Grecs et des Latins, adoptée par nos classiques, mais à celle qui a passé dans nos traditions populaires en inspirant nos plus jolis contes bleus.

Parmi ces contes, il y en a un d'une grâce merveilleuse : la Belle au bois dormant. J'en ai fait une chanson, et voici comment je l'ai plus d'une fois expliquée à des garçons ou à des fillettes :

« Mes enfants, cette charmante histoire que vous connaissez tous a un sens caché. Comme je ne sais pas garder les secrets, je m'en vais vous le dire. Ou plutôt, vous allez le deviner.

« Tout à l'heure une voix s'écriera :

> Debout, debout, la Belle,
> Si fraîche après cent ans!

« Et la Belle, se dressant, répondra :

> Qui chante? qui m'appelle?
> Serait-ce le Printemps?

« Le Printemps : retenez bien ce mot-là.

« Remarquez ensuite que, pendant tout le sommeil de la Belle, on n'a pas vu pousser une fleur, on n'a pas entendu chanter un oiseau.

« A quoi ressemble ce long sommeil sans oiseaux et sans fleurs? A l'hiver. Et qui est-ce qui dort pendant l'hiver? Vous me direz peut-être (cette idée saugrenue

me vint à l'esprit un jour que je donnais l'explication à de mignonnes Savoyardes), vous me direz peut-être que ce sont les petites marmottes. Il est vrai que le froid les engourdit et que, lorsqu'elles vous disent bonsoir, c'est pour assez longtemps. Mais les marmottes ne sont pas seules à dormir l'hiver. Il y a aussi la Nature, ou, si vous préférez, la Terre, productrice de toutes les choses dont nous vivons ou qui réjouissent nos yeux.

« Elle dort sous une épaisse couverture de neige; et si, là-dessous, elle fait des rêves, nous n'en savons rien. Il est vrai qu'elle ne dort pas cent ans de suite; non, mais six mois environ. Les poètes exagèrent, parfois, pour frapper les esprits. Et puis, six mois sans fleurs, sans oiseaux, et, en certaines régions, presque sans un rayon de soleil, cela peut sembler un siècle.

« Mais qui viendra réveiller la Terre endormie? C'est un joli prince tout vêtu d'or. Vous le connaissez aussi bien que moi. On le nomme le Soleil. Oh! je ne parle pas du vieux Soleil d'hiver, à la mine renfrognée, qu'on aperçoit tout rouge dans le brouillard, ou qui, par les jours de grand vent, a l'air aussi gelé que nous. Il ne s'agit pas de celui-là, mais du jeune Soleil, du Soleil printanier, de celui qui paraît en avril ou en mai. C'est lui qui brise l'enchantement, qui réveille tout dans le vieux château, qui fait reverdir les forêts, rend la voix aux oiseaux et ressuscite les fleurs. »

Il ne faut pas être trop rigoureux dans l'interprétation des symboles mythologiques. Aussi ai-je parfois remplacé le Soleil par le Printemps. Je parlais alors d'un beau petit prince habillé de satin rose et vert, dont les gants exhalent une odeur de violette, et qui porte des fleurs à son chapeau.

De toute façon l'auditoire était content, puisque cela finissait toujours par un mariage.

« Chaque année, disais-je, le Soleil (ou le Printemps) vient épouser la Terre. Tout se pare en leur honneur, dans les bois et les prairies; et vous n'avez

qu'à ouvrir les yeux pour voir leurs noces magnifiques. »

Inutile d'ajouter que je n'ai pas découvert moi-même cette ingénieuse explication. Des savants m'ont affirmé que tel était le sens du conte; je les ai crus sur parole, parce que l'interprétation me semblait jolie. J'espère que tout cela ne gâtera point, pour nos petits amis, l'histoire de la Belle au bois dormant. Sans quoi je renoncerais aux études mythologiques.

M. B.

XXVIII

Renouveau.

Le sentiment de la Nature apparaît un peu partout dans les chansons du Recueil; il s'y trouve mêlé à des émotions très diverses.

Dans le petit poème intitulé *Renouveau*, j'ai voulu simplement évoquer pour l'enfant certains aspects gracieux de la Nature, ceux auxquels il est le plus sensible, parce qu'ils ne dépassent point sa puissance d'émotion. La bergère qui chemine avec son blanc troupeau, le doux chant des oiselets au temps où chacun d'eux fait son nid, les vagues du sainfoin et de la luzerne déferlant, à perte de vue, comme une mer rose ou violette que la brise fait onduler : ce sont là des choses bien familières et pourtant délicieuses.

J'ai entendu souvent exécuter ce chant par des jeunes filles. Il m'a semblé que je ferais bien d'attirer leur attention sur deux petits détails, dont l'un aurait pu les surprendre, et l'autre leur échapper. Voici ce que je leur disais :

« Vous aurez sans doute remarqué, mesdemoiselles, qu'après avoir parlé des fauvettes, des pinsons et des bouvreuils, dont tout le monde aime à entendre la délicate chanson ou le sifflement joyeux, le poète, votre serviteur, accordait une mention au chant des grenouilles. Ce chant n'est pas toujours très agréable. J'en conviens. Mais d'abord il ne faut pas l'isoler de ce qui l'entoure.

« Quand vous écoutez une admirable symphonie où les instruments, tour à tour, se mêlent et se répondent,

chacun d'eux, prenant plus de valeur par le contraste ou le mélange des timbres, vous donne un petit plaisir particulier, presque aussitôt fondu dans la grande impression que vous recevez de l'ensemble. Le morceau achevé, si vous demandiez au meilleur violoniste de l'orchestre, je dis à un seul, de vous le jouer de nouveau, il ne pourrait en évoquer pour vous qu'un bien maigre souvenir. A plus forte raison en serait-il de même, si vous obligiez la petite flûte ou le basson à exécuter, seuls, devant tout le monde, leur partie de tout à l'heure. La petite flûte semblerait criarde et insupportable, tandis que, mêlée aux autres instruments, elle vous ravissait par ses étincelantes broderies. Le basson, lui, tenait sa partie de façon très honorable ; et de temps à autre sa voix, soutenue doucement par les violoncelles, avait une mystérieuse gravité. Mais si vous lui dites : « Cher basson, venez ici, et « faites-vous entendre seul », il est à craindre que ses notes caverneuses ne semblent bizarres ou ridicules.

« Eh bien ! mesdemoiselles, la Nature est la plus profonde, la plus belle, la plus divine de toutes les symphonies. Pris en eux-mêmes, les détails qui la composent ont plus ou moins de valeur ; mais aucun ne peut se passer des autres, et tous concourent à l'harmonie de l'ensemble. Un rossignol chantant dans une cage éveillerait-il en vous la délicieuse impression que vous laissera le chant de l'oiseau entendu dans les bois, par une tiède soirée de printemps? Vous savez bien que non. Le bruissement des arbres, les parfums de la terre, la paix religieuse des bois, les étoiles entrevues à travers le feuillage vous auront pénétrées et attendries, lorsque le chant du rossignol s'élèvera pour exprimer l'émotion dont votre cœur sera plein. Il ne s'agira point, alors, de trilles et de roulades. C'est l'âme de la vieille forêt qui vous parlera par la voix de l'oiseau invisible[1].

1. Ceux qui ont lu *Quatre poèmes d'opéra*, de Richard Wagner,

« Si l'éblouissante mélodie du rossignol, détachée de la symphonie nocturne, perd une grande partie de sa beauté, à plus forte raison le coassement des grenouilles, pris en lui-même, sera-t-il assez dépourvu de charme. Mais il n'est pas impossible qu'à certaines heures, atténué par la distance et mêlé aux vagues rumeurs de la campagne, ce chant rude et monotone ajoute quelque chose à la poésie d'une belle nuit.

« D'ailleurs, il ne faut mépriser personne. On chante comme on peut; et, quant à moi, je suis bien touché d'entendre ces braves grenouilles entonner un hymne de leur façon à la gloire des beaux jours revenus et remercier dans leur langage le Père commun de toutes les créatures. »

Je faisais une seconde remarque à propos de l'abeille, que la chanson nous montre pénétrant jusque dans le calice des fleurs, et en retirant le miel sans leur faire aucun mal, sans même froisser leurs délicates petites collerettes.

« Un sage qui vécut dans l'Inde quatre ou cinq siècles avant Jésus-Christ, le Bouddha, fondateur d'une puissante religion, recommandait à ses disciples d'imiter la discrétion de l'abeille. Les moines bouddhistes font vœu de pauvreté; ils se livrent à la méditation, prêchent la loi aux laïques et vivent d'aumônes. Mais le maître entendait que leurs besoins fussent réduits au strict nécessaire et que leur passage fût partout une bénédiction. C'est pourquoi il leur disait : « Soyez au « village comme l'abeille qui, respectant les couleurs « et les parfums des fleurs, n'en retire que le suc. »

« Un auteur flamand, de notre Flandre française, un de ces poètes dont les chants sont restés dans la mémoire du peuple sans que leur nom ait survécu, a parlé de l'abeille en termes aussi délicats. « Quand l'abeille, dit-il, a sucé la cire et le miel, sans nuire à

verront que je n'ai pas oublié la préface où ce grand maitre parle si bien de son art.

la fleur, elle s'envole. » Sa conclusion est qu'il faut louer Dieu dans les abeilles ; elles montrent la beauté de son œuvre, car personne ne saurait dire en quoi elles sont nuisibles.

« Je me suis rappelé les paroles du vieux sage indien et celles du poète flamand. Hélas ! il nous faut, pour vivre, tuer des bêtes innocentes. Puissions-nous, un jour, être affranchis de cette odieuse nécessité ! Mais efforçons-nous, cependant, d'imiter l'abeille, qui, sans blesser les fleurs, en extrait le principe de sa vie et de son œuvre. C'est ainsi qu'il faudrait jouir de la terre, en paix avec tous, et, dans la mesure du possible, ne devant jamais un plaisir à la souffrance de la plus humble créature. »

M. B.

XXIX

Vive la Rose !

Je ne voudrais pas donner des recettes de poésie comme on donne des recettes de cuisine. Pourtant, laissez-moi vous montrer combien il est facile d'accommoder une petite chanson dans le genre de celle-ci.

Une des mélodies du Recueil est empruntée à une chanson populaire qui a pour refrain : *Vive la rose! Vive la rose et le lilas!* Ce joli refrain, que je n'ai pas eu le mérite d'inventer, est ce qu'il y a de meilleur dans ma chanson. Je l'ai gardé pour un premier couplet, tout en donnant à entendre que deux gamins riant ensemble, deux petits gas frais et joyeux, peuvent aussi faire naître cette exclamation :

Vive la rose et le lilas !

Dans la vieille chanson il y a cet autre vers très suggestif : *Vive ci! Vive ça!* Je me suis demandé à propos de quoi on pourrait bien chanter : Vive ceci ! Vive cela ! Et comme, Dieu merci, les belles et bonnes choses, celles qui méritent de vivre, ne manquent pas en ce monde, je n'ai eu que l'embarras du choix. Il suffisait de trouver quelques mots de deux syllabes, dont la seconde fût une muette. Et j'ai tour à tour chanté la rose, la gerbe, la grappe, la flûte et la grâce.

On voudra bien admettre que la flûte, ici, représente la musique ; mais c'est un instrument délicieux, pour lequel j'ai une particulière affection. A propos de

flûte, la chanson rappelle, en passant, d'aimables souvenirs de l'antiquité grecque. Les bergers d'autrefois, s'il faut en croire les poètes, aimaient à chanter ou à jouer de la flûte; ils se défiaient à qui chanterait ou jouerait le mieux; et il en résultait de belles joutes musicales dans les vallées ombreuses de la Grèce et de la Sicile.

Une ou deux citations des idylles de Théocrite ouvriraient à l'esprit des enfants une petite échappée sur la poésie antique.

Thyrsis, faisant paître ses moutons, rencontre un chevrier. La conversation s'engage.

THYRSIS

« Il est doux, ô chevrier, le bruissement de ce pin auprès des sources; mais les sons de ta syrinx[1] sont doux aussi....

LE CHEVRIER

« Ton chant est plus doux, ô pasteur, que le bruit de cette eau qui coule et tombe du faîte de ce rocher....

THYRSIS

« Par les Nymphes[2]! ô chevrier, veux-tu t'asseoir dans les bruyères, sur la pente de cette colline, et jouer de la syrinx? Moi, je garderai tes chèvres.

LE CHEVRIER

« Il n'est point permis, ô pasteur, il ne nous est point permis de jouer de la syrinx à midi. Nous redoutons Pan [3] qui, sans doute, à cette heure, repose fatigué au retour de la chasse. »

1. La *syrinx* est une sorte de flûte composée de petits tuyaux d'inégale longueur, fragments de roseaux desséchés, que l'on joint ensemble par de la cire ou quelque matière gluante. Nos chevriers des Pyrénées jouent de la syrinx.

2. Gracieuses divinités des eaux et des bois.

3. Pan est un dieu qui a un corps d'homme et des pieds de chèvre. Il habite les forêts, les montagnes, les lieux sauvages. Il est le dieu des bergers et des chevriers. La syrinx porte aussi le nom de « flûte de Pan ».

La syrinx a un son très perçant; mais on peut chanter sans réveiller le dieu irritable. Thyrsis a une voix charmante. Le chevrier est si avide de l'entendre que, pour une chanson, il lui offre une chèvre et un vase richement sculpté par un habile artiste. Ce n'est pas de lui qu'on pourrait dire avec le Sosie de Molière:

Cet homme, assurément, n'aime pas la musique.

Pour allécher Thyrsis, il décrit avec complaisance les ciselures du vase. Voici l'un des sujets que l'artiste a traités :

« Un enfant, assis sur une haie, garde une vigne chargée de grappes pourprées. A ses côtés, il y a deux renards. L'un entre dans la vigne et mange le raisin mûr; l'autre ourdit des ruses contre la besace de l'enfant, résolu de persévérer jusqu'à ce qu'il lui ait dérobé son déjeuner. Et le petit gardien tresse un piège à sauterelles avec des pailles de blé et des brins de jonc. Il y met tant de soin qu'il ne songe ni à la besace, ni à la vigne. »

Thyrsis, comme vous pensez, chante de son mieux, et il reçoit sa récompense. Le chevrier n'est pas plus avare d'éloges que de présents. Il s'écrie : « Que ta bouche soit pleine de miel! Puisses-tu manger une douce figue! Car tu chantes mieux que la cigale. »

Peut-être pensez-vous que la cigale est un peu trop criarde; les Grecs n'en jugeaient pas ainsi. Par les jours de chaleur intense, son chant s'élève comme le cri de la terre. On ressent à l'écouter une ivresse comparable à celle que donne la vision d'un ciel tout palpitant de lumière ou la brûlante caresse du soleil.

Le chevrier n'a point donné la réplique à Thyrsis; mais souvent il y avait entre les pâtres une véritable « lutte de chansons ». Une autre idylle de Théocrite commence ainsi :

« Damœtas et le bouvier Daphnis réunirent un jour leurs troupeaux. L'un était blond, l'autre à peine

barbu; et tous deux, assis auprès d'une fontaine, chantaient, en été, vers midi. »

Daphnis, qui a porté le défi, chante le premier; Damœtas réplique. Chacun trouve le moyen d'enchanter son rival, et la lutte se termine, comme vous allez voir, de la façon la plus courtoise.

« Damœtas, ayant ainsi chanté, embrassa Daphnis. Et il lui donna une syrinx et en reçut une belle flûte.

« Damœtas joua de la flûte et le bouvier Daphnis joua de la syrinx; et les génisses dansèrent sur l'épais gazon. Nul d'entre eux ne fut vainqueur. Tous deux étaient invincibles [1]. »

Les choses ne se terminaient pas toujours ainsi. On choisissait un arbitre, qui décernait le prix à l'un des rivaux; et le vaincu, parfois, n'était pas content. Mais on avait la ressource de lui offrir un second prix.

Je ne sais si le dernier refrain : « Vive la grâce! » appelle une apologie. Mais, puisque l'occasion se présente, j'oserai dire que je ne regarde pas comme un grave péché d'admirer sans malice les créatures du bon Dieu. Il me paraît même utile de faire sentir à nos enfants, par l'exemple d'une chanson, que l'on peut parler de tout, pourvu que ce soit honnêtement. J'ai eu l'occasion de m'expliquer à ce sujet devant un auditoire fort sérieux, et voici comment je l'ai fait :

« Y a-t-il des raisons décisives pour écarter de l'esprit de nos enfants toutes les impressions, *quelles qu'elles soient*, où la différence des sexes entre pour une part? Je ne le pense pas. Je crois, au contraire, qu'il convient de susciter parfois de telles impressions, en les choisissant avec soin, pour en éliminer ou en combattre d'autres. D'ailleurs, il est impossible que telle page du livre le plus grave n'éveille pas, au moment où l'on s'y attendra le moins, des impressions comme

1. J'ai cité, en la modifiant à peine, la traduction de Leconte de Lisle.

celles dont je parle. Qu'il soit question, par exemple, de Roland et d'Olivier : dans l'esprit de nos petites filles, invinciblement, il se formera un idéal de courage héroïque, de loyauté chevaleresque, et en même temps (qui le niera?) de force et de beauté viriles. Vous n'y voyez sans doute aucun mal. Pourquoi donc un idéal de grâce féminine ne serait-il pas de même suscité dans l'esprit de nos garçons? Pourquoi ne pas éveiller chez l'enfant, avec mesure et précaution, le sens de cette poésie qui, pour toute créature humaine un peu délicate, pare et ennoblit les personnes de l'autre sexe? Si on ne le fait pas, un attrait ne s'exercera pas moins sur le jeune esprit; la poésie risque d'en être absente, voilà tout. Rien ne contre-balancera la brutalité de l'instinct. Ne feignons pas d'ignorer combien il est précoce et grossier, et quelle triste chose est l'éducation de la rue. »

J'ai chanté la grâce après la rose, la gerbe et la grappe, parce qu'une fillette qui passe anime délicieusement le paysage. Si la grâce féminine n'est pas tout dans la nature, elle y occupe, du moins, la place d'honneur. Elle est ce qu'il y a de plus charmant au monde, lorsqu'elle est accompagnée de modestie et de bonne humeur. Qui protestera contre cette assertion? Mes lecteurs? ou mes lectrices?

M. B.

XXX

La Fête du Village.

Dans les trois chansons dont je vais m'occuper, il est question de réjouissances auxquelles les enfants prennent part, et fort gaiement, mais dont plus tard, devenus jeunes hommes ou jeunes filles, ils attendront le retour avec plus d'impatience, peut-être, que dans leur âge tendre.

C'est d'abord la *Fête du Village.*

Les fêtes patronales sont en grand honneur chez nous. Je n'affirmerais pas qu'elles aient gardé leur caractère d'autrefois, avec la simplicité, la grâce, la gaieté honnête et familière dont j'aurais voulu donner une idée dans ma chanson. Mais elles sont encore les très bien venues, et en loger une certaine image dans beaucoup de petites cervelles est peut-être un moyen pour qu'elles ressemblent un jour à cette image.

Je souhaite vivement que la jeunesse villageoise continue à danser, surtout en plein air et sous les yeux des familles, et qu'elle remette en honneur les vraies danses régionales, au lieu d'imiter maladroitement celles de nos salons, dont l'insignifiance est d'ailleurs peu enviable. Si l'orchestre est tout à fait primitif, réduit à une vielle, à une cornemuse, ou bizarrement composé d'un crincrin et d'un tambour, tant mieux, tant mieux, tant mieux! Combien il aura plus de charme et de saveur qu'une prétentieuse fanfare de cuivres stridents, ronflants et discordants! Pourvu qu'avec cela les entrepreneurs de réjouissances

n'amènent pas au village trop de merveilles ou de monstruosités alléchantes; que d'ignobles refrains de café-concert ne flottent pas dans l'air, là où doit régner une loyale odeur de friture; que l'on n'aille pas trop souvent au cabaret; que ce soit, du moins, pour s'y rafraîchir et non pour s'y abrutir....

Mais il est temps d'interrompre la série de mes souhaits ambitieux.

C'est le vieux tambour du village qui parle dans ma chansonnette. Il appelle à la danse garçons et filles, se promettant bien qu'on lui offrira quelques rasades, ainsi qu'à son cher ami le violoneux.

Dans une chanson les événements marchent vite. Celle-ci commence à l'aube et s'achève lorsque la fête bat son plein.

M. B.

XXXI

La Saint-Jean.

Nous sommes plus païens que nous ne le pensons, et il n'y a pas lieu de nous en affliger, puisque le paganisme bien compris est le culte de la Nature.

Les feux de joie allumés le jour de la Saint-Jean sont, paraît-il, d'origine païenne. Ils furent un acte d'adoration envers le soleil. C'est pourquoi on les allume au plus long jour de l'année.

Pythagore affirmait que les mondes, en décrivant leurs courbes dans l'espace, produisent des sons merveilleux. Mais, comme leur musique n'a pas d'interruptions et de reprises, nous ne la percevons point à cause de sa continuité même. Ou peut-être nos sens imparfaits sont-ils inaptes à démêler cette lointaine et divine harmonie....

Consolons-nous en regardant l'univers danser.

Les astronomes décrivent de façon précise les savantes évolutions des astres; mais le plus ignorant peut s'en faire quelque idée en élevant ses yeux vers la voûte céleste. Les manœuvres des planètes, traversant l'une après l'autre divers groupes d'étoiles, ont un attrait particulier. Puisqu'elles mènent une ronde infatigable autour du soleil, imitons-les le jour de la Saint-Jean. La main dans la main, tournons autour de la flamme joyeuse.

L'été vient réjouir la terre. Ici, la moisson achève de grandir; là, elle mûrit à vue d'œil. Tout rit dans la clarté, les êtres et les choses, les fleurs de la lande et

la mer fleurie d'écume. Viennent l'ombre et la fraîcheur du soir! les feux de joie s'allumeront de toutes parts, projetant au loin le reflet fantastique des danseurs.

Il serait dommage de laisser tomber en désuétude cette jolie fête, d'une si vénérable antiquité; d'autant que, s'il faut en croire la chanson, les mains, en se nouant autour des flammes, nouent parfois aussi des épousailles.

M. B.

XXXII

Les Joutes.

La mélodie sur laquelle j'ai adapté les paroles des *Joutes* est empruntée à une chanson de bateliers. Le programme demandait, ici, une barcarolle. J'étais fort embarrassé pour trouver un sujet plus précis, lorsque je pensai aux joutes, dont j'avais eu naguère le spectacle à Cette.

Il me parut bon de faire une place aux exercices physiques, dont on nous a beaucoup parlé durant ces dernières années. Ils sont une chose excellente lorsqu'on en use avec discrétion et qu'on ne commet pas, pour briller dans les concours, la funeste erreur de surmener quelques « forts en thème » de la balle et de la course, en négligeant le commun des mortels.

Les joutes aquatiques, fort goûtées en diverses régions de France, exigent, de la part des champions, une assiette solide, de l'adresse et du sang-froid. Ce n'est point un exercice brutal. Le spectacle en est beau; il plaît aux petits comme aux grands.

Tous mes lecteurs n'en ayant peut-être pas vu, je décrirai brièvement celles qui m'ont charmé à Cette.

On est au jour de la Saint-Louis, en plein mois d'août, et les joutes ont lieu sur le canal, parmi un grand concours de peuple. La moitié des spectateurs sont assis à l'ombre, tandis que, sur l'autre quai, on rissole au soleil. Ah! quel soleil! Il est bien du midi, celui-là. Turbulent, joyeux, excessif, il échauffe toutes

les cervelles, et la fête ne tarde pas à devenir assez tumultueuse. Elle reste, pourtant, aimable et charmante.

Les deux embarcations s'avancent à la rencontre l'une de l'autre et se frôlent presque au passage. Chacune est montée par une petite équipe de rameurs, tous vêtus de blanc, mais distingués par des rubans bleus ou rouges.

A l'avant de chaque bateau, un hautbois et un tambour exaltent le courage des combattants. L'air est toujours le même. C'est une mélodie en mineur, mais d'allure martiale. Le hautbois nasillard, si grêle qu'en soit le son, prend un accent héroïque en sonnant sa charge bizarre. Il est à souhaiter que l'on ne modifie point cette musique traditionnelle.

A l'arrière, le drapeau flotte au vent; un homme tient la barre; le jouteur est sur un carré de bois où l'on arrive par un petit escalier. Il attend la seconde favorable pour diriger sa lance contre le bouclier de son adversaire.

Les deux champions s'attaquent presque toujours au même instant. Le plus souvent un des deux, parfois l'un et l'autre, après avoir oscillé un moment, tombent dans le canal avec des culbutes fort divertissantes.

Un jouteur qui a triomphé de trois adversaires peut concourir pour le prix, à la fin de la journée, et ce sont les derniers assauts qui émeuvent le plus fortement les spectateurs. La moindre apparence de déloyauté soulève de bruyantes protestations. On siffle les ergoteurs qui ne veulent pas avoir été battus; on rit des maladroits; on acclame les vainqueurs.

Se tenir sans broncher sur le carré du jouteur est déjà difficile aux champions inexpérimentés. L'homme assis à la barre gouverne de façon que le jouteur de son parti puisse bien diriger sa lance et saisir l'instant propice. Pour cela il se rapproche parfois de l'autre bateau par de brusques coups de barre, dangereux au champion campé sur la plate-forme. A plus forte

raison le jouteur novice perdra-t-il l'équilibre au choc de son adversaire.

Lors des joutes cettoises auxquelles j'assistai, le prix fut gagné par un homme de cinquante ans au moins, un peu gros, mais plein de sang-froid et merveilleux d'aplomb. Les plus jeunes, les plus lestes, les plus robustes avaient fait le plongeon devant lui. Je crois entendre encore la foule acclamer le calme triomphateur, qui élevait et abaissait sa lance en signe de victoire.

M. B.

XXXIII

Les petits Vendangeurs.

Les cinq dernières chansons du Recueil ont un caractère de gaieté enfantine. Elles sont à la portée des plus jeunes intelligences, et il ne me paraît pas trop ambitieux de souhaiter qu'elles pénètrent même à l'école maternelle.

Cela ne veut pas dire que j'aie mesuré plus chichement la dose de poésie que j'avais à y mettre. J'en ai mis autant que j'ai pu dans ces chansonnettes ou rondes enfantines, et, pour cela, je me suis inspiré à diverses reprises de la poésie populaire.

De pensée très simple, mais capable de sentiment profond, cette poésie n'est jamais plus charmante que lorsqu'elle dit tout ce qui lui passe par la tête. Elle a une fantaisie ailée, pleine de grâce et d'imprévu; parfois, même, une apparence d'absurdité que j'ai la faiblesse de trouver délicieuse.

Je cite au hasard du souvenir :

Nous n'irons plus au bois : les lauriers sont coupés....

C'est le vent qui va frivolant....

M'est avis que je vole,
Colin,
Sur la maison d'Nicole....

La rose vermeille
Fleurit sur mes gants....

J'aim'rais mieux la mer sans poissons
Et les montagnes sans vallons,
Et le printemps sans violettes,
Que de manquer à ma brunette....

J'ai trois moulins
Dessus la mer jolie,
L'un qui moud l'or,
L'autre l'argenterie,
Et le troisième,
Les amours de ma mie....

J'en pourrais citer bien d'autres.

Les gens trop raisonnables ne se laissent pas charmer à si peu de frais. Je les admire... et je les plains, moi qui me sens ravi par les moindres caprices de la Muse populaire et enfantine. Il serait peu charitable de souhaiter que l'entrée du royaume céleste fût interdite à ces graves individus ; mais, si je parviens à m'y glisser moi-même, je voudrais que ce fût pour habiter une région très éloignée de celle où ils continueront à être inflexiblement raisonnables. Je n'ai d'ailleurs aucun motif de croire que les rondes soient défendues dans les fraîches vallées du Paradis.

Pour nous en tenir à la terre, elle abonde en choses qui ne signifient rien, qui ne prouvent rien, et qui sont d'autant plus charmantes : par exemple une rose. Tel refrain populaire est aussi dépourvu de sens que cette fleur divine et n'a pas moins de grâce et de parfum.

Je me rappelle avoir présenté la chanson des *Petits Vendangeurs* à des écoliers normands. Une précaution oratoire n'était pas superflue, puisque je me trouvais en pays de cidre et non de vin.

« Vous habitez, leur dis-je, un des plus beaux pays de France, une terre grasse et verte, et rien n'est plus délicieux à voir que ses pommiers fleuris. Je n'apprécie pas moins, soyez-en sûrs, les fruits qui succèdent aux fleurs et le cidre clair et frais que l'on tire de ces fruits. Mais on ne peut pas tout avoir. Si une vigne bien

exposée au soleil vous donne parfois d'excellents raisins, vous ne connaissez pas le vrai plaisir de la vendange. Je vous en parlerai tout de même. Vous n'avez rien à envier à personne; et, puisque le vin est une des richesses de la France, il faut que, d'un peu loin, vous vous y intéressiez. D'ailleurs, j'imagine que vous en avez bu sans faire la grimace, et que cela vous arrivera encore....

« Supposez donc, mes enfants, que nous sommes en pays de vignobles. Je suis votre oncle, ou, plutôt, votre cousin — mais, alors, un vieux cousin, — et, dès le point du jour, je viens vous chercher pour faire avec moi la vendange.

« Oh! il n'est pas question d'un travail bien sérieux et bien rude. Les vendangeurs, les vendangeuses feront le gros de la besogne; pour vous, il s'agit d'une cueillette libre et capricieuse. Je prévois que toutes les grappes ne tomberont pas dans les petits paniers.

« Tout a été bien convenu hier au soir, et me voici devant la maisonnette où habitent mes gentils cousins. « Dormez-vous encore, petits paresseux? » et je frappe dans mes mains. Il faut profiter de la fraîcheur matinale. La journée s'annonce très belle, et le soleil est encore vigoureux à la fin de septembre.

« Mais, se promettant un grand plaisir de la vendange, les enfants ont sauté du lit avant l'aube. J'entre. Je les trouve tous les quatre à la cuisine, la serviette sous le menton, quelque peu barbouillés de soupe et faisant un tintamarre de bols et de cuillers. Ils achèvent en hâte; nous voilà partis.

« Chacun a sous le bras un petit panier où il mettra sa cueillette; il tient des ciseaux pour couper les grappes. On arrive au coteau planté de vignes. Elles sont toutes chargées de raisins d'un bleu sombre ou dorés par le soleil. Des grappes moins appétissantes se cachent sous les feuilles.

« On se met à l'œuvre, et les ceps sont lestement dépouillés. La grive regarde cela avec indignation.

C'est qu'elle est très friande de raisin; il paraît même qu'elle en abuse parfois. Alors le jus de la grappe lui porte à la tête, et elle vole en zigzag. Jugez de son désappointement lorsqu'elle voit disparaître tous ces beaux fruits dont elle comptait se régaler. Comme elle entend des chansons et des cris joyeux, elle se dit : « Ces pillards doivent être des « oiseaux. Mais je n'en ai jamais vu de si peu gênés! »

« Sans attacher d'importance aux remarques de la grive, on avance à travers les ceps. Les garçons travaillent en jacassant. La fillette, plus jeune, fait l'école buissonnière. Sa petite tête de mésange apparaît ou disparaît derrière les vignes, tandis que nos trois pinsons bavardent un peu plus loin.

« Tout à coup, me retournant, je la vois qui croque une grappe de raisin noir, bien mûre, et dont les grains ont cette teinte veloutée et délicate que l'on nomme la « fleur ». Vous pensez bien que je fais la grosse voix. « Ah! ah! je t'y prends, gourmande! » Elle baisse alors son petit nez avec un air de repentir si comique et si gentil que j'éclate de rire. « Va, lui dis-je, tu n'as « pas besoin de te cacher. Le raisin mûr ne fait jamais « de mal; et, les jours de vendange, on ne gronde pas « les enfants! »

M. B.

XXXIV

Le Réveillon.

Voici maintenant une gaie chanson d'hiver. Une plainte de mendiants nous a rappelé qu'en un temps de fêtes intimes et cordiales, tandis que les bûches flambent joyeusement dans nos cheminées, beaucoup de nos semblables grelottent de froid dans l'ombre et convoitent les miettes de nos repas. La part a donc été faite aux graves pensées, aux pensées charitables. Maintenant, permettons à nos enfants de s'amuser un peu, et même beaucoup, s'il est possible.

Le jour de Noël vient de commencer. On rentre de l'église, on a très faim, on regarde avec joie la table lumineuse et bien servie. Il y a de la poésie en toute chose. Il y en a même, j'ose le dire, dans ce qu'on appelle familièrement la « mangeaille », pourvu qu'il s'y mêle un cordial entrain et une grâce hospitalière. Une chose exalte surtout la gaieté des enfants c'est la vision des jouets qu'ils trouveront, au réveil, dans leurs petits souliers. La mystérieuse façon dont ces cadeaux leur seront offerts en rehausse le prix infiniment.

C'est par expérience que j'en parle. Oh! j'aurais bien voulu l'apercevoir, ce petit Noël qui m'apportait toujours de belles choses! Chaque année, je me promettais bien de faire un suprême effort pour rester éveillé jusqu'à minuit. Je n'ai jamais pu; jamais je n'ai vu Noël. Mais je ne l'en aimais pas moins. « Qu'il est bon, pensais-je, l'ami qui vient du ciel, tout chargé de

jouets, afin de les distribuer à tous les petits enfants de la terre! » J'étais attendri, surtout, à la pensée qu'il descendait par la cheminée, comme un simple ramoneur. Et, grâce à une singulière association de sentiments, j'aimais bien les petits ramoneurs aussi. Aujourd'hui encore je les trouve charmants, avec leur frimousse toute barbouillée de suie.

Le moindre objet de bois ou de carton me paraissait plus beau, trouvé dans la cheminée au matin de Noël, que les jouets les plus compliqués et les plus somptueux. Une orange donnée par Noël, si aigre qu'elle fût, était pour moi une merveille. Ne venait-elle pas des arbres du Paradis?

Une fois, je trouvai dans mon soulier, à côté d'objets plus séduisants, un joli paquet de verges. Ce n'était qu'un paternel avertissement, et non une sérieuse menace; mais je fus convaincu d'avance que ces verges-là ne feraient jamais de mal à personne. Et j'admirai avec quelle grâce le cher petit Noël me les offrait, élégamment liées par une faveur de soie rose.

M. B.

XXXV

Que voulez-vous, la Belle?

C'est surtout dans les trois chansons dont il me reste à dire un mot que l'inspiration populaire est sensible. La première est dédiée à mesdemoiselles les petites filles. bien que je n'interdise pas aux garçons de la chanter, si cela leur fait plaisir.

La belle dont il est question ici, et que vous pouvez vous figurer comme étant de la plus extrême jeunesse, est une personne assez exigeante. On lui offre un petit bouquet : elle en demande un gros. Et ainsi de suite. Elle a même l'audace de souhaiter un mari qui lui plaise.

Quelques-uns s'imaginent qu'ils empêcheront les petites filles de jouer à la mariée. C'est une profonde erreur. Je ne vois pas, au reste, ce qu'il y a de condamnable dans le mariage, pour que l'on en parle mystérieusement. Nos petites filles, après tout, ont des papas; et qu'est-ce que leurs papas, sinon les maris de leurs mamans?

Peut-être devrais-je faire observer que ma petite amie formule son vœu avec modestie et politesse :

> Plutôt joli que laid,
> Mesdames, s'il vous plaît.

Mais il me paraît superflu de la disculper. La bonne humeur excuse bien des choses; et il s'agit avant tout de danser sur l'herbe (s'il y en a) en se tenant par la main : grave occupation à laquelle dame Pédagogie peut songer avec un sourire de grand'mère, mais sans en méconnaître l'importance capitale. Il faut que les enfants s'amusent.

M. B.

XXXVI

L'Âne et le Loup.

J'ai imité dans ce petit poème une sorte de fable populaire, que l'on chante dans nos provinces de l'Ouest. Elle pourrait s'appeler la Revanche de l'Âne. Revanche qui me réjouit!

D'abord, j'aime beaucoup les ânes. J'ai passé en leur compagnie des heures délicieuses, trottant par la campagne normande ou, à marée basse, sur les vastes plages de sable. Un des êtres que j'ai le plus chéris était un grand âne sur lequel je hissais fièrement ma petite personne. Il se nommait Brin d'amour. Une vingtaine d'années plus tard, j'avais transmis ma passion pour les ânes à une fillette et à un garçonnet en qui revivait alors ma lointaine enfance. Nous habitions la campagne auprès d'Alger. Moyennant quatre belles pièces de cent sous, j'achetai un jeune bourriquet à l'œil vif et doux, au poil brun tout luisant de santé, gourmand comme une chatte et friand surtout de peaux de mandarines; par-dessus le marché, d'humeur quelque peu facétieuse. Il vagabondait avec délices parmi les prés, et on ne le faisait pas rentrer au logis sans quelques formules de politesse. Je le vois encore cheminant sur le boulevard de Mustapha. Chacun des enfants l'enfourchait tour à tour; l'autre le tenait par la bride, lui contant des histoires. Mustapha était précisément le nom de cet âne. « Tu vois, disait le frère ou la sœur, tu vois, mon petit Mustapha, nous sommes en ce moment sur ton boulevard.... » Et Mustapha, ravi, dodelinait des oreilles.

Ensuite, l'âne est laborieux, humble, patient et doux, bien que parfois un peu têtu. On dirait plus poliment qu'il a du caractère. Il rend une infinité de services au pauvre monde. Aussi l'inventeur de notre histoire (c'était, n'en doutez pas, un paysan) laisse-t-il éclater sa joie du bon tour que l'âne a joué au loup.

Cette brave créature, enfin, est pleine d'une malicieuse philosophie. La réputation de bêtise qui lui a été faite prouve simplement la bêtise humaine, ou, du moins, la légèreté de nos assertions. L'âne accepte un travail raisonnable et le fait avec conscience; il cherchera toujours des biais pour se dérober à ce qui lui paraît excessif. Avec quelle bonhomie il s'en va racler contre les murs la jambe d'un cavalier peu aimable! Pour apprécier les ressources de son esprit, il suffit de le voir un jour de pluie, en rase campagne, lorsque sa longe le retient sous l'averse. La tête basse, les oreilles inclinées, la queue entre les jambes, les sabots de derrière exactement placés contre ceux de devant, il ne laisse mouiller que la croix de son échine. Jamais un homme ne saurait s'abriter ainsi.

Il est donc irritant d'entendre toujours raconter des histoires où l'âne a été victime de sa prétendue sottise. Mais rien n'est perdu pour le sage. C'est ainsi que l'âne de notre histoire a médité les fables de La Fontaine.

Face à face avec un loup terrible, qui veut le dévorer, il se rappelle fort à propos :

> .... Vous leur fîtes, seigneur,
> En les croquant, beaucoup d'honneur,

ce qui va lui permettre de se tirer d'affaire. Il suffit de chatouiller la niaise vanité du loup. « Me dévorer, messire? Ah! quel honneur pour moi! Mais je suis un peu maigre. Vous trouverez bien mieux à la ferme.... »

Goinfre et bouffi d'orgueil, le loup est perdu.

La Fontaine engageait ses lecteurs à répondre parfois en Normands. Il me semble que notre âne a profité du conseil. Peut-être même certaine allusion au « cidre vieux » laisse-t-elle deviner sur quel terroir Martin a brouté la malice avec l'herbe des prés.

Une chose me tracasse un peu : c'est que la mort du loup fait plaisir. Oh! je sais qu'il est vaniteux et glouton. J'ai même donné à entendre qu'il était féroce pour le plaisir de l'être. « File comme le vent, dit-il à sa monture, ou je t'écorche. » Mais, après tout, bien des hommes sont pires que lui, et je ne voudrais pas qu'on les éventrât. La nature a fait du loup un carnassier : il faut bien qu'il vive de chair.

Seulement (voilà mon excuse) pour une raison du même genre nos paysans ont le droit de l'accueillir à coups de fourches. Il faut se défendre et protéger les troupeaux. Peut-on même ne pas être joyeux, quand on s'est délivré d'un ennemi redoutable?

Du moins, pas de cruautés inutiles, fût-ce envers les bêtes les plus malfaisantes! J'ai spécifié que le loup fut « vite éventré ». C'est pour cela que j'ai la conscience à peu près en repos.

Malgré tout, j'en reviendrai toujours au rêve, si naïf et si profond, du prophète qui a vu, dans le merveilleux jardin de l'Avenir, un petit enfant jouer sans péril avec une vipère et la brebis couchée en paix à côté du lion....

M. B.

XXXVII

Les Noces du Papillon.

C'est encore à la tradition populaire que j'ai emprunté le sujet de ma dernière chanson. Je connais deux variantes du même thème. L'une est vendéenne; l'autre, provençale.

Que Dieu me préserve de parler sans amour des chansons populaires de la Vendée! Il n'en est pas que je goûte davantage, que j'aie étudiées de plus près, avec plus de plaisir et de profit. Mais le Poitou, la Saintonge et l'Aunis m'accorderont que, dans ce cas particulier, la version provençale est la meilleure.

Les amis du Papillon se sont mis en tête de le marier. Il n'a rien pour subvenir aux frais de la noce. « Qu'à cela ne tienne! dit le chien; j'irai chercher un lièvre dans les champs. » Le renard offre d'aller querir des poules. Le moineau apportera du froment. Le lapin cueillera la salade. Le corbeau tirera le vin blanc à la cave.

Telle est la version vendéenne, joviale et pleine de fantaisie. Mais, franchement, cette histoire ne vous semble-t-elle pas un peu invraisemblable?

« Ah! s'écriera plus d'un lecteur, vous nous la baillez belle! Ni la poésie ni le bon sens n'exigent que l'on mette de la vraisemblance dans un conte de cette espèce. »

Pardonnez-moi. La plus libre fantaisie ne peut se passer d'une logique secrète. Il n'y a point d'art sans vérité. Toutes les parties d'un sujet doivent être liées par une harmonie qui le fait accepter comme chose naturelle.

Ce qui nous tient au cœur, c'est la vie humaine; et

personne de nous ne sera choqué en la retrouvant sous les symboles les plus imprévus, sous les plus ingénieux déguisements. Je marie un papillon, je le fais parler, je lui prête des sentiments délicats : rien de tout cela ne soulève la moindre objection. Mais que l'on serve à ce petit être charmant, toujours en visite chez les fleurs, un rôti de lièvre, des poulets à la broche et une bouteille de vin blanc, ceci me met en défiance. Votre histoire perd la plus grande partie de son intérêt, car il n'y en a point sans un air de vraisemblance; et je ne puis me résoudre à imaginer un papillon attablé sur l'herbe avec un chien, un renard, un goret, un héron, ou même avec un moineau.

Supposez maintenant que la chose ait lieu entre insectes, auxquels est venu s'adjoindre un mollusque, hôte familier de nos jardins. Le limaçon, touché par le dénuement de son ami, lui offre sa coquille pour demeure nuptiale. La fourmi donne quelques grains de blé. L'abeille fournit le dessert. La cigale et le grillon se chargent de la musique. Le ver luisant brillera pour éclairer la fête....

Qu'en dites-vous? n'est-on pas à l'aise parmi ce petit peuple de l'herbe? et l'histoire ne devient-elle pas toute simple, naturelle, vraisemblable? Le papillon n'a plus rien à objecter. On le quitte avec la certitude que tout se passera le plus galamment du monde à ses noces.

Telle est bien la version provençale. Je l'ai suivie tout en cherchant à marquer d'un trait la physionomie de chaque personnage.

Le héros de ma chanson est un enfant gâté. S'il ne se rend pas tout de suite au désir de ses amis, ce n'est point à cause de son indigence, ni même par terreur du mariage. C'est pour le plaisir de se faire un peu prier. Mais il le confesse de bonne grâce, et l'ingénuité de cet aveu doit lui être comptée. Il est d'ailleurs bien reconnaissant de tous les cadeaux qu'on lui offre pour le décider. Nous sommes en bonne compagnie, aimable, gaie, accueillante....

Ne croyez-vous pas que le spectacle de cette fraternité entre insectes puisse être d'un heureux exemple pour les petits bonshommes et les petites bonnes femmes de nos écoles maternelles?

J'ai terminé ma tâche, qui m'a été rendue plus légère par une amicale collaboration; et vous voici, chères Lectrices et chers Lecteurs, au bout de vos peines.

Vous connaissez maintenant, comme celui qui les a faites, toutes les petites chansons de ce Recueil. Mieux que lui vous êtes à même d'apprécier les menus services qu'elles pourront vous rendre au cours de votre enseignement.

Il me siérait mal d'être ambitieux pour elles. Le moyen d'action que je vous apporte est, je l'avoue, bien humble et bien précaire. Laissez-moi pourtant vous citer quelques mots d'un homme qui voit de très haut les choses de l'école, parce que c'est un esprit éminent, et de très près, parce qu'il en a l'obligation particulière : « *On dit souvent*, m'écrivait-il, *qu'en France tout finit par des chansons. C'est par des chansons, mais d'une autre espèce, que tout devrait y commencer.* » La formule est bonne à retenir, pourvu que l'on fasse la distinction nécessaire : car il s'agit pour nous de poésie éducatrice, et non de spirituel persiflage.

« Tout commencer par des chansons! » Il est des gens que la hardiesse du conseil étonnera. Qu'est-ce qu'une chanson? Presque rien ; un souffle; une chose bien légère.... Oui ; mais sa légèreté même est une force pour elle. Tous les chemins du ciel lui sont ouverts, et elle y voyage librement. Supposez-la chargée, comme l'abeille, de la féconde poussière des fleurs : elle s'en ira bien loin, par les bois et les prairies; dans les vallons les plus ignorés elle visitera de petites âmes fraîches, et elle y déposera un germe de vie avant de reprendre son vol.

M. B.

CONSEILS PRATIQUES

Mon collaborateur musical, M. Tiersot, a donné, dans le Recueil, les indications essentielles pour l'exécution des mélodies; les chants en parties en contiennent de plus détaillées. Plus que toute autre personne, M. Tiersot avait compétence et qualité pour donner ces indications. Mais il m'a semblé qu'un supplément de Conseils pratiques, *trop minutieux pour accompagner le texte musical, ne serait pas inutile à beaucoup d'instituteurs et d'institutrices. Avec la bienveillante autorisation de M. Tiersot, j'ai donc rédigé et j'offre au lecteur ces conseils.*

Je les divise en Indications générales *sur la façon dont le chant me paraît devoir être compris, enseigné, exécuté à l'École; et en* Indications particulières *sur l'interprétation qu'il convient de donner à tous les morceaux de notre Recueil.*

Entre ces deux séries d'indications, j'ai placé quelques mots sur la Mélodie populaire.

Les Indications générales *sembleront plus ou moins judicieuses. Ce qui pourra leur donner quelque prix, c'est que j'ai eu l'occasion de faire bien des observations et bien des tentatives.*

On admettra plus facilement que j'aie qualité pour donner des Indications particulières *sur l'interprétation à donner aux chants du Recueil. Mais je n'aimerais pas que l'on me prît toujours à la lettre. Je voudrais que l'on méditât le conseil attentivement, et qu'ensuite on en tînt compte dans la mesure où on le jugerait bon. Il se peut, du reste, que plusieurs interprétations d'un même passage soient également justifiables. Enfin, rien ne suppléera jamais à l'initiative personnelle.*

M. B.

INDICATIONS GÉNÉRALES

I. — Étude des paroles.

J'ai une foi profonde en la puissance éducatrice du chant; mais je suis bien certain que cette puissance resterait inactive si la poésie n'était là pour préciser le sens de la musique. Elle doit prêter à la mélodie sa clarté supérieure, comme la mélodie, en retour, la rendra plus émouvante.

Il importe que les paroles soient bien comprises par les enfants. Un texte a beau être fort simple, encore faut-il le leur expliquer et s'assurer par des interrogations qu'ils en saisissent à peu près la portée. En somme, *le poème doit être l'objet d'une leçon, comme s'il s'agissait d'un morceau de récitation ordinaire.*

Cependant il pourra être préférable de faire *très courte* la leçon préliminaire et d'ajouter de nouvelles explications lorsque le chant aura été appris et bien exécuté. L'émotion ressentie rendra les enfants plus accessibles à un sérieux commentaire de la chanson.

Comme l'étude de la mélodie la plus simple exigera de l'attention, *il est indispensable de faire apprendre par cœur les paroles* avant de passer à cette étude. On ne surmonte pas d'un coup plusieurs difficultés d'espèces différentes.

Il ne suffit pas de savoir le texte sans faute : *il faut encore le réciter avec intelligence et avec sentiment.* Lorsque les enfants seront en état de le faire, on abordera l'étude de la mélodie. Si les paroles n'ont pas été comprises et senties, au moins en ce qu'elles ont d'essentiel, on n'obtiendra jamais une exécution expressive du chant. Or un chant sans expression ne signifie rien et ne peut avoir aucune valeur éducatrice.

Il importe aussi de prononcer très nettement, avec le souci de faire bien comprendre les paroles. Faites les liaisons, et ne respirez jamais au milieu d'un mot ou entre deux mots liés par le sens. On peut, en général, respirer à la fin de chaque vers.

II. — Le professeur de chant.

De ce qui vient d'être dit il résulte qu'un professeur de chant, même excellent musicien, aura difficilement *toutes* les qualités requises pour bien préparer l'étude d'un chant scolaire. Il serait parfaitement injuste de lui en faire un reproche. Le professeur peut avoir beaucoup de goût et de sens poétique, une finesse d'artiste qui le rend sensible à toute beauté; mais on ne saurait exiger qu'il fasse une leçon de morale, d'histoire ou de littérature.

Je souhaite donc que, dans les grandes écoles où il y a un professeur spécial de musique, le directeur ou la directrice apporte à l'étude du chant une attention particulière. Il ne faudrait pas oublier que l'expression *musicale* à donner à un chant doit être toujours étroitement liée à l'expression *poétique*.

III. — L'instituteur.

Dans les écoles où c'est l'instituteur qui enseigne le chant, il serait impardonnable d'en négliger la préparation morale et littéraire. Mais il n'aura pas toujours, en ce qui regarde la musique, les connaissances nécessaires pour enseigner exactement le chant le plus simple.

Il faut le dire franchement : le plus grand nombre des instituteurs ne possèdent pas la technique, pourtant très élémentaire, qui leur serait indispensable. Ce n'est point de leur faute, et je n'incrimine pas non plus l'enseignement musical des écoles normales. Mais les élèves y arrivent si peu préparés à recevoir cet enseignement; ils sont, en outre, tellement accablés par le souci de leurs examens, qu'ils sortent de l'école sans être capables, sauf exceptions assez rares, de bien enseigner le chant à leur tour.

IV. — Difficulté de la situation.

Nous voilà pris dans un cercle vicieux. Pour que le chant fût un jour bien enseigné à l'école primaire, il faudrait d'abord que les futurs instituteurs, âgés de douze à treize ans, en sortissent capables de chanter, d'une façon correcte et expressive, quelques morceaux faciles[1]; ensuite, qu'ils apprissent un peu plus de musique avant leur admission à l'école normale. Alors on pourrait achever leur éducation musicale pendant les trois années réglementaires. Mais la plupart d'entre eux arrivent à l'école normale sans connaître leurs notes.

Comment sortir de là?

V. — Ce qu'on peut faire à l'école primaire.

Pour améliorer l'enseignement du chant il faut agir tout ensemble à l'école primaire et à l'école normale.

A l'école primaire les moyens d'action ne manquent pas; mais il importe de ne pas nous en exagérer la puissance. Les circulaires ministérielles, les recommandations des inspecteurs, les félicitations et les récompenses officielles, *des concours de chant entre écoles voisines*, *quelques prix offerts par des personnes amies de l'enseignement* : tout cela peut attirer l'attention des instituteurs, les encourager à bien faire, les stimuler à faire mieux. Mais que répondre à ceux qui vous disent : « Je suis incapable d'enseigner le chant »?

Le terrible brevet supérieur, cauchemar des normaliens et des normaliennes, ne comprend aucune épreuve de chant[2]. C'est donc une chose qu'il a été possible de négliger. Plus d'un et plus d'une accuse aussi son inaptitude. Mais, pour ceci, je suis fort sceptique. Les créatures

1. Il est bien malaisé de chanter correctement si l'on n'a pas quelques notions de solfège.

2. Je souhaite vivement que cette omission soit réparée. Puisque l'on interroge les candidats sur tant de choses, il me paraît navrant que le chant, seul, soit tenu pour sans valeur à un examen dont l'importance est extrême pour nos futurs instituteurs.

humaines entièrement dénuées de sens musical sont, Dieu merci, en nombre infime.

Quoi qu'il en soit, l'instituteur ou l'institutrice, une fois en fonction, a une peine infinie à se donner des connaissances musicales. J'en sais qui font d'héroïques efforts pour réparer le temps perdu à l'école normale, par leur faute ou par celle d'autrui. Je les admire. Mais il serait peu sage de compter sur l'exception.

VI. — Ce qu'on peut faire à l'école normale.

C'est à l'école normale, surtout, qu'il importe d'agir. A défaut de sanction officielle, on peut *multiplier les encouragements à l'étude du chant et s'attacher à en faire comprendre aux élèves l'importance éducatrice*. Rien ne les convaincra plus sûrement que des exécutions irréprochables, faites par eux et émouvantes pour eux, précédant ou suivant des leçons sur les sujets mêmes des chants, ou amenées par des circonstances particulières, ou placées aux heures les plus favorables de la journée (matin ou soir).

Je me hâte d'ajouter que tout ceci est, en général, admirablement compris par les directeurs et plus encore peut-être par les directrices d'écoles normales. Les voix des jeunes filles sont, du reste, plus agréables que celles des jeunes hommes entre seize et vingt ans, et leur sensibilité naturelle les rend plus aptes à goûter les émotions de la musique. Mais il y a quelques écoles d'instituteurs où l'on chante beaucoup mieux qu'à l'école d'institutrices du même département. Cela montre combien sont fortes les influences individuelles.

On ne saurait trop encourager les jeunes hommes à chanter. Ils en ont besoin plus encore que les jeunes filles, en raison même de leur moindre sensibilité; et il n'y a pas, avec eux, à craindre l'excès dans les émotions de ce genre. Pour les uns comme pour les autres, en dehors même de toute considération professionnelle, le goût du chant sera un immense bienfait. Ils lui devront de précieux instants d'élévation ou de recueillement; de nobles plaisirs, un repos de l'esprit, une gaieté honnête; ils lui devront, surtout, la joie d'une chose faite avec cœur, parce qu'on l'aime, et *avec un entier désintéressement*....

Je reviens à mon sujet en remarquant que là même où le chant est entré dans les mœurs de l'école, les élèves, à la fin de leur troisième année, sont en général peu capables de bien chanter seuls et, à plus forte raison, de faire exécuter sans faute et avec goût un chant scolaire. A quoi cela tient-il?

On chante sous la direction d'un professeur. C'est, par exemple, un artiste, qui communique sa flamme aux exécutants, qui les guide et les entraîne, qui les soutient parfois au piano, qui prévient ou qui dissimule ainsi bien des erreurs ou des hésitations. D'autres fois, un maître ou une maîtresse interne, ou des élèves ayant de l'aptitude, dirigent le chœur. On est habitué à chanter ensemble; il y a de solides chefs d'attaque; le reste suit le mouvement. Mais prenez à part chacun des exécutants : mettez-le en demeure de chanter seul; confiez-lui des enfants pour leur apprendre une chanson.... Bien peu sauront se tirer d'affaire. Qu'enseigneront-ils en fait de chant, une fois instituteurs ou institutrices?

Il faut donc aviser. Dans certaines écoles normales le solfège est très bien enseigné, mais on y chante peu, sans expression et sans goût. Cela se produit quand le professeur (externe) est un vivant métronome, consciencieux, fort sur sa partie, incapable de communiquer des émotions qu'il ne ressent pas. Un tel professeur rend, malgré tout, de précieux services. Il faudrait le garder avec soin, tout en lui adjoignant, de manière officieuse, un professeur interne pour tirer partie des notions inculquées aux élèves, les faire chanter en dehors de la classe, les diriger avec plus de goût, obtenir une exécution plus expressive.

Ailleurs le solfège est trop négligé. Si le professeur est un artiste que le solfège ennuie (cela n'est pas sans exemple), il appartient au directeur ou à la directrice d'exiger un enseignement plus exact. Peut-être faudra-t-il recourir au dévouement des professeurs internes, mais sans commettre la faute de renoncer aux services d'un artiste qui serait trop difficile à remplacer. Si pourtant un professeur de lettres ou de sciences est chargé officiellement d'enseigner la musique, et que sa compétence, malgré le diplôme obtenu, ne soit pas tout à fait suffisante, on pourra sans aucun doute attendre de son zèle

qu'il achève de s'instruire, et de son expérience qu'il enseigne avec méthode les rudiments de l'art.

De toute façon, *il faut que le solfège soit très bien enseigné à l'école normale.* Des enfants peuvent, à la rigueur, s'en passer et retenir les airs par audition, bien que l'usage de la méthode chiffrée permette de leur donner sans peine quelques notions musicales. Mais l'instituteur, lui, ne doit jamais enseigner par routine. Il faut qu'il puisse déchiffrer exactement une mélodie et relever les moindres fautes commises par les enfants.

Il ne suffit pas de porter une grande attention à l'enseignement du solfège. *Il faut encore habituer les élèves à chanter seuls et à bien chanter de cette manière.* On leur fera aisément comprendre qu'il ne s'agit pas de virtuosité. Pourtant quelques exercices destinés à rendre la voix plus souple et plus agréable ne seront pas inutiles.

Il y aurait, je crois, grand avantage à soumettre individuellement les élèves à des épreuves de chant qui permettraient de bien voir ce qu'ils savent, et dont la préparation, commencée longtemps à l'avance, les amènerait à examiner les choses de plus près [1].

Enfin, *il conviendrait d'attribuer plus d'importance qu'on ne le fait d'ordinaire à l'enseignement du chant par les élèves à l'école annexe.* Ils ont besoin d'être dirigés, soutenus, encouragés dans ce difficile enseignement. L'intérêt en est décisif. Les résultats qu'ils y auront obtenus fourniront le meilleur moyen d'apprécier leur mérite musical. Car il nous faut des maîtres et non pas des chanteurs.

Que l'on ne m'accuse pas de souhaiter des expériences préjudiciables à l'instruction des enfants. Il me paraît nécessaire qu'un élève-maître ou une élève-maîtresse ait donné des preuves sérieuses de savoir musical et de goût, avant qu'on lui confie un groupe d'enfants à faire chanter.

1. Je ne peux indiquer ici, en détail, la façon dont je comprends ces épreuves, qu'il m'a été possible de faire dans une dizaine d'écoles normales, avec des améliorations successives, dues à l'expérience. Les personnes qui y assistaient ont pu en apprécier les résultats; mais il y a beaucoup plus à en attendre, lorsqu'elles seront devenues habituelles. Je me ferais un devoir de soumettre un projet concernant ces épreuves aux autorités scolaires qui voudraient bien m'écrire à ce sujet.

En ce qui concerne l'art si difficile de conduire les voix, les élèves des écoles normales peuvent s'y exercer en dirigeant tour à tour une division de leurs camarades, d'abord en la présence du professeur, puis en son absence, lorsqu'ils y ont été spécialement autorisés.

On exécute souvent des chants simples à plusieurs parties, dans les écoles normales, et c'est une chose excellente : mais *à la condition que tout le monde sache par cœur la mélodie.* J'en donnerai deux raisons. D'abord il faut qu'elle reste dans toutes les mémoires, étant la partie essentielle du chant, et la seule qui, la plupart du temps, pourra être enseignée à l'école primaire. Ensuite l'exécution sera bien meilleure si les deuxième et troisième parties, tout en chantant, savent écouter la première, qu'il importe de faire valoir. Pour bien l'écouter il faut la bien connaître.

Outre un certain nombre de chants simples, que les élèves retiendront et pourront bientôt enseigner dans leurs écoles, il me paraît on ne peut plus judicieux de leur faire étudier des morceaux plus étendus et d'une forme plus savante, pour leur montrer, par quelques exemples, les ressources de la musique et la variété de ses effets. Mais il importe surtout que cette étude épure le goût au lieu de le gâter; et l'on ne saurait, ici, prendre trop de précautions.

Ce n'est un mystère pour personne que, sauf exceptions très rares, la musique d'orphéon, même très bien faite, n'est œuvre d'art que dans une certaine mesure et manque un peu de ce qu'il faut pour élever l'âme ou émouvoir le cœur.

Si l'on demande des chants aux opéras ou autres ouvrages de nos contemporains les plus connus, il est à craindre que l'on ne soit dupe de leur célébrité, peut-être éphémère, ou que, dans leurs œuvres souvent hâtives, on ne fasse un choix très discutable : d'autant plus que ce choix sera fort restreint par l'impossibilité absolue d'exécuter à l'école normale la plupart de leurs ouvrages.

Que faut-il donc faire? Suivre la méthode qui, seule, a paru rationnelle en littérature et qui, seule, l'est en musique : former le goût par la connaissance des plus belles œuvres, des œuvres classiques, empruntées aux grands compositeurs de toutes les époques. Il ne s'agit pas de

sacrifier les modernes aux anciens, pas plus que l'on ne marchande à Lamartine ou à Victor Hugo une place à côté de Corneille et de Racine. Il faut seulement se montrer circonspect en ce qui regarde les contemporains, si difficiles à bien juger, et puiser largement dans ce répertoire de chefs-d'œuvre qui s'est formé par une sélection de trois ou quatre siècles.

Il ne s'agit ici que de musique vocale : c'est presque toujours, dans l'œuvre des maîtres, la partie la plus accessible à tous. Un choix sensé écartera, du reste, les pages dont l'exécution serait trop laborieuse ou celles qui, pour être bien comprises, exigeraient une longue éducation musicale.

Plusieurs difficultés se présentent. Sauf dans la musique d'orphéon, très peu de chœurs sont écrits pour voix égales et, par suite, exécutables par des jeunes gens ou des jeunes filles exclusivement. Il faut donc en découvrir qui conviennent à des voix égales, ou, si l'on choisit d'autres morceaux, en faire d'habiles et respectueuses transcriptions. Ensuite un choix sagace d'œuvres classiques, prises à la fois parmi les plus belles et les plus simples, exige peut-être une érudition, un goût et un tact que l'on ne saurait attendre de tous les professeurs de chant.

Il y a une réponse décisive à ces objections : c'est l'admirable Recueil, en deux volumes, que M. Bourgault-Ducoudray a composé pour l'école normale de Fontenay. On y trouvera de sublimes pages de Palestrina, de Hændel, de Rameau, de Mozart, de Gluck, de Méhul, de Berlioz.... Quelques-unes conviennent particulièrement à des jeunes filles; mais un très grand nombre pourront être exécutées, avec le même succès et le même fruit, dans les écoles normales des deux sexes.

Je ne veux pas dire que le Recueil de M. Bourgault-Ducoudray soit le seul guide possible et réponde à toutes les exigences; mais il peut rendre d'inestimables services. Je constate avec un profond chagrin que beaucoup d'écoles normales en font peu d'usage et que d'autres l'ignorent absolument. Nulle part on ne lui demande tout ce qu'il peut donner pour l'instruction des maîtres et des élèves.

VII. — On chante, malgré tout, à l'école primaire.

Quoiqu'il reste beaucoup à faire, il serait injuste de nier qu'il a été fait, dans nos écoles, beaucoup pour le chant. On y chante plus ou moins bien, mais enfin on y chante. L'enseignement secondaire est moins favorisé. Dans presque tous les collèges et lycées, au moins en ce qui concerne les garçons, de malheureux enfants, pour qui le chant est un besoin, sont condamnés par notre incurie à un silence lugubre, aux heures même où ils devraient s'apercevoir qu'ils ont une âme en commun. C'est une des misères de notre bourgeoisie que cette éducation d'où la musique est exclue, à moins qu'elle n'y soit traitée, suprême injure, comme un « art d'agrément ».

VIII. — Les grandes écoles sans professeurs spéciaux.

Dans plusieurs villes où j'ai visité les écoles primaires, le chant était assez bien enseigné dans une classe sur trois, passablement dans la seconde, médiocrement ou mal dans la troisième. *Ne devrait-on pas toujours utiliser les aptitudes naturelles, là où il n'y a point de professeurs spéciaux?*

IX. — Erreurs commises par les maîtres.

Je me permets d'offrir à tous les instituteurs quelques indications suggérées par l'expérience; mais je pense plus particulièrement à ceux qui, dans les villages, n'ayant pas d'adjoints, ne peuvent compter que sur eux-mêmes pour l'enseignement du chant.

Il va de soi que *le maître ne devra négliger aucun moyen de s'assurer qu'il a déchiffré le texte musical avec la plus parfaite exactitude.* S'il a des doutes au sujet de la façon dont il doit le chanter ou l'interpréter, il fera bien de se renseigner auprès d'une personne compétente ou d'un confrère plus musicien que lui. Les occasions où les instituteurs se réunissent ne sont pas si rares. Un instrument peut être aussi d'un secours précieux. Il suffirait de jouer

la mélodie, *avec un doigt*, sur un piano ou un harmonium, pour éviter certaines fautes extraordinaires que j'ai vu commettre. C'est par exemple une mélodie en *fa* naturel majeur, où le *si* bémol était obstinément transformé en *si* naturel. Ce sont parfois des fanfreluches bizarres ajoutées inconsciemment à la mélodie par l'instituteur, et répétées avec soin par les élèves. Ce sont, enfin, des fautes moins frappantes, mais graves cependant, qui portent ou bien sur les notes mêmes d'un air, ou bien sur leurs durées relatives.

X. — Importance du rythme.

Les fautes qui portent sur la durée ou valeur des notes sont, à mon avis, les plus fâcheuses. Une mélodie dont le rythme est altéré perd tout son caractère. Il importe donc de garder exactement à chaque note (blanche, noire, croche, *note pointée surtout*) la valeur qui lui a été attribuée. Dans les airs « bien rythmés », il faudra, en outre, marquer le temps fort avec énergie [1].

En jouant un air sur une table, avec les doigts, sachez le faire reconnaître par le rythme seul.

XI. — Usage des instruments.

Ils seront très utiles pour apprendre la mélodie aux enfants et pour soutenir les voix tandis qu'on l'étudiera. L'instituteur ne sera pas obligé ainsi de chanter sans cesse. Mais *il faut que l'instrument donne la note tout à fait juste et que le maître sache s'en servir, surtout s'il s'agit d'un instrument à cordes.*

Tous les instituteurs allemands jouent du violon. C'est un exemple pour nous ; mais il faut prendre garde que, depuis plusieurs siècles, la musique est dans les mœurs de l'Allemagne. Nous pouvons faire aussi bien que les Allemands, peut-être mieux, et à la française, sans imiter qui que ce soit. Mais sachons reconnaitre que notre éducation musicale est loin d'être achevée. Nous n'avons pas encore,

1. Les paroles du Recueil s'y prêteront toujours et *à tous les couplets.*

comme nos voisins, la musique dans le sang. C'est pourquoi je suis un peu inquiet lorsque je vois des élèves-maîtres armés de violons. Je ne voudrais pas les décourager. Mais l'instrument ne rendra de réels services à son possesseur que si, livré à lui-même, il s'en sert avec assez d'habileté, et surtout en homme dont l'oreille est *extrêmement juste.*

J'ai entendu un instituteur accompagner ses élèves sur la flûte. Cela m'a paru délicieux, peut-être parce que je pensais, je l'avoue, aux chœurs de la tragédie antique.

L'instrument le plus favorable pour soutenir les voix est l'harmonium. Mais il est souvent bien criard ou nasillard, enrhumé, plein de râles et parfois, hélas! bien faux; pire, alors, qu'un accordéon. Il est à craindre, aussi, que sa parenté avec la musique d'église ne porte maîtres et enfants à donner à tous les chants une allure trop lente, trop solennelle. Mais il pourra, malgré tout, rendre de grands services.

Je ne dis rien du piano, très commode, mais fort rare dans les écoles [1].

XII. — Faut-il accompagner le chant?

Quel que soit l'instrument adopté, il doit servir, avant tout, à faciliter les études et à ménager les forces de l'instituteur. Il faut pouvoir s'en passer. Pour une exécution soignée (qu'elle ait lieu au cours d'une fête ou pendant la classe) *le mieux sera presque toujours de faire chanter sans accompagnement.*

Si l'on tient à en avoir un, et si l'on dispose d'un piano ou d'un harmonium, il faudra se servir d'un accompagnement écrit, soit par l'auteur de la mélodie, soit, à son défaut, par un compositeur de talent [2].

Des voix d'enfants un peu assouplies par l'usage du chant et par les plus simples exercices (tels que la gamme, majeure et mineure) sont toujours agréables à entendre, lorsqu'elles chantent avec expression. La sonorité de l'in-

1. Les fanfares étant hors de mon sujet, j'observe, à leur égard, un silence prudent; mais je n'en pense pas moins.

2. M. Tiersot va donner une édition de notre Recueil avec un accompagnement pour chaque chanson (Hachette).

strument pourrait au contraire se marier assez mal avec le timbre des voix enfantines.

On est tenté de recourir à un accompagnement pour empêcher les voix de baisser peu à peu. Elles devraient être habituées à soutenir le son par elles-mêmes. Mais il arrive souvent qu'elles baissent malgré l'instrument, et il en résulte un désaccord sensible aux oreilles les moins musiciennes. Si l'on joue très fort pour éviter ce désastre, les voix sont couvertes par l'instrument, les paroles échappent à l'auditeur et l'effet est manqué.

XIII. — Le diapason.

Voilà, par exemple, un instrument qui ne sera jamais nuisible. Il importe de ne pas briser ou érailler la voix des enfants par des clameurs suraiguës. Il n'est guère meilleur de les habituer à chanter d'une façon caverneuse, au-dessous de leur registre naturel, sous prétexte de leur épargner toute fatigue. *Dans un Recueil bien fait, les tonalités sont choisies avec discernement : il faut les adopter à très peu de chose près.* L'écart possible me paraît être d'un demi-ton, ou, à la rigueur, d'un ton entier, selon les milieux et les circonstances.

XIV. — Le chant à plusieurs parties.

Parlons encore des voix, instruments délicats qu'il faut ménager. Pour faire chanter à trois parties, procédez avec soin au classement des voix en aiguës, moyennes et graves. Si l'on chante à deux parties, distribuez les voix intermédiaires, selon leurs tendances, entre les deux autres groupes. Évitez la simplification très fâcheuse qui consiste à confier toujours le dessus aux plus jeunes enfants. Dans un chant à trois parties, l'ensemble des voix peut embrasser une grande étendue; mais, si chacun chante dans son registre vrai, il n'y aura pas d'effort pénible.

Le chant à plusieurs parties plaît aux enfants et inspire au maître une fierté légitime, — quand les élèves en surmontent les difficultés. Mais *un chant à l'unisson*, *bien exécuté*, *sera toujours très supérieur au chant en parties*, *s'il n'est pas irréprochable.*

Le chant à trois parties, excellent pour les écoles normales, présente des difficultés trop grandes pour l'immense majorité des écoles primaires. De plus, il est rare que les enfants aient l'étendue de voix nécessaire à l'exécution de ce chant.

Je sais qu'avec une bonne direction, du temps et de la peine, on obtient des progrès merveilleux. Mais, tout en souhaitant que les études soient faites avec conscience et sans précipitation, je n'aime pas les chants préparés trop longuement en vue d'une solennité. Ou bien on en dégoûte les enfants, ou bien ils ne songent plus qu'à produire de l'effet. Si brillant que soit le résultat, l'action éducatrice du chant devient nulle.

N'abordez pas de nouvelles difficultés sans avoir maîtrisé les premières; consultez bien vos forces; accroissez-les petit à petit, et n'allez pas tout gâter en voulant faire mieux.

Lorsque le chant aura été parfaitement exécuté à l'unisson, vous pourrez l'essayer à deux parties [1]. Si vous n'arrivez à rien de bon malgré votre persévérance, la sagesse vous conseillera d'en revenir à l'unisson, qui rend beaucoup moins malaisée une exécution correcte et expressive.

Je prévois une objection au sujet de la méthode que je viens de recommander. « Les enfants, dira-t-on, ne pourront se mettre la seconde partie dans la tête, une fois qu'ils sauront la première. » Je sais *par expérience* que cette objection est peu fondée. Si pourtant vous jugez plus pratique d'enseigner d'abord la seconde et la troisième partie, suivez votre méthode accoutumée; mais, quelle que soit la marche adoptée, *il faut, je le répète, qu'en fin de compte tout le monde sache par cœur la mélodie.* Si donc vos élèves ne sont pas assez musiciens pour retenir une seconde ou une troisième partie tout en sachant la première, faites-les chanter à l'unisson [2].

N'oubliez pas que *la mélodie, élément essentiel du chant, doit toujours dominer les autres parties.*

1. M. Tiersot a écrit à deux parties toutes les chansons de notre Recueil; ce travail sera bientôt édité.

2. Lorsqu'avant d'aborder le chant en parties on fera chanter la mélodie à tout le monde, il est clair que ce devra être dans un ton moyen, et non pas dans le ton élevé qui sera ensuite adopté pour le chant à deux ou trois parties.

Ceux qui chantent la seconde et la troisième sont tenus de prononcer aussi bien que s'ils chantaient la première, de faire les mêmes nuances et de mettre dans leur chant toute l'expression désirable. Il est nécessaire de faire chanter séparément chaque partie, non seulement pour voir si elle est sue, mais encore pour s'assurer qu'elle est bien dite.

On peut chanter à trois parties dans les écoles supérieures de filles, pour peu que l'on s'en donne la peine. C'est moins facile dans les écoles supérieures de garçons, à cause de la mue, qui réduit le nombre des élèves ayant encore des voix d'enfants, et pouvant chanter des chœurs à voix égales.

Ce n'est jamais un déshonneur de chanter à deux parties, ni même à l'unisson. L'essentiel est de bien chanter.

XV. — Rectification des fautes.

Vous savez mieux que moi combien il est difficile d'extirper d'une cervelle enfantine l'erreur qui s'y est logée. Il n'y en a peut-être pas d'aussi tenace que l'erreur musicale. Ne vous laissez donc pas séduire par la méthode qu consiste à « dégrossir » le travail, quitte à y revenir, pour en faire disparaître peu à peu les imperfections. Chantez une fois la mélodie aux enfants, le mieux que vous pourrez; puis reprenez-la, phrase par phrase, avec eux, et *ne laissez passer aucune erreur sans la rectifier immédiatement.* Soyez impitoyable pour les moindres fautes de rythme. Insistez sur les passages difficiles; faites-les redire autant de fois qu'il sera nécessaire. Prenez, au besoin, les enfants par petits groupes, afin de mieux saisir les fautes et de les signaler avec plus de précision.

Si une chanson plait assez aux enfants pour qu'ils la chantent hors de la classe, par une impulsion toute spontanée, il faut nous en réjouir; mais, tant que la mélodie ne sera pas très bien sue, leur interdire de la chanter aux heures de récréation sera fort judicieux. On les priera aussi de ne pas la répandre au dehors tant qu ils ne la posséderont pas absolument. On n'altérera point la vérité, si on leur dit qu'ils se font les auxiliaires de leurs mai-

tres, ces vrais éducateurs du peuple, en faisant connaître à leurs familles des chansons dont le caractère n'est pas exclusivement scolaire. Mais une responsabilité leur vient de cela même. Ils ne doivent point déformer ce qu'on est heureux de les voir propager librement.

XVI. — Enfants mal doués.

Les enfants peuvent être fort inégalement doués pour le chant ; mais il en est bien peu dont l'inaptitude soit tout à fait incurable. En s'occupant avec un soin spécial et persévérant de ceux qui semblent les plus rebelles, on les amènera presque toujours à chanter juste. Mais, tant que l'on n'y sera point parvenu, il faudra les exclure du chœur, au moins pour une exécution soignée.

XVII. — Pour diriger.

Il faut initier les enfants au mystère des mesures diverses, moins par explication que par pratique. Quand on commence l'étude d'un chant, il est bon de leur en faire battre la mesure. Mais il en est tout autrement lorsque le maître dirige une véritable exécution. Les bras doivent alors rester immobiles. Rien n'est plus disgracieux que de les voir s'agiter confusément; et, chose plus grave, quand chacun bat la mesure pour son compte, personne ne se soucie de celle que marque le chef. Or la mesure indiquée par lui est la seule bonne, la seule qui doive compter. La moindre nuance est impossible à faire si tous les exécutants ne fixent pas les yeux sur lui, sans défaillance ou distraction d'aucune sorte. C'est une des raisons pour lesquelles *il faut chanter par cœur* [1].

Ne prenez pas la détestable habitude de frapper du pied

1. J'en ai fait valoir deux autres (VI, p. 169), relatives à la mélodie seule. En voici encore une, applicable à toutes les parties du chœur : il faut lever la tête pour bien se faire entendre, et cela est impossible lorsqu'on a le nez dans un livre ou sur une page de musique.

en dirigeant, ou de marquer bruyamment la mesure sur une table. Supposez toujours que vous chantez devant un auditoire au goût pur et délicat, à qui vous désirez vivement donner un plaisir ou une émotion. Les exécutants eux-mêmes doivent recevoir de leur chant une impression aussi forte que possible. Il n'est rien d'irritant comme un bruit de pied frappant le parquet, de règle scandant la mesure.

Il faut, d'ailleurs, habituer les enfants à vous regarder, à suivre vos moindres gestes, à tenir compte d'un signe, d'un regard, d'une expression de physionomie. N'appelez donc pas leur attention par des moyens bruyants : tous les autres passeraient inaperçus pour eux. Ne criez pas entre les couplets, comme je l'ai entendu faire : « Attention! le deuxième!... Attention! le troisième! » Il ne s'agit point de commander une charge à la baïonnette : il s'agit de faire exécuter un chœur, avec le respect des sentiments qui y sont exprimés et le désir de les fortifier dans l'âme de vos enfants.

Beaucoup de maîtres ignorent combien il est difficile de battre la mesure. Souhaitons qu'ils aperçoivent nettement cette difficulté, qu'ils s'appliquent à la surmonter en tenant compte du caractère des morceaux, et que peu à peu leur geste acquière la précision, la souplesse, l'entrain, la douceur et la force. Chose étonnante! celui qui dirige devient, pour un instant, l'âme de tout le chœur; des plus pauvres éléments il peut extraire de l'émotion et de la beauté. Qui ne voudrait exercer une si merveilleuse puissance?

Il convient de rester simple en dirigeant et de ne pas trop multiplier les indications.

Lorsque vous avez à compter des temps, au début d'une chanson, ou entre les couplets, il vaut mieux le faire à haute voix, avec franchise, que de manquer une attaque; mais *on peut compter d'une façon très douce en même temps que très nette.* Si vous avez de l'autorité morale, et il en faut ici, vous n'aurez jamais à forcer la voix. Vos auditeurs ne s'apercevront même pas des rapides indications que vous donnerez aux exécutants.

Lorsqu'une mélodie commence au premier temps de la mesure, il est bon de battre, entre les couplets, une mesure entière pour rien. De façon plus générale, il faut laisser aux chanteurs le temps de respirer entre un cou-

plet et le suivant. Mais si l'intervalle était trop long, l'impression en serait affaiblie. *Il importe, en tout cas, d'adopter une convention très nette pour l'attaque de la chanson et le passage d'un couplet à un autre; cette convention ayant été bien comprise par les chanteurs, il faudra l'observer exactement.*

C'est surtout dans les chansons enfantines, les plus vives, les plus gaies, que l'intervalle entre les couplets doit être très bref.

XVIII. — Il faut chanter debout.

Pour l'étude d'un chant, longue, minutieuse, entrecoupée d'explications, il vaut mieux, cela va de soi, que les enfants restent assis. Mais il est indispensable de les faire lever lorsqu'il s'agit d'une exécution sérieuse. Sinon la voix ne sort pas, l'attention est faible, l'émotion ou l'entrain fait défaut.

XIX. — Mouvements exécutés en chantant.

Il y a divers avantages à faire chanter les enfants lorsqu'ils entrent ou sortent, montent ou descendent les escaliers. Mais il faut pour cela des chants spéciaux, très rythmés et peu expressifs. Si une mélodie demande à être bien nuancée, ne la faites pas chanter en marchant. Les enfants prendraient la mauvaise habitude de la dire sans expression[1].

XX. — Les nuances.

Faites-en lorsqu'il y a lieu d'en faire; mais ne vous ingéniez pas à en inventer. Lorsqu'il s'agit d'animer ou de ralentir le mouvement, d'augmenter ou de diminuer le

1. Les chansons de notre Recueil ne conviennent pas pour la marche, sauf un petit nombre, et à condition d'y négliger certaines nuances.

son, faites-le sans exagérer. Un soin trop minutieux du détail nuirait à l'ensemble.

Je tiens à vous mettre en garde contre un procédé assez répandu. Pour éviter la monotonie dans l'exécution, on décide souvent de faire quelques nuances, toujours les mêmes, à tous les couplets d'une chanson. Elles peuvent convenir très bien aux paroles du premier couplet ; mais il est fort rare qu'elles s'adaptent à tous les autres d'une façon aussi heureuse.

Il y a des nuances purement musicales. Par exemple, on est amené, d'une façon toute naturelle, à augmenter ou à diminuer le son, suivant qu'une phrase monte ou descend les degrés de la gamme. Mais, s'il est question de nuances plus particulières, elles doivent toujours être suggérées par les paroles.

LA MÉLODIE POPULAIRE

Toutes les mélodies de notre Recueil, sauf deux ou trois, ont été empruntées à la tradition populaire française. Les auteurs en sont inconnus. La mémoire du peuple a conservé ces vieux airs, d'âge en âge, plus ou moins fidèlement.

Je n'ignore pas que le choix de ces mélodies a été critiqué. N'y ayant été pour rien, je me sens autorisé à le défendre.

Ceux qui accusent nos mélodies d'être maigrelettes et insignifiantes n'ont pas su, la plupart du temps, en tirer parti. Ils sont parfois très surpris lorsqu'on leur indique la manière dont il convient de les interpréter. Comme elles sont extrêmement simples de structure et ne se rattachent pas à un ensemble musical qui en préciserait l'esprit, il serait, en certains cas, assez difficile d'en trouver le sentiment juste et d'en manifester la puissance expressive, si l'on n'était guidé par les paroles. Pour mieux comprendre la mélodie, il faudra toujours interroger le poème.

La « naïveté » des airs populaires fait sourire, je le sais, des personnes qui s'exagèrent la portée de leurs connaissances musicales. Je ne me permettrai pas d'opposer mon opinion à la leur. Je remarquerai seulement que les plus grands maîtres ne dédaignèrent point d'enchâsser dans leurs ouvrages un assez grand nombre de ces pierres précieuses, à peine dégrossies, mais dont ils savaient apercevoir la pure et profonde lumière.

Demandez aux ennemis de nos mélodies ingénues ce qu'ils aiment en fait de musique. Ils vous citeront force titres d'opéras, sans doute, et d'opérettes; de sentimentales romances; de prétentieux morceaux de virtuosité. Je suis à peu près certain que la sévère beauté du plain-chant d'église les laisse indifférents; qu'ils ignorent la musique des maîtres italiens, français ou flamands de la Renaissance; que, parmi leurs auteurs préférés, ils oublieront de nommer Bach, Haendel, Rameau, Gluck, Haydn, Mozart, Beethoven, Méhul, Weber, Schumann, Berlioz, Wagner....

Ou bien ils admireront sur parole ces nobles maîtres, qui se seraient pieusement inclinés devant telle de nos fraiches mélodies, comme Jean-Jacques pleurait en voyant une pervenche en fleur.

La critique des airs populaires a été faite devant moi, à plusieurs reprises, d'une façon qui serait divertissante si elle n'était surtout navrante. « Oui, disait-on, cela est bon pour la province,... mais pour Paris? »

O chers Parisiens, mes frères, nous sommes, avec raison, fiers de notre merveilleuse ville; mais si vous saviez, hélas! tout ce qui nous manque! Si vous soupçonniez ce qu'il y a de péril à vivre entassés comme nous le sommes, à ne jamais apercevoir une prairie ou un champ de blé, et surtout à être « le peuple le plus spirituel de la terre »! Si vous pouviez comprendre tout le besoin que nous avons d'élever vers les pures étoiles nos yeux brûlés par tant de lumières artificielles et de respirer un souffle qui ait passé sur les bois, les fleurs ou le foin coupé! A travers notre asphalte, nos pavés, notre macadam, efforçons-nous, au moins, de pousser des racines profondes dans le sol du pays. Pour vivifier notre esprit et notre cœur trop souvent desséchés, il faut toute la sève généreuse qui afflue de ses extrémités par des canaux innombrables. Ne l'empêchons pas de venir à nous. N'ayons pas le triste orgueil de nous suffire à nous-mêmes. Plus encore que les paysans, nous gagnerons, Parisiens, à faire notre nourriture de la vieille tradition populaire où l'âme de la France est contenue.

Voici, pour en finir, quelques avantages pratiques de nos mélodies. Faites par des illettrés, ou pour eux, elles n'exigent ni le chant en parties ni un accompagnement. Elles sont complètes par elles-mêmes. Il n'en serait pas ainsi d'airs empruntés à des œuvres plus savantes, et que le compositeur a écrits avec la prévision de tel effet de voix ou d'instruments, presque toujours impossible à réaliser dans les écoles. Les mélodies populaires ne demandent jamais une grande étendue de voix : la plupart sont comprises dans l'intervalle d'une octave. Enfin elles sont faciles à chanter : point de modulations, très peu d'accidents, beaucoup de franchise dans le rythme.

Sans doute il reste à les interpréter d'une manière expressive; mais c'est là une difficulté inévitable, si l'on veut que le chant ait une action sur l'âme des enfants.

INDICATIONS PARTICULIÈRES

I. ***Le Chant des Écoliers français.*** *Mouvement de marche décidé.* — Le mot *décidé* ne veut pas dire : avec un petit air guilleret, ou : d'une manière saccadée. Soutenez le son et gardez à la mélodie une certaine ampleur, tout en chantant avec entrain.

Obtenez, à la treizième mesure, un *fa* dièze irréprochable, dussiez-vous faire redire un grand nombre de fois le passage où se trouve cette note.

1. On commence à pleine voix. Dites d'une façon plus douce et plus aimable : *Gentils oiseaux rieurs et familiers.*

Donnez toute leur valeur aux notes pointées.

A la fin du couplet, articulez très nettement; prononcez bien le mot *honte*, et finissez avec énergie.

Ce que cette indication a de général est valable *pour les 3 couplets*. Si l'on chante trop vite en les terminant, ce sera confus et il ne se dégagera aucune impression.

2. Chantez les 6 premiers vers d'une façon gaie et gentille; donnez plus de voix dans la seconde moitié du couplet.

3. Chantez avec une patriotique émotion. Détachez bien les 2 mots : *Aux armes!* de ce qui précède, et lancez-les avec force. Il faut chanter d'une façon plus douce et plus liée : *Pieux vengeurs de son sang et de ses larmes.* A la fin, retenez un peu, afin d'accentuer avec plus d'énergie.

Prononcez : de son *sank* et de ses larmes.

II. ***Les Vaillants du temps jadis.*** *Mouvement de marche solennel.* — Le mot *solennel* est ici pour que vous ne preniez pas un mouvement de pas redoublé; mais il ne doit pas vous induire à chanter d'une façon molle et lente. La mélodie respire une héroïque fierté.

Au refrain, accentuez bien les mots : *Gloire*, *frères*, et

dignes. Lancez avec force le mot *fils* et soutenez bien le son, que tout le monde doit abandonner en même temps sur un signe du chef, pour que l'on n'entende pas siffler des *s* retardataires. Donnez de l'ampleur aux 3 dernières notes.

Remarquez bien à quels passages de la mélodie il y a des notes pointées.

Au 3e couplet, ralentissez pour les 2 vers sur Jeanne d'Arc et chantez-les d'une voix plus douce. Puis reprenez très énergiquement : *Bayard! Crillon! Turenne!*

On pourra donner moins de voix en chantant les vers 5 et 6 des 3 couplets, ou des 2 premiers couplets seulement; mais il faudra toujours marquer fortement le rythme à ces passages.

III. ***Aux Morts pour la Patrie.*** *Gravement et sans lenteur.* — Oui, sans lenteur; ce n'est pas un cantique; mais il faut chanter pourtant avec ampleur, *soutenir le son* et marquer le premier temps de chaque mesure, lorsque la syllabe n'est pas muette.

Vous avez des notes à prolonger et des temps à compter. Ne trichez pas.

Les vers 5 et 6 des 2 premiers couplets doivent être dits à demi-voix et d'une façon très liée.

Animez au 3e couplet et mettez-y beaucoup de force. On peut cependant chanter en voix *sombrée* : *Peut-être l'heure est proche* : peu de voix, mais de l'insistance et de l'accent, pour donner l'impression mystérieuse de grandes choses possibles.

Accentuez très nettement le dernier vers de chaque couplet, en retenant un peu, surtout à la fin du chant.

Au lieu d'adopter pour les 3 couplets le même mouvement, avec un peu plus d'animation au 3e, on pourra donner au premier un accent de religieuse gravité, animer le second et chanter le 3e encore plus vite. On maintiendra toutes les autres nuances.

IV. ***Le Soldat français.*** *Mouvement modéré, mais très rythmé.* — Il faut de l'entrain, de la gaieté, de la crânerie; mais, si vous allez trop vite, la chanson perdra tout caractère.

1. Les 4 premiers vers doivent être dits d'une voix très ferme et vigoureusement rythmés. La réponse est faite avec une insouciante légèreté. Seul, le petit vers bissé sera enlevé *fortissimo*.

2. Mêmes oppositions. Rythmez bien les 2 derniers vers (*Il a sa gourde, il a sa pipe*, etc.).

3. Dès le début, faites sentir qu'il ne s'agit plus de s'amuser. Les 2 premiers vers seront dits avec émotion, d'une voix douce et soutenue ; les 2 suivants avec une vigoureuse insistance. La réponse du soldat sera faite d'abord très légèrement ; mais, à partir de : *Gloire au drapeau!* il faudra chanter à pleine voix, moins vite, *tout en rythmant avec une extrême énergie.*

V. ***Chanson bretonne.*** *Un peu lent, dans un sentiment mélancolique.* — Le chant doit être bien lié et très expressif. Il faudra augmenter le son et animer aux vers 3 et 4 de chaque couplet (vers de 8 syllabes) ; ensuite on reviendra au mouvement primitif et on diminuera le son. Élargir un peu à l'avant-dernière mesure et tenir longtemps la dernière note, surtout au couplet final.

Par exception, à la fin du 3e on continuera à chanter fort (*la mer au large souffle amer*), tout en reprenant l'allure un peu lente du début.

VI. ***Chanson des Pyrénées.*** *Large et soutenu.* — Ce chant est presque toujours pris dans un mouvement trop rapide. Au pays originaire de la mélodie, on la chante, au contraire, très largement et à pleine voix, comme un chant d'église. Je ne crois pas que l'on doive l'interpréter ainsi dans nos écoles, où il serait impossible de lui garder tout le caractère d'un chant dit en plein air et que prolonge l'écho de la montagne. Mais la mélodie doit rester large et soutenue.

Animez et rythmez bien les 3 premiers vers du dernier couplet (sur la danse). Pendant le 4e vers, on reprendra le mouvement primitif.

Les couplets 1 et 3 (l'un calme, l'autre animé) seront attaqués avec force. Il faut moins de voix au second (*le troupeau dans la brume*).

Aux vers 5 et 6 des 3 couplets on chantera *très doux*, sauf un petit *crescendo* à la 16e mesure. Pendant les vers 7 et 8, on augmentera jusqu'à la fin. Au dernier couplet, cependant, on pourra finir en diminuant peu à peu, comme si le son se perdait dans le lointain.

Ralentissez à la fin des 3 couplets.

VII. ***Chanson des Alpes.*** *Un peu lent et très lié.* — Gardez-vous également d'une hâte qui ôterait à la mélodie

toute sa grâce un peu flottante et d'une langueur qui la rendrait ennuyeuse. Tout en n'appuyant que légèrement sur les temps forts, il faut bien garder le sentiment de la mesure à 6/8.

Observez les nuances musicales, en augmentant le son quand la phrase s'élève, et inversement.

Chantez *pianissimo* les 2 premiers vers du second couplet; puis augmentez peu à peu jusqu'à la fin.

Bien que le caractère de la mélodie soit plutôt gracieux, il faut lui donner de l'ampleur à la fin des couplets. On accentuera avec fermeté le vers final du 2e et du 3e.

Aux 3 couplets, 5e mesure, attaquez le premier *ré* au 5e temps, sans retard.

Remarquez que la mélodie, au 3e vers, n'est pas exactement calquée sur ce qu'elle est au premier, et distribuez bien les syllabes sous les notes, conformément à ce qui est écrit.

Tous les couplets sont prosodiés de la même façon. Il en est ainsi dans tous les chants du Recueil.

VIII. **Chanson provençale**. *Avec entrain, mais gracieusement.* — Ne sacrifiez ni la grâce ni l'entrain. Comme il faudrait battre très vite la mesure à 3 temps pour obtenir un mouvement assez modéré, je vous engage à ne battre que le premier temps de la mesure. Au début des couplets, battez une mesure pour rien et faites partir à la fin de la 2e mesure, pour que les exécutants ne soient pas surpris.

Augmentez et animez un peu aux vers 3 et 5 de chaque couplet.

Attaquez *pianissimo* le 3e couplet et augmentez peu à peu.

Au dernier, dites avec beaucoup d'élan les vers 3 et 4 (*terre enflammée*), et d'une façon plus gracieuse et plus émue les vers 5 et 6 (*terre embaumée*).

IX. **Chanson flamande**. *Très modéré.* — Comme la mesure est à 2 temps, on pourrait être tenté de prendre trop vite.

1. Commencez avec une grande douceur, liez bien les sons et mettez beaucoup de tendresse dans votre chant.

Remarquez qu'au mot *tristesse* il y a 2 notes pour la syllabe *tess'*. Il ne faut pas dire : *tris-tes-se*, avec une note pour chaque syllabe. L'*e* muet est élidé : *Sa tristess' elle-même.*

2. Un peu plus animé; quelque chose de ferme et de résolu. Accentuez bien les 2 derniers vers.

3. Un peu plus animé encore. Rythmez énergiquement les 3 derniers vers, tout en retenant de plus en plus jusqu'à la fin.

Règle générale : *Plus vous élargirez à la fin d'un chant, plus il faudra accentuer nettement ou même fortement.*

X. **Chanson d'Alsace**. *Un peu lent et bien lié.* — Un peu lent, disons-nous, pour une mesure composée de 4 croches. L'air est surtout gracieux; il faut qu'il soit bien lié, bien *chanté*. Lui donner une allure saccadée serait tout à fait barbare.

Suivez le mouvement de la mélodie pour donner plus ou moins de son suivant qu'elle monte ou descend. Gardez-vous bien de modifier la valeur des notes et de chanter à 6/8. La 2e mesure, par exemple, est composée de 4 croches parfaitement égales.

Faites un point d'orgue sur la 2e syllabe de *Iühé!* Puis respirez bien (il y a un demi-soupir) avant d'achever la mélodie. La personne qui dirige doit marquer la fin du point d'orgue et, après un très court silence, indiquer la reprise du chant.

Le *Iühé!* ou, si l'on préfère : *Iouhé!* sera chanté assez fort aux 2 premiers couplets; aux 3 suivants, il deviendra une plainte; au dernier, on le lancera joyeusement.

Il faudra, de même, bien nuancer les couplets.

1-2. C'est un mélange de grâce et de fierté.

3. La pensée douloureuse apparaît. *On baisse la voix.* Tristesse inquiète.

4. Plus doux encore, sauf un faible *crescendo* au 3e vers (*Je veux garder ma place*).

5. Chantez plus fort les 2 premiers vers, mais sans exagérer l'opposition. Puis cela redevient très doux.

6. Avec un élan de joyeuse espérance. Mais n'oubliez pas que l'on pressent une *heure sainte*. Il faut que cela reste ému et tendre.

X *bis*. **Chanson pour l'Alsace**. *Un peu lent et bien lié.* — L'accent est plus ferme que dans le numéro précédent. Ce n'est plus une plainte d'enfants; il s'agit d'exprimer une virile émotion. Pourtant, aux couplets 2 et 4, il faudra beaucoup de douceur, et le *Iühé!* aura quelque chose de tendre et de triste.

Accentuez avec beaucoup de netteté le 3e et le 5e couplet. Celui-ci (le dernier de la chanson) doit être dit avec foi et avec force, en élargissant à la fin.

XI. *Le Vengeur. Mouvement modéré, mais fortement rythmé.* — Il faut ici de l'énergie et de l'enthousiasme, tout en conservant à la mélodie sa fière ampleur. Prononcez d'une façon très distincte, et que la petite vocalise de la 5e mesure soit parfaitement nette.

Si vous avez commencé d'une façon trop majestueuse, reprenez tout votre élan à partir du 3e vers. Les 4 derniers vers de chaque couplet (vers de 7 syllabes) doivent être bien *lancés*, les 2 derniers avec vigueur, et les 3 dernières notes un peu retenues et accentuées très fortement.

1. Attaquez à pleine voix, avec une fierté joyeuse.

Prononcez : *Suffrin.*

2. Moins de force au premier vers : *Enfants*... tout en accentuant bien; puis augmentez le son.

3. Rythmez bien le second vers : *La mer les roulera*.... Redoublez d'énergie à la fin du couplet.

4. Rythmez pesamment : *Brutal est le canon.* Donnez moins de voix et liez davantage pour dire : *Hélas! les flots sont traîtres.* Détachez avec force les mots : *Troué, brisé, haché.*

Chantez le dernier vers avec émotion, en diminuant un peu et en soutenant bien le son.

5. Au premier vers, de la gaieté, mais pas trop de force. Chantez avec douceur : *Vous quittez nos doux rivages.* Puis augmentez jusqu'à la fin, et lancez fièrement le mot *dix.*

XII. *La Chanson de Roland. Avec énergie et bien rythmé.* — Tenez-vous à égale distance d'un bredouillement précipité et d'une trop majestueuse ampleur. Donnez toute leur valeur aux notes pointées, mais en soutenant le son. Il ne faut pas que ce soit sec et trop saccadé. On peut retenir imperceptiblement à la fin des couplets; davantage à la fin du dernier, mais à la condition que cela reste très énergique.

2. Accentuez bien le mot *stridents.*

3. Animez le 3e couplet; accentuez : *crie.* Détachez un peu : *Il frappe, — il brise, — il taille!*

4. Moins fort. Augmentez peu à peu à partir du 3e vers. En chantant le 4e : *Sonnez vers lui*,... pensez que la mélodie, à ce passage, semble être détachée, précisément

d'un air de cor. Au dernier vers, appuyez avec force sur la syllabe : *pas!* que précédera un imperceptible arrêt.

5. Après : *Roland sonna* marquez aussi un léger temps d'arrêt; puis dites en ralentissant et à demi-voix : *C'était trop tard.* Reprenez ensuite avec énergie.

XIII. *Le Chant du Glaive. Très énergiquement.* — C'est à peine si cette indication suffit à exprimer la sauvage violence qu'il faut mettre dans le *Chant du Glaive.* Nous sommes ici des barbares ; on doit entendre nos haches frapper en cadence nos boucliers. *Il ne s'agit pas de crier;* chose plus fatigante, il faut sentir avec force et traduire avec ardeur.

Marquez bien les temps forts aux mesures 1, 3, 5, 7.

Détachez bien : *tann! tann!* en faisant sonner les deux *n.*

Accentuez et articulez; ce n'est pas le moment d'avaler les consonnes.

Au dernier vers, faites jaillir la lueur de l'épée par le choc des syllabes *glaive!* et *éclairs!*

Retenez imperceptiblement à l'avant-dernière mesure, mais pour être d'autant plus énergique, d'autant plus barbare.

Remarquez bien que je n'ai pas dit : « Chantez d'une manière saccadée ». Il faut en avoir plein la bouche. Je n'ai pas dit non plus : « Chantez très vite ». Ce ne serait plus assez fier.

Faites attention à donner bien franchement le *si* naturel (nous sommes en *fa* dièze mineur) au lieu d'en faire une espèce de *si* dièze.

XIV. *Hymne des temps futurs. Avec élan, très animé.* — Ayez la bonté de bien méditer cette indication. Il ne s'agit pas de nous endormir, mais de nous élancer impétueusement vers un idéal magnifique, très lointain, presque inaccessible, et que pourtant il *faut* atteindre. Songez, en même temps, que c'est un idéal de paix et de joie. Il faut donc à la fois de la tendresse et de l'ardeur. Une profonde émotion, longtemps muette, jaillit dans un hymne enthousiaste.

On peut animer un peu plus à partir de la 9e mesure. Avant la note syncopée qui relie la 13e mesure à la 12e, *il ne faut pas ralentir.* Lancez cette note syncopée après avoir respiré très vite, tenez-la le temps voulu en diminuant le son, et que le chant, bien lié, se fasse ensuite plus tendre, plus beau, plus joyeux, jusqu'à la 16e mesure.

La reprise des 4 derniers vers commence à la 17e mesure. Même sentiment et mêmes nuances. Observez seulement la petite modification que le chant subit à la 22e mesure : faites très distinctement les 2 croches qui la terminent, respirez vite avant d'attaquer avec force la 23e, et retenez un peu en finissant.

1. Commencez à pleine voix, mais que ce soit bien *chanté*. Ayez les yeux fixés sur la vision idéale de l'avenir.

2. Une grande douceur (sans ralentir) aux 4 premiers vers. Puis une joyeuse animation.

3. Dites les deux premiers vers avec beaucoup de force et d'élan; les deux suivants d'une façon très liée et très douce. L'émotion déborde à la fin de la strophe. Il ne faut pas dire *tendresse* comme on dira *cris vainqueurs*; mais tout cela doit être senti, plutôt instinctif, sans nuances trop cherchées et trop exactes.

4. C'est un acte de foi. Faites-le hautement, largement, sans diminuer l'élan de la mélodie. Respirez après : *les cieux s'ouvrent*: et après : *plus de voiles!* Il y a ici quelque chose d'entrecoupé, de haletant. La vision est à la fois si lointaine et si belle! Que la voix s'attendrisse après avoir lancé la syllabe *Là!* Prononcez bien le mot *Dieu*, et finissez en ralentissant un peu plus qu'aux autres couplets.

XV. **Amour filial.** *Modéré et gracieux.* — Ou, si vous voulez : *doux et bien lié*. Mais ne prenez pas avec lenteur; cela ne doit pas être languissant. Pour avoir un mouvement modéré, il faudra battre la mesure assez vite.

Chantez *très doucement* les syllabes muettes lorsqu'elles sont à la fin des vers.

Ne restez que juste le temps nécessaire sur la croche qui commence les mesures composées d'une croche, un demi-soupir et une croche, afin de respirer pendant le demi-soupir et d'attaquer à temps la croche qui forme le 3e temps de la mesure. Cette observation concerne les mesures 5, 9, 13, 17, etc.

D'autre part, n'attaquez pas trop tôt la noire qui commence les mesures 22 et 26. Il faudra y veiller surtout au début de la mesure 22 (première syllabe du 6e vers).

Restez bien 4 temps (4 croches) aux mesures 7-8 et 15-16, sur la note syncopée.

Animez aux vers 5 et 6; ensuite chantez avec une grande douceur.

De la douceur et de la tendresse, voilà ce qu'il faut pour ce chant délicat à interpréter. On fera les nuances musicales, donnant plus ou moins de voix selon que la phrase monte ou descend. Les nuances sont les mêmes à tous les couplets.

Par exception, un accompagnement de piano (conforme à la partition de Méhul, mais simplifié au besoin) sera presque nécessaire si l'on chante *à l'unisson*. En chantant à deux parties, on se passera très bien d'accompagnement.

XVI. ***La Fête des Morts***. *Un peu lent et soutenu.* — Un peu lent, mais pas trop lent. Il faut émouvoir; il ne faut pas ennuyer. Le chant doit être bien *soutenu.*

Il faudra marquer avec soin les plus petites différences de rythme; elles nuancent un peu la monotone et funèbre mélodie, dont le caractère est d'ailleurs si frappant. Faites donc les notes pointées là où il y en a, et n'en mettez point là où il n'y en a point.

Chantez d'abord avec douceur; animez et augmentez au 3e vers; puis, que cela redevienne très doux. Ralentissez un peu à l'avant-dernière mesure et tenez longtemps la note finale. Ces indications sont pour tous les couplets.

Donnez plus de force au début du 3e. C'est un pressant appel. Le chant redevient très doux aux mots *prier, bénir.*

Au 4e, ouvrez bien la bouche en disant : *Votre lumière.*

Finissez avec une extrême douceur et en ralentissant.

Il faut dire ce chant avec une émotion vraie ou le laisser de côté.

XVII. ***La Fin du Juste.*** *Modéré et soutenu.* — Cela ne doit être ni vif ni traînant; c'est une sorte de marche paisible. L'impression ne doit pas être celle de la tristesse, mais de la douceur, du calme, de la sérénité.

Il ne faut respirer qu'à la fin de chaque vers.

Lorsqu'il y a des notes syncopées, restez bien sur ces notes pendant les 3 temps indiqués; ne respirez pas après la syncope, et chantez avec une expressive douceur les 3 notes qui suivent.

Il faut que le chant soit très lié et très pur. L'ensemble doit être doux, mais avec une certaine fermeté. Donnez plus ou moins de voix suivant que la mélodie s'élève ou redescend.

XVIII. ***Chanson de Labour.*** *Un peu lent et bien lié.* — Oui, bien lié et bien *chanté.* Pénétrez-vous du sentiment

poétique de la chanson : le jour se lève, et peu à peu l'espoir grandit dans le cœur du paysan. Chantez avec expression, à 2 temps et non pas à 4, mais *sans hâte*. Liez bien les 2 doubles croches qui terminent les mesures 2 et 4; évitez toute sécheresse, toute saccade à l'avant-dernier vers, et retenez un peu en chantant le dernier (aux 4 couplets).

La mesure est un 2/4 et non pas un 6/8; veuillez y prendre garde. Donnez toute sa valeur à la note pointée des mesures 6 et 8. Remarquez bien que le *do* est naturel aux mesures 5 et 7, dièze aux mesures 6 et 8.

Au second vers, mettez bien les syllabes sous les notes, à tous les couplets. Il y a une petite différence entre ce vers et le premier.

La répétition du 3e vers peut être faite avec force, ou, au contraire, très doucement, comme un écho.

1. Commencez avec douceur; augmentez au 3e vers; diminuez ensuite.

2. Plus de fermeté; de l'énergie même. Le vers de l'alouette reste doux.

3. La lutte se fait plus âpre; chantez fort, avec une sorte de pesanteur. Le vers de l'alouette garde quelque chose d'ailé.

4. Commencez doucement, presque avec tendresse. Puis augmentez peu à peu; lancez fièrement : *Vers le soleil*, et achevez sans hâte, de façon joyeuse et éclatante.

XIX. ***La Moisson***. *Très rythmé et avec entrain, mais pas trop vite.* — Pas trop vite, justement pour y mettre plus de rythme et plus d'entrain. Ne craignez pas de bien marquer le temps fort; et, s'il en résulte un soupçon de lourdeur paysanne, peu importe, pourvu qu'il y ait en même temps beaucoup d'énergie, d'ardeur et d'allégresse, une fièvre de travail, une espèce d'enivrement. Insistez sur la note pointée aux mesures 10 et 14, et que la petite phrase commencée par cette note monte joyeusement. Accentuez bien la fin de chaque couplet, tout en ne retenant que d'une façon *imperceptible*.

3. Prononcez bien les mots expressifs *rouge*, *flambe*, *brille*.

4. Plus doux sans ralentir, et très gaiement.

5. En redoublant d'ardeur, mais avec un sentiment plus profond. Lancez avec force : *Tu seras la miche!* Rythmez bien : *Pain du pauvre*, *pain du riche*. Dites le dernier vers avec ampleur, mais accentuez-le *très énergiquement*.

XX. *Les Marins de Groix. Résolu.* — Le mouvement est assez vif. Prolongez le point d'orgue à la 5e mesure. En chantant le refrain, donnez toute sa longueur au *la* qui tombe sur la syllabe *lé*, et toute leur brièveté aux 2 croches qui suivent. Il faut ici observer très exactement la mesure, sans quoi chanter en chœur serait impossible.

Tout tristes sans savoir pourquoi doit être dit en pensant bien au sens des paroles. De même : *Le mousse était tout grelottant.* Tout le reste est chanté fort dans les 7 premiers couplets, à moins qu'on ne laisse percer de l'inquiétude en disant : *C'était le soir, un soir d'hiver.*

8. Après avoir bien prolongé le point d'orgue, dites avec surprise, avec inquiétude, en ralentissant un peu : *Un coup de mer l'aura surpris.*

9. Avec tristesse : *Je n'ai revu que son chapeau.*

10. Avec agitation, avec force, avec rancune.

11. Dites le premier vers de façon émue, expressive ; le second, avec force.

A chaque couplet, le refrain sera chanté dans le même sentiment que le dernier vers de ce couplet.

XXI. *La Chanson du Pêcheur. Un peu lent et soutenu.* — Aux mesures 5, 9 et 12, vous avez à soutenir une note, puis à respirer, avant d'attaquer la croche qui termine ces mesures. Ne les faites pas plus courtes qu'elles ne doivent être.

Animez et augmentez au 5e vers des trois couplets. Donnez toute leur valeur aux notes pointées. Ne craignez pas de prolonger le point d'orgue, et ralentissez un peu en chantant les trois notes qui suivent (un triolet).

1. Doux et bien lié.

2. Animez davantage. Chantez avec force les vers 1 et 3.

3. C'est une prière. Beaucoup de douceur et d'expression. Commencez et finissez *aussi doux que possible.*

XXII. *Chanson de Quête. Un peu lent et soutenu.* — Chantez d'une manière expressive. Il faut toucher des cœurs parfois bien durs. Plus ou moins de son, suivant que la phrase musicale s'élève ou redescend. Liez bien et retenez un peu en chantant le dernier vers de chaque couplet. La première syllabe de ce vers se chante sur une note pointée à laquelle vous donnerez bien toute sa valeur.

Il ne faut pas que l'ensemble soit trop lent.

Au dernier couplet, accentuez fermement les 2 premiers vers, et finissez avec une grande douceur.

XXIII. **Chanson de Mai**. *Gracieux et modéré.* — Marquez bien le rythme, en donnant toute leur valeur aux notes pointées, notamment aux mesures 4 et 8; mais que ce ne soit pas saccadé, sec, sans âme. Vous avez à exprimer une joie intérieure qui s'harmonise avec les plus gracieux spectacles de la nature.

Accentuez les mots expressifs : *brille*, *chante.*

Augmentez aux vers 5 et 6. Prononcez à peine les syllabes muettes à la fin des vers.

Dites joyeusement le refrain; mais que la joie reste pénétrée d'émotion.

XXIV. **Noël aux Champs**. *Modéré.* — La mélodie est tendre et douce; il ne faut pas la rendre languissante et ennuyeuse. Le chant doit être soutenu, expressif, notamment aux passages où il y a 2 croches liées. Vous avez des tenues assez longues et des temps à compter : ne trichez pas.

Aux 5e et 6e vers des couplets 1 et 3, on donnera plus de voix. Au même passage du second couplet, l'enfant dort : ne l'éveillez pas. Pour tout le reste, observez les nuances indiquées dans le Recueil.

Ne raccourcissez pas l'avant-dernière mesure des 3 couplets.

Prononcez à peine les syllabes muettes à la fin des vers 1 et 3 de chaque couplet.

XXV. **La Marche des Rois**. *Mouvement de marche solennel.* — Solennel si vous voulez; mais que l'entrain se mêle à la fierté, et que toute la chanson respire une allégresse matinale.

Donnez toute leur valeur aux notes pointées. Si vous retenez à l'avant-dernière mesure des 3 couplets, ou du 3e seulement, n'oubliez pas d'accentuer avec beaucoup de fermeté.

Ouvrez bien la bouche pour dire : *Trois grands rois*, et chantez avec douceur : *Modestes tous les trois.*

Les premiers vers du 3e couplet doivent être dits de façon très douce et bien liée. Il faut chanter de même : *Voir un enfant qui naîtra dans une crèche.* Mais dites avec énergie : *Où vont les trois magnifiques rois?* et donnez de l'ampleur au dernier vers.

A la 13e mesure il y a un *fa* dièze un peu difficile pour des enfants non habitués au chant. Faites recommencer le passage tant que vous n'aurez pas obtenu un *fa* dièze irréprochable de justesse.

Mais il faudrait surtout former l'oreille des enfants par le solfège ou, tout au moins, en leur faisant chanter les gammes majeure et mineure.

Puisse venir le jour où il semblera risible qu'il y ait eu lieu de donner de pareilles indications!

XXVI. **Sainte Geneviève**. *Mouvement modéré; simple et gracieux.* — La simplicité du poème doit être votre guide pour l'interprétation musicale de ce chant. Donnez peu de voix au début et soutenez bien le son. Augmentez ou diminuez selon que la mélodie s'élève ou redescend. Respirez pendant le demi-soupir de la mesure 5 et, en général, à la fin des vers. Faites le *crescendo* indiqué dans le Recueil.

Les 3 *fa* aigus du dernier vers doivent être chantés à pleine voix. Ensuite on diminuera progressivement jusqu'à la fin. Cependant il faudra chanter fort, d'un bout à l'autre, les 2 vers qui se terminent par le mot *Paris* (couplets 3 et 5). Là il faut beaucoup d'élan.

Les couplets 1 et 2, dans leur ensemble, sont très doux. Une gracieuse simplicité.

Dites avec force, en animant, les 2 premiers vers du 3e couplet.

Prenez le 5e *plus lentement* et avec une extrême douceur. C'est une prière. Animez au milieu; finissez avec ampleur, en accentuant bien et en chantant à pleine voix.

Je me plais à croire qu'à la 14e mesure personne ne s'avisera de transformer le *si* bémol en *si* naturel!

XXVII. **La Belle au Bois dormant**. *Modéré.* — Il y a de la gaieté dans cette chanson, mais il y faut surtout une grâce légère. Il est indispensable de dessiner très exactement le rythme en donnant toute leur valeur aux notes pointées. Je vous tiendrais quittes, à la rigueur, des petites notes d'agrément, bien qu'il soit préférable de ne pas les omettre. Mais le rythme est essentiel. En même temps, il faut que cela reste souple et aisé.

Ne donnez jamais beaucoup de force au mot *charmant*, qui termine le *refrain* (en vers de 8 syllabes). Vous avez ensuite un silence avant d'attaquer chaque *couplet* (en vers de 6 syllabes).

Ralentissez et diminuez sensiblement au dernier vers des 3 *couplets*. Faites un point d'orgue sur la note finale de ce vers, les 3 fois.

Au 3e couplet, le chœur sera divisé en 2 groupes, qui chanteront chacun 2 vers. Les 2 groupes pourront être remplacés par un petit nombre de voix, ou, mieux encore, par 2 voix de solistes [1].

Même si les 2 premiers vers sont dits par plusieurs voix, il est bon qu'une seule fasse la réponse. C'est la Belle qui parle en s'éveillant. Un silence précédera les 2 vers qu'elle dit, et elle chantera d'une voix très douce, comme lointaine, en ralentissant d'une façon très sensible. Une personne qui a dormi un siècle ne trouve pas, au réveil, toutes ses idées présentes et très nettes. Elle prolongera le point d'orgue sur la 2e syllabe du mot *printemps*.

Il faut nuancer les 4 *refrains*. Le premier sera dit *mezzo forte*; le second *pianissimo*; le troisième comme le premier. On commencera le quatrième avec une douceur extrême, et l'on augmentera peu à peu. Mais il ne faudra pas mettre une énergie intempestive à chanter le mot « charmant ».

Voici la raison de ces nuances. Le premier *refrain* signifie : « Nous allons vous conter une histoire ». Le second : « Chut! elle dort ». Le troisième : « Elle va s'éveiller ». En chantant le dernier, on est d'abord sous le charme du prodige et l'on admire presque en silence la Belle enfin réveillée; puis tout reprend vie dans le vieux château.

Ne ralentissez jamais pendant les *refrains*, si ce n'est tout à la fin de la chanson.

Il n'y a que de légères différences entre les paroles des 4 *refrains*. Remarquez bien ces différences, afin de ne pas vous embrouiller.

XXVIII. ***Renouveau.*** *Gracieux et modéré.* — Ici encore le rythme est essentiel. Ne négligez pas plus les croches pointées des seconds temps que celles des premiers temps. Chantez avec une grâce aimable, très simplement, sans donner trop de voix, *sans rien de brusque et de saccadé*. La mélodie respire une joie douce, une allégresse printanière.

N'appuyez pas sur les syllabes muettes.

1. Si l'on chante en parties, il faut que toutes les parties soient représentées.

Augmentez à partir de la 13e mesure, comme il est indiqué dans le Recueil. Ce *crescendo* dure 3 mesures. Puis il faut diminuer pendant les 3 mesures suivantes (bien que ce ne soit pas indiqué) et mettre de l'expression, même de l'émotion, dans ce *decrescendo*. Un peu plus de voix pour finir la mélodie.

Le *decrescendo* que je conseille doit être fait à tous les couplets, même lorsqu'il s'agit des grenouilles. En chantant avec douceur ce vers : *Font entendre aussi leur voix*, vous semblerez dire : « Pauvres bestioles ! Elles aussi, elles chantent de leur mieux. »

Il faudra chanter gaiement les deux premiers vers du dernier couplet ; on diminuera aux deux suivants, où il n'est parlé que d'une seule abeille. Puis, après le *crescendo* et le *decrescendo* obligés, on détachera un peu : *Elle va,... revient,... se pose*, et l'on finira en ralentissant, avec douceur, avec tendresse.

XXIX. **Vive la Rose!** *Animé et gracieux.* — Où mettrez-vous de la grâce et de la joie, si vous n'en mettez pas à chanter la rose et la grâce? « Animé », dit le Recueil. Il ne s'agit pas d'aller trop vite, mais de chanter avec élan. De l'entrain dès le début ; lancez bien le : *Vive!...* et allez jusqu'au bout sans rien perdre de votre animation. Donnez toute leur valeur aux noires ; rythmez allègrement.

Observation générale :

Lorsque les noires alternent avec les croches, ou les croches pointées avec les doubles croches, il faudrait presque exagérer la valeur de la note la plus longue et la brièveté de la plus courte. Il importe aussi de bien accentuer les syllabes (toujours plus importantes) qui tombent sur les noires ou sur les croches pointées.

Chantez légèrement les syllabes muettes.

Encore plus d'entrain, sans aller plus vite, au couplet de la grappe.

Toujours de l'élan, de la gaieté, mais aussi de la douceur et de la grâce aux couplets 4 et 5. Ralentissez au dernier vers du *dernier couplet* seulement.

XXX. **La Fête du Village.** *Assez vif et gaiement.* — Chantez à pleine voix, avec un entrain communicatif : le tambour du village est un être jovial. Moi aussi, quand je peux.

Ne mettez pas de note pointée au début de la 9e mesure ;

elle se compose de 4 croches parfaitement égales. En revanche, faites bien la note pointée de la 13e et celle de la 15e mesure.

Élargissez un peu au dernier vers de chaque couplet. Peut-être devrais-je dire : Très peu. En tout cas, il ne s'agit pas d'affaiblir, mais au contraire de mieux accentuer et de finir avec plus d'éclat. J'allais dire avec un brin de panache.

2. Dites à demi-voix, comme avec surprise : *Je ne vois personne sous le vieux ormeau*; puis, avec gentillesse : *Rien que la frimousse d'un gas matinal*, et enlevez la fin.

4. Dites moins fort et gracieusement les 4 derniers vers : *Accourez, fillettes*, etc.

XXXI. **La Saint-Jean.** *Gai, mais pas trop vite.* — La jeunesse du pays est en fête. Sa gaieté est robuste sans être lourde. On respire à pleins poumons l'air salé de la mer; on frappe du pied la terre en dansant.

Marquez bien le temps fort, et mettez-le où il est : à la seconde syllabe, et non pas à la première, de chaque vers.

Accentuez bien le dernier vers de chaque couplet.

Chantez d'une façon plus liée et plus gracieuse, — toujours gaie, — les couplets 3 et 4.

Lancez avec force : *Flambez, joncs et broussailles, au beau milieu de l'an!* mais finissez avec grâce.

XXXII. **Les Joutes.** *Gai et bien rythmé.* — Certes, il faut que ce soit bien rythmé : suivez toujours le gai balancement du 6/8.

Attaquez avec beaucoup d'entrain. Ne raccourcissez pas la blanche pointée de la 3e mesure. Prolongez le point d'orgue de la 10e. Puis rendez le rythme plus sensible encore; marquez-le, tout ensemble, avec force et légèreté. Chantez d'une voix ferme et vigoureuse la petite phrase descendante (mesures 15 et 23). Enlevez légèrement le refrain; mettez un accent sur les deux *Tra*, et finissez avec force.

Chantez de façon plus légère, au premier couplet : *Sur l'eau qui les balance ils vont croiser la lance;* au second couplet : *Ami, toi qui chancelles, imite les sarcelles.* Il faut, ici, une malicieuse gaieté.

Au dernier couplet, l'ivresse de la lutte grandit à chaque vers, et c'est avec un enthousiasme puissant qu'il faut chanter : *Soufflez, ô vents du large!...* et toute la suite. On

pourra retenir un peu à la fin du dernier refrain, en détachant les notes après le second *Tra*, et en les accentuant avec force. Cette nuance n'est possible que si le chœur est bien discipliné, l'ensemble parfait.

XXXIII. *Les petits Vendangeurs. Gaiement.* — Cela ne veut pas dire trop vite. Prononcez toujours très distinctement. L'ensemble est d'ailleurs impossible à obtenir lorsqu'il y a de la précipitation.

Il faut que ce soit frais, vif, matinal. Enlevez les 2 derniers vers de chaque couplet avec une gentille crânerie.

La répétition du second vers peut être faite à voix douce, comme un écho.

3. Détachez les mots : *dit la grive*, en les chantant moins fort. Faites sentir l'indignation de la grive.

4. Attaquez *piano* et augmentez peu à peu.

5. Même nuance. De plus, vous ralentirez en chantant la répétition de : *Prends un air contrit*. Vous avez montré le doigt à la petite bonne femme prise en faute; maintenant vous nous peignez sa confusion d'un instant. Au 3e vers, vous reprenez avec entrain. Accentuez nettement pour finir.

XXXIV. *Le Réveillon. Gai et animé.* — Beaucoup d'entrain; et, pour cela, du rythme, toujours du rythme! Donc, appuyez sur les noires. Que le refrain soit dit bien nettement et qu'il soit endiablé.

4. Un peu moins fort, avec un petit air mystérieux. Enlevez le refrain.

5. Plus doux et plus lié; un peu moins vite. Le refrain comme aux autres couplets.

XXXV. *Que voulez-vous, la Belle? Gai et bien rythmé.* — Une des chansons les plus difficiles du Recueil. Si vous ne donnez pas toute leur durée aux croches pointées, il vaut beaucoup mieux laisser de côté cette ronde. Ne me dites jamais : « Les enfants ne chantent pas comme on voudrait les faire chanter ». *Les enfants font tout ce que l'on veut.* Donnez vous-même l'exemple de la manière dont il faut interpréter ce chant. Recommandez bien de faire les doubles croches extrêmement brèves. Corrigez les fautes de rythme dès qu'elles se produisent.

Il ne faut pas que ce soit saccadé. La mélodie doit être bien *chantée*, tout en étant rythmée très exactement.

Je vous étonnerai en vous disant qu'il y faut de l'émo-

tion : une émotion très particulière, évidemment. Le chant des oiseaux, la grâce des fleurs, la joie de vivre, tout cela doit vous transporter. Chantez le refrain comme si vous étiez soulevé de terre par le souffle du printemps.

A tous les couplets, la *question* est faite avec beaucoup de franchise, de gaieté, d'entrain. Ne prenez pas trop vite, afin de mieux rythmer. Ne prolongez pas votre dernière note : il y a un petit silence (demi-soupir) entre la *question* et la *réponse*.

La *réponse* est toujours faite avec grâce et légèreté. Elle peut être chantée par une soliste ou par un petit nombre de voix. Donnez toute sa valeur à la note syncopée, et respirez avant le refrain.

Attaquez ce refrain sans retard, rythmez-le bien, et mettez-y tout ce que vous avez d'allégresse dans l'âme.

XXXVI. **L'Âne et le Loup.** *Assez vif.* — Votre physionomie doit indiquer que l'histoire vous amuse : sinon, il vaudrait mieux chanter autre chose. Suivez gaiement le trot de la mélodie.

Les refrains (en italiques) peuvent être chantés plus fort que le reste, ou par tout le chœur, un petit groupe de voix racontant l'histoire. On pourrait, au contraire, donner plus de douceur à ces refrains qu'au récit lui-même. Enfin on peut les interpréter dans le même sens que les descriptions et les discours où ils se trouvent mêlés. Choisissez entre ces indications.

Le Loup parlera brutalement ; l'Âne avec une malicieuse bonhomie.

Remarquez bien que les 3 dernières notes sont : *fa* dièze (note pointée), *ré*, *ré*, et non pas : *fa* dièze, *mi*, *ré*.

XXXVII. **Les Noces du Papillon.** *Animé et bien rythmé.* — Les amis du Papillon chantent avec beaucoup d'entrain et se gardent bien d'oublier l'énorme différence qu'il y a entre une noire et une croche. Dès les 2 premières notes, marquez bien l'insistance de leur désir : *Il! faut!* A toutes les reprises, même ardeur, et *visez haut* pour reprendre le *si* naturel : sans quoi, à la fin du chant, vous aurez baissé d'un ton et demi.

Le Papillon chante d'une façon plus liée et avec douceur : il est quelque peu intimidé. Il va un peu moins vite que le chœur. Mais il rythme tout de même sa phrase, et il chante avec une parfaite justesse. Pas de *do* dièze ou à

moitié dièze, n'est-ce pas? Après chaque solo, on reprend avec une ardeur sans égale.

On peut chanter moins fort les formules telles que : *Dit la Fourmi*; mais cette nuance n'a rien d'obligatoire.

Au dernier couplet, le Papillon met toute sa grâce d'enfant gâté à dire : *Je veux bien me marier*, en ralentissant au dernier mot, qui a une importance capitale.

Le dernier vers de la chanson (à la fin de la reprise qui suit le dernier solo) sera un peu retenu et vigoureusement accentué. Cela signifiera : « En voilà assez ! marie-toi, et que ça finisse ! »

FIN



TABLE DES MATIÈRES

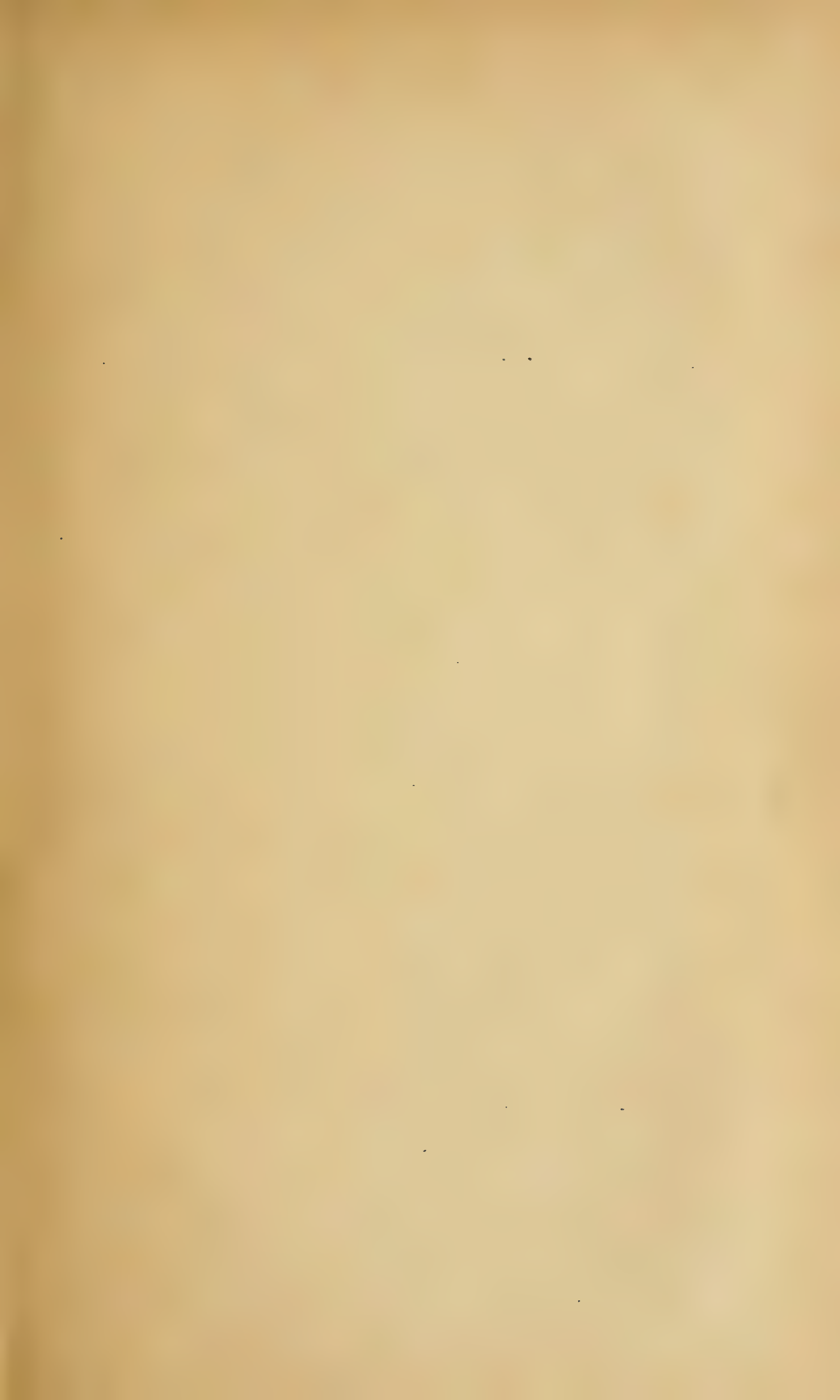
CONSEILS PRATIQUES

INDICATIONS GÉNÉRALES

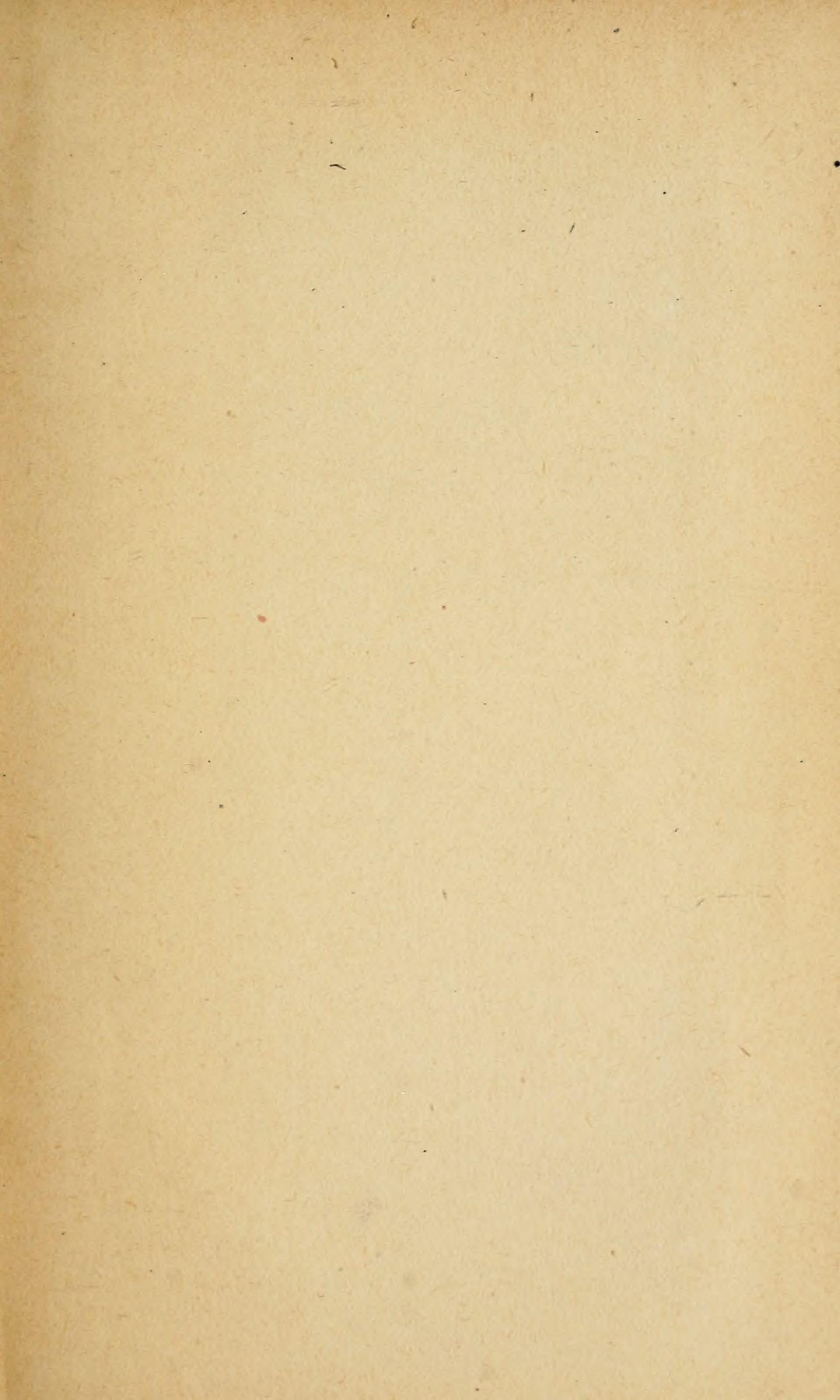
INDICATIONS PARTICULIÈRES

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 327-1901.











M
1994
T54C4
Maître
sér.1

Tiersot, Julien
Chants populaires pour les écoles

M
1994
T54C4
Maitre
ser.1

109601

Mu

Tiersot, Julien
Chants populaires pour les écoles

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

OUVRAGES DE M. MAURICE BOUCHOR

Lecture et récitation, petits poèmes expliqués par l'auteur, aux enfants de dix à douze ans. Un vol. in-16, cart. . . . . 60 c.

Vers la pensée et vers l'action, poèmes inédits ou revus. Un vol. in-16, cartonné. . . . . 1 fr.

Poèmes et récits, d'après de vieilles chansons françaises. Un vol. in-16, broché. . . . . 1 fr.

La Chanson de Roland, traduite en vers, à l'usage des Écoles normales, lycées et collèges, écoles primaires supérieures, cours complémentaires. 3[e] édition. Un vol. in-16, cart. 1 fr.

Philoctète, tragédie de Sophocle traduite en vers. Un volume in-16, cartonné. . . . . 75 c.

RÉPERTOIRE DES LECTURES POPULAIRES

PUBLIÉ PAR LES SOINS

DE L'ASSOCIATION PHILOTECHNIQUE

P. Corneille. *Le Cid, Horace, Polyeucte.* Scènes choisies et présentées par M. Maurice Bouchor. Un vol. in-16, cart. . 1 fr.

Molière. *L'Avare, le Misanthrope.* Scènes choisies et présentées par M. Maurice Bouchor. Un vol. in-16, cart. . . . 1 fr.

— *Les Femmes savantes, le Mariage forcé, Amphytrion.* Scènes choisies et présentées par M. Maurice Bouchor. Un vol. in-16, cartonné. . . . . 1 fr.

Racine. *Andromaque, Iphigénie, Athalie.* Scènes choisies et présentées par M. Maurice Bouchor. Un vol. in-16, cart.. . 1 fr.

Contes de Perrault, en prose, présentés par M. Maurice Bouchor. 1 vol. in 16, cartonné. . . . . 1 fr.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 5-1901.